

# INFLEXIONS

civils et militaires : pouvoir dire



## La nuit

<i>Une nuit à Troie</i>	Michel Goya
<i>Veillée d'armes</i>	Gilles Haberey
<i>Combattre dans le vert</i>	Brice Erbland
<i>Guerre dans l'espace : de l'ombre à la lumière</i>	Béatrice Hainaut
<i>« La nuit vient. » l'amiral d'Argenlieu, la débâcle et la Noche Oscura</i>	Thomas Vaisset
<i>Les nuits de la Saint-Barthélemy</i>	Jérémie Foa
<i>Ne pas subir la nuit</i>	Mounir Chennaoui et Fabien Sauvet
<i>Nuits parisiennes</i>	Joseph Dupré La Tour
<i>Écrire avec la lumière</i>	Sandra Chenu Godefroy
<i>Voyage au bout de ma nuit</i>	Sarina Cohn
<i>Le temps des monstres</i>	Virginie Martin-Lavaud
<i>La nuit, au sein de l'Univers</i>	Jean-Yves Daniel
<i>On a tous en nous quelque chose de Jacob</i>	Véronique Dubois
<i>De midi à minuit...</i>	Jean Trêve
<i>De la Lune</i>	Xavier Thoumieux
<i>Nuits mystiques</i>	Luc Ravel
<i>Tâtonnements</i>	Nelly Butel et Ghada El Khoury

### POUR NOURRIR LE DÉBAT

<i>Ce que les neurosciences apportent aux militaires</i>	Gérard de Boisboissel, Louise Giaume et Marion Trousselard
<i>Penser l'Apocalypse.</i>	
<i>Peut-on concilier éthique et dissuasion ?</i>	Nicolas Faure



# **INFLEXIONS**

civils et militaires : pouvoir dire

**La revue Inflexions**

est éditée par l'armée de terre.

École militaire – 1 place Joffre – Case 09 – 75700 Paris SP 07

Rédaction : 01 44 42 42 86 – e-mail : [redaction@inflexions.net](mailto:redaction@inflexions.net)

Ventes et abonnements : [www.imagesdefense.gouv.fr](http://www.imagesdefense.gouv.fr)

Ventes numériques : [www.cairn.info](http://www.cairn.info)

[www.inflexions.net](http://www.inflexions.net)

Facebook: [inflexions](https://www.facebook.com/inflexions) (officiel)

Twitter: [@Inflexions10](https://twitter.com/Inflexions10)

BlueSky: [@inflexions.bsky.social](https://bsky.app/profile/inflexions.bsky.social)

**Membres fondateurs :**

M. le général de corps d'armée (2S) Jérôme Millet ■ M<sup>me</sup> Line Sourbier-Pinter

■ M. le général d'armée (2S) Bernard Thorette

**Directeur de la publication :**

M. le général de corps d'armée Frédéric Gout

**Directrice de la rédaction et rédactrice en chef :**

M<sup>me</sup> Emmanuelle Rioux

**Chargé de mission relations publiques :**

M. le colonel® Jean-Luc Cotard

**Comité de rédaction :**

M. le médecin en chef Yann Andruétan ■ M. le commissaire en chef de deuxième classe Jean Assier-Andrieu ■ M. le colonel Yves Aunis ■ M. John Christopher Barry ■ M. le lieutenant-colonel Marc-Antoine Brillant ■ M<sup>me</sup> l'aumônier Nelly Butel ■ M<sup>me</sup> Bénédicte Chéron ■ M. le médecin chef des services (er) Patrick Clervoy ■ M. le colonel (er) Jean-Luc Cotard ■ M<sup>me</sup> le professeur Catherine Durandin ■ M. le colonel Brice Erbland ■ M. le lieutenant-colonel (er) Hugues Esquerre ■ M<sup>me</sup> Isabelle Gougenheim ■ M. le général de corps d'armée Frédéric Gout ■ M. le colonel (er) Michel Goya ■ M. le colonel Rémy Hémez ■ M. le grand rabbin Haïm Korsia ■ M. le général d'armée (2S) François Lecointre ■ M. Éric Letonturier ■ M. le général de corps d'armée (2S) et ambassadeur Thierry Marchand ■ M. le général d'armée (2S) Jean-Philippe Margueron ■ M<sup>me</sup> Anaïs Meunier ■ M. le colonel Jean Michelin ■ M<sup>me</sup> le lieutenant-colonel Marie Peucelle ■ M. le général de brigade Hervé Pierre ■ M<sup>me</sup> Joséphine Staron ■ M. Jacques Tournier ■ M. Philippe Vial ■ M. le médecin en chef Julien Viant ■ M. le chef d'escadron Maxime Yvelin.

**Membres d'honneur :**

M. le général d'armée (2S) Jean-René Bachelet ■ M<sup>me</sup> le professeur Monique Castillo † ■

M. le général de corps d'armée (2S) Pierre Garrigou-Grandchamp ■ M. l'ambassadeur de France François Scheer ■ M. le professeur Didier Sicard.

Secrétaire de rédaction : M<sup>me</sup> le major Séverine Renau

Correcteur : M. Yannick Boucard

Traducteur : AEROTRADUCTION

Les manuscrits soumis au comité de lecture ne sont pas retournés.

Les opinions émises dans les articles n'engagent que la responsabilité des auteurs.

Les titres des articles sont de la responsabilité de la rédaction.

# INFLEXIONS

civils et militaires : pouvoir dire



## La nuit

## NUMÉRO 56

# LA NUIT

### ┃ ÉDITORIAL ┃

┃ FRÉDÉRIC GOUT ┃ 7

### ┃ DOSSIER ┃

#### UNE NUIT À TROIE

┃ MICHEL GOYA ┃ 11

Dans l'*Iliade*, les héros se battent et se débattent dans une arène entourée d'un brouillard que l'on appelle la nuit, une force contre laquelle ils ne peuvent rien et dont l'arrivée signifie le repos ou la mort. L'univers d'Homère est un petit monde de jour entouré et menacé par d'immenses ténèbres. C'est un monde de cauchemar.

#### VEILLÉE D'ARMES

┃ GILLES HABEREY ┃ 17

La nuit avant la bataille n'est jamais tout à fait un temps de repos. Le corps, l'esprit et les sens restent en éveil, portés par les enjeux des combats du lendemain. En Afghanistan, alors que se prépare une opération, le chef expérimente l'attente, la solitude, le poids de ses responsabilités ainsi que l'appel à l'engagement individuel et collectif.

#### COMBATTRE DANS LE VERT

┃ BRICE ERBLAND ┃ 23

Combattre de nuit est l'un des savoir-faire les plus complexes pour une unité militaire moderne, qui nécessite un entraînement spécifique. Et même si la technologie permet aujourd'hui de percer les nuits les plus noires, les dangers liés à cet environnement particulier s'ajoutent à la menace de l'ennemi.

#### GUERRE DANS L'ESPACE : DE L'OMBRE À LA LUMIÈRE

┃ BÉATRICE HAINAUT ┃ 29

L'utilisation des satellites est aujourd'hui indispensable à notre économie et à notre sécurité. Pourtant, dans l'espace, nous sommes aveugles. Des moyens de surveillance de plus en plus sophistiqués permettent d'apporter un peu de lumière dans ce milieu où risques et menaces sur nos intérêts se multiplient.

#### « LA NUIT VIENT. » L'AMIRAL D'ARGENLIEU, LA DÉBÂCLE ET LA NOCHE OSCURA

┃ THOMAS VAISSET ┃ 35

L'un des ressorts qui contribuent à expliquer la décision de l'amiral d'Argenlieu d'entrer en résistance au côté du général de Gaulle est l'empreinte de la « nuit obscure » de saint Jean de la Croix dans son appréhension de la situation de la France en juin 1940.

#### LES NUITS DE LA SAINT-BARTHÉLEMY

┃ JÉRÉMIE FOA ┃ 43

Alors que l'on parle presque toujours de « la nuit de la Saint-Barthélemy », on n'a peut-être pas suffisamment tiré les conséquences de ce chrononyme singulier et étudié les tueries sous cet angle. Qu'est-ce que l'ambiance nocturne fait aux violences ? Une réflexion sur les jeux du visible et de l'invisible.

## NE PAS SUBIR LA NUIT

- ┆ MOUNIR CHENNAOUI ET FABIEN SAUVET L 51  
Les missions de nuit ne sont jamais anodines. La gestion du sommeil et de la récupération des soldats est un enjeu opérationnel majeur pour les armées, plus encore avec la mise en œuvre de systèmes d'armes exigeants dans un contexte de conflits de haute intensité.

## NUITS PARISIENNES

- ┆ JOSEPH DUPRÉ LA TOUR L 59  
La nuit, Paris offre un visage bien différent de la ville vibronnante diurne. Un Paris plus secret, plus violent, plus désinhibé, sur lequel veillent les sapeurs-pompiers. Habituelles ou dramatiques, variables selon les arrondissements, les saisons, les heures, leurs interventions demandent toujours un engagement sans faille.

## ÉCRIRE AVEC LA LUMIÈRE

- ┆ SANDRA CHENU GODEFROY L 65  
Dans l'univers du reportage documentaire et humaniste, la photographie nocturne occupe une place à part. Parce que la nuit influence le tempérament et les actions des hommes que le photographe immortalise. Mais aussi parce que photographier de nuit est une activité originale pour l'opérateur, qui convoque sa maîtrise technique et son imaginaire.

## VOYAGE AU BOUT DE MA NUIT

- ┆ SARINA COHN L 73  
Pianiste, chanteuse et auteur-compositeur, Sarina Cohn est malvoyante de naissance et aveugle depuis ses seize ans. Pour la première fois, elle raconte son parcours, ses sensations, sa façon d'appréhender le monde qui l'entoure. Alors, ne pas voir, est-ce vivre dans la nuit ?

## LE TEMPS DES MONSTRES

- ┆ VIRGINIE MARTIN-LAUDAUD L 83  
La nuit, temps de l'abandon, offre un espace qui n'a rien à voir avec la science et la raison. L'accueil de la surprise, de ce qui ne va pas de soi, est souvent synonyme de ce qui n'est pas clairement identifiable, de ce qui angoisse. C'est le temps des monstres qui peuplent les mauvais rêves.

## LA NUIT, AU SEIN DE L'UNIVERS

- ┆ JEAN-YVES DANIEL L 89  
La nuit est un phénomène astronomique et donc à portée universelle. Son obscurité est source de multiples lumières, qui sont autant de connaissances sur notre Univers.

## ON A TOUS EN NOUS QUELQUE CHOSE DE JACOB

- ┆ VÉRONIQUE DUBOIS L 99  
Dès son incipit, la *Genèse* consigne le motif de la nuit comme pierre d'angle de l'édifice spirituel et temporel du monde. Les expériences nocturnes de Jacob y définissent allégoriquement le rapport de l'homme à celui-ci. Peur, exemplarité, responsabilité, sens des épreuves... autant de thèmes essentiels que la lecture juive de la nuit convoque.

## DE MIDI À MINUIT...

- ┆ JEAN TRÈVE L 107  
La nuit terrestre n'est pas obscurité totale, car le monde reste éclairé par la lumière réfléchie de la Lune. Le perfectionnement de l'Homme auquel aspirent les francs-maçons les conduit par la métaphysique à connaître la véritable nuit qui est au-delà du cosmos, à la fois chaos primordial et retour à l'unité du Principe.

## DE LA LUNE

- ┃ XAVIER THOUMIEUX L 113  
Quel rapport entre la Lune, l'astre de la nuit, et Cyrano de Bergerac ? Quel lien mystérieux les unit au sein de la pièce d'Edmond Rostand ? Quelle symbolique est à l'œuvre ? Quelques éléments de réponse...

## NUITS MYSTIQUES

- ┃ LUC RAVEL L 119  
Outre le sommeil, nombreuses sont les occupations de la nuit et, parmi elles, la lutte contre les ténèbres ainsi que son « contraire », l'éveil mystique, que, à l'instar des fondateurs des grandes religions, tout un chacun peut connaître sous un ciel planté d'étoiles.

## TÂTONNEMENTS

- ┃ NELLY BUTEL ET GHADA EL KHOURY L 123  
Une rencontre pour parler de la nuit, avec un langage qui ne cherche pas à définir, mais qui se laisse porter par le courant de ce qui se dit dans une écoute et une interpellation mutuelles. Chacun peut raconter ses nuits, sa nuit.

## ┃ POUR NOURRIR LE DÉBAT ┃

### CE QUE LES NEUROSCIENCES APPORTENT AUX MILITAIRES

- ┃ GÉRARD DE BOISBOISSEL, LOUISE GIAUME ET MARION TROUSSELARD L 129  
Mieux se connaître pour mieux se gérer est l'objectif de la recherche sur le fonctionnement du cerveau humain. Que peut-elle apporter au monde militaire ? L'appréhension des biais cognitifs, la gestion des émotions, l'aptitude à la prise de risque... Un point d'étape.

### PENSER L'APOCALYPSE.

### PEUT-ON CONCILIER ÉTHIQUE ET DISSUASION ?

- ┃ NICOLAS FAURE L 139  
La guerre en Ukraine a replacé le narratif nucléaire au premier plan de la scène internationale. Cela pousse à poser la question du rapport de cette arme à l'éthique, à la philosophie morale, à la distinction entre le bien et le mal. Mais aussi à se demander quel prix nous sommes prêts à payer pour préserver notre souveraineté.

## ┃ TRANSLATION IN ENGLISH ┃

### FIGHTING IN THE GREEN OF NIGHT

- ┃ BRICE ERBLAND L 151

### "THE NIGHT COMETH." ADMIRAL D'ARGENLIEU, THE DEBACLE AND THE *NOCHE OSCURA*

- ┃ THOMAS VAISSET L 157

- ┃ COMPTES RENDUS DE LECTURE ┃ L 165

- ┃ SYNTHÈSES DES ARTICLES ┃ L 175

- ┃ TRANSLATION OF THE SUMMARY IN ENGLISH ┃ L 179

- ┃ BIOGRAPHIES ┃ L 183

FRÉDÉRIC GOUT

## ÉDITORIAL

La nuit, éternelle compagne de l'humanité, dévoile des visages multiples, oscillant entre quiétude et terreur, entre mystère et révélation. Les mots de Saint-Exupéry nous transportent dans un *Vol de nuit* paisible, où le mystère nocturne berce les rêves des hommes, tandis que pour Élie Wiesel *La Nuit* est le souvenir ancré de son arrivée en camp de concentration, une nuit où sa vie sombre dans l'abîme. Entre les deux, une palette infinie d'expériences qui seront le fil conducteur de notre exploration à travers les pages de ce nouveau numéro d'*Inflexions* : une nuit stratégique au travers de l'obscurité des conflits, une nuit urbaine, dans un Paris contrasté, ou une nuit plus intime, entre rêve et révélation.

Dans l'épopée de *l'Iliade*, Michel Goya distingue une nuit où les héros semblent évoluer dans une arène entourée d'un brouillard mystique, dépeignant ainsi la nuit comme une toile stratégique. De l'Afghanistan au combat de nuit des unités modernes en passant par le second conflit mondial, Gilles Haberey, Brice Erbland, Béatrice Hainaut et Thomas Vaisset explorent quant à eux la nuit comme terrain de décision politique, de manœuvres militaires complexes et d'enjeux stratégiques modernes. Dans cette obscurité, la nuit devient le théâtre où les choix cruciaux se dessinent et où les conséquences se révèlent dans l'ombre. Jérémie Foa développe une réflexion sur les jeux du visible et de l'invisible à travers l'exemple de « la nuit de la Saint-Barthélemy ».

Puis, Mounir Chennaoui et Fabien Sauvet décrivent comment la gestion du sommeil et la récupération des soldats sont des enjeux opérationnels majeurs pour les armées, plus encore avec la mise en œuvre de systèmes d'armes exigeants dans un contexte de conflits de haute intensité.

Joseph Dupré la Tour nous emmène ensuite dans les rues de Paris la nuit : un Paris plus secret, plus violent, plus désinhibé, où les pompiers interviennent héroïquement. Sandra Chenu Godefroy, elle, capture les particularités nocturnes à travers l'objectif du photographe-reporter, soulignant la manière dont la Ville lumière se transforme une fois plongée dans l'obscurité. Sarina Cohn, malvoyante, offre une perspective unique sur la vie urbaine nocturne, révélant comment la nuit peut être apprivoisée même dans l'obscurité totale. C'est une exploration des contrastes entre les lumières éclatantes et les ombres profondes qui définissent la nuit urbaine.

Virginie Martin-Lavaud évoque quant à elle la nuit comme temps de l'abandon, un espace qui n'a rien à voir avec la science et la raison. L'accueil de la surprise, de ce qui ne va pas de soi, est souvent synonyme de

ce qui n'est pas clairement identifiable, de ce qui angoisse. C'est le temps des monstres qui peuplent les mauvais rêves. Jean-Yves Daniel préfère de son côté étudier la nuit comme phénomène astronomique à portée universelle. Son obscurité est source de multiples lumières, qui sont autant de connaissances sur notre Univers.

Les articles de Véronique Dubois, Jean Trêve, Xavier Thoumieux et Luc Ravel explorent enfin la nuit sous un angle plus intime. Que ce soit à travers les combats de Jacob, la recherche de l'unité dans la franc-maçonnerie, la symbolique de la Lune ou l'éveil mystique, ces perspectives soulignent une nuit intérieure. Et Nelly Butel et Ghada El Khoury de conclure en soulignant la nuit comme un révélateur de mission personnelle, un espace où l'on se confronte à soi-même et où la durée agit comme révélatrice. C'est une plongée profonde dans l'intimité de ce temps, où les âmes se dévoilent dans le calme de l'obscurité.

En feuilletant ces pages, nous nous aventurons dans un milieu protéiforme, où chaque article éclaire une facette différente de ce mystère immuable. La nuit, avec sa complexité et ses contradictions, devient une alliée, une adversaire et surtout un terrain fertile pour la réflexion humaine. Que cette exploration des mille visages de la nuit éveille nos sens, stimule notre curiosité et nous guide à travers les méandres de l'obscurité vers une compréhension plus profonde de ce qui se cache dans l'ombre de nos vies. ─



# DOSSIER

*La nuit descend comme une fumée rabattue  
Je suis triste ce soir que le froid sec rend triste  
Les soldats chantent encore avant de remonter*

*Et tels qui vont mourir demain chantent ainsi que des enfants  
D'autres l'air sérieux épluchent des salades  
J'attends de nouveaux poux et de neuves alertes  
J'espère tout le courage qu'il faut pour faire son devoir  
J'attends la banquette de tir  
J'attends le quart nocturne  
J'attends que monte en moi la simplicité de mes grenadiers  
J'attends le grog à la gnole  
Qui nous réchauffe  
Dans les tranchées  
La nuit descend comme une fumée rabattue  
Les lièvres et les hases bouquinent dans les guérets*

*La nuit descend comme un agenouillement  
Et ceux qui vont mourir demain s'agenouillent  
Humblement  
L'ombre est douce sur la neige  
La nuit descend sans sourire  
Ombre des temps qui précède et poursuit l'avenir*

Guillaume Apollinaire

MICHEL GOYA

## UNE NUIT À TROIE

Partons pour Troie, au cœur de cette guerre mythique décrite dans les œuvres épiques du cycle troyen, toutes perdues à l'exception de l'*Odyssée* et surtout de l'*Illiade*. Cette histoire est une fiction historique s'inspirant sans doute de faits réels épars datant de l'époque des catastrophes, aux alentours de l'an 1000 av. J.-C., mais dont on ignore comment elle a été conçue par une succession d'auteurs, dont Homère qui chante entre 850 et 750 av. J.-C.. Cette épopée décrit une guerre imaginaire entre Grecs-Achéens et Troyens, avec une foule de personnages, hommes, bêtes, dieux, souvent métissés, aux caractéristiques parfois inhumaines ou surhumaines, qui évoluent dans un univers aux lois physiques différentes des nôtres. Par certains aspects, cela ressemble aux *Comics* américains, à part que les Grecs d'il y a trois millénaires croyaient réellement que les super-héros qu'ils décrivaient existaient et que les lois physiques qui régissaient le monde étaient les lois des dieux.

### Comment briller dans le noir ?

Le monde de la guerre de Troie est ainsi très étonnant pour nos sens modernes ; c'est quasiment une autre dimension soumise à des lois différentes. On s'y bat à grands coups de pierres et de bronze, entre héros nommés et foules de guerriers faire-valoir dans un grand spectacle joué sous le regard du peuple de Troie et surtout des dieux immortels, qui n'hésitent pas à intervenir sur la scène.

C'est une arène réduite dans l'espace, mais inscrite dans un temps très étiré, scandé par la succession non pas des jours et des nuits, mais de l'arrivée et du départ de la matière noire. Dans l'*Illiade*, en effet, la nuit n'est pas l'absence de jour mais la présence d'autre chose. Elle est d'abord une déesse nommée Nyx, devenue Nox en latin. Nyx est à la fois une personne au comportement très humain, qui vit sous terre dans les entrailles de l'enfer, dans le Tartare pour être précis, mais c'est aussi pour les Grecs une matière faite d'une brume humide et sombre qui sort de terre à l'Occident pour se répandre sur le monde dès que « tombe dans l'océan le brillant éclat du soleil attirant la nuit noire sur la terre nourricière » (*Illiade*, chant VII). Nyx est d'ailleurs souvent présentée comme une femme ailée tirant derrière elle un immense voile noir, ponctué ou non des étoiles d'Ouranos, portant dans ses bras deux de ses enfants jumeaux, Hypnos et Thanatos, « Sommeil » et « Trépas ». Et Nyx retourne dans le Tartare pour laisser la place à sa fille – notons la hiérarchie – Héméra, déesse du jour.

Nyx est bienveillante, mais elle fait peur. Déesse primordiale aussi vieille que l'Univers, elle impose le respect. Personne n'ose l'affronter. Hypnos est parfois utilisé par certains dieux pour endormir Zeus et pouvoir commettre des actes que celui-ci désapprouverait, mais pour autant, jamais le roi des dieux n'ose se porter dans le monde de Nyx pour se venger. Il est donc « bon d'obéir à la nuit », comme le répète Homère, et même strictement, car le sommeil et le trépas ne sont jamais loin l'un de l'autre. Zeus envoie même parfois des hérauts pour arrêter les gestes des héros lorsque la « nuit rapide » arrive, tels Ajax et Hector, rendus inconscients de leur environnement par la passion du combat qui les oppose, vite renvoyés dans leurs camps.

La bataille ne s'effectue donc que de jour. Comment, en effet, organiser dans l'obscurité le combat des masses et des héros aristocratiques ? Comment ceux-ci sauraient-ils où aller avec leur char au sein de la multitude pour accomplir leur double devoir, par ailleurs peu compatible, de commander et de se distinguer ? À l'époque, il faut être bien visible pour espérer pouvoir donner quelques rares ordres dans le tumulte, mais ce n'est cependant pas la préoccupation première des héros de l'*Iliade*. Ce qu'ils veulent, c'est briller, montrer leur force en massacrant des guerriers anonymes et leur courage en affrontant d'autres héros. Or, comment peut-on trouver des héros à combattre en duel dans le noir ? Et comment briller sans lumière ? Lorsqu'il abandonne le combat en proie à la colère, Achille, l'incarnation du héros, est décrit par Homère en même temps que le mouvement d'Hélios, le Soleil, et sa réapparition sur le champ de bataille au chant XVIII coïncide avec l'une des rares descriptions de l'arrivée d'Héméra à l'aube.

## De la lumière dans la nuit

Le monde de la nuit est celui où l'on fait autre chose que se battre, du moins à la manière d'Achille. C'est le moment où, à l'aide du feu, la matière diurne portée dans la nuit, on honore les morts, on se restaure, on débat, parfois violemment, et on élabore des stratégies avant le « doux sommeil », ou parfois après, lorsque les songes sont passés.

Les songes sont en effet conçus comme des voies de passage vers d'autres mondes, tous nocturnes. Ils permettent notamment de rencontrer des âmes venues de l'Érèbe, la région des Enfers toujours noyée dans un brouillard noir située immédiatement sous la surface de la Terre. Mais, tout en restant toujours immobile sur sa couche, on peut aussi parfois voyager vers le monde des possibles, qui chez Homère mènent tous à la mort. Le songe est un voyage, mais un voyage organisé par les dieux, Zeus en premier lieu. Ceux-ci apparaissent directement pour parler aux

dormeurs ou envoient des personnages connus d'eux, défunts, autres dormeurs ou encore doubles venant du futur. Le songe est donc d'abord un message. Le problème est qu'il n'est jamais clair et qu'il faut l'interpréter, parfois très vite comme Thésos, le roi des Thraces, qui rêve que le héros Diomède le tue au moment même où celui-ci le frappe.

Le brouillard de la guerre relevant de la dialectique complexe des nations en lutte se double donc, comme si cela ne suffisait pas, de l'intervention permanente des dieux, spectateurs de l'Olympe, qui dans leur ennui se passionnent pour ceux qui risquent leur vie – une sensation qui leur est inconnue. On conçoit que toute stratégie, voire tout combat, soit compliquée à élaborer... Les rois, qui sont à l'époque aussi les généraux en chef s'ils en ont la capacité physique, sont dans l'obligation d'être accompagnés de spécialistes du comportement des dieux et de l'interprétation des rêves, première source d'information.

Agamemnon, à la tête de la grande armée des Grecs-Achéens, bénéficie ainsi des conseils précieux de Calchas, décrit dans le chant I de l'*Iliade* comme « de beaucoup le meilleur des devins, qui connaît le futur, le présent, le passé ». Calchas peut accéder partiellement au monde des possibles. C'est lui qui n'en voit aucun de victorieux pour les Grecs sans la présence d'Achille. C'est lui aussi qui explique rétrospectivement les « surprises stratégiques », comme l'absence de vent bloquant la flotte grecque au port d'Aulis ou la peste s'abattant sur les troupes, par les colères d'Artémis pour l'une et d'Apollon pour l'autre. Réparer les erreurs en temps de guerre nécessite généralement une dépense supplémentaire de sang. Dans le monde d'Homère, cela passe presque toujours par un sacrifice. D'autres personnages, comme Cassandre, fille du vieux roi Priam de Troie, bien plus évoquée par Eschyle que par Homère, reçoit d'Apollon le don de voir directement dans le monde des possibles ce qu'il va se passer, mais aussi, génie du scénario chez les Grecs, la malédiction de ne jamais être crue. Car nul mortel n'est parfait chez les Grecs antiques, et tout homme, fût-il Achille, a sa faiblesse. Notons qu'Homère ne décrit pas la mort d'Achille. Celle-ci est racontée dans l'*Éthiopide* d'Arctinos de Milet : elle résulte d'une flèche de Pâris, fils de Priam, guidée par Apollon jusqu'au point faible du héros. Une fin étrangement identique à celle du dieu incarné Krishna, tué d'une flèche dans son seul point faible, le talon, rapportée dans le *Mahabharata*, la grande épopée hindoue postérieure au cycle troyen.

Calchas est souvent associé au rusé roi Ulysse pour élaborer des stratagèmes. La *mêtis*, l'intelligence rusée, d'Ulysse, personnage presque inverse d'Achille, est l'autre manière de briller dans la culture militaire grecque. Mais ici sans avoir forcément besoin de lumière. Dolos, dieu de la ruse, est d'ailleurs un fils de Nyx. C'est dans « la nuit propice au voleur » qu'Ulysse et Diomède vont voler les chevaux du roi des Thraces

et le tuer dans son sommeil. C'est de nuit également, sous une tente, que s'élabore l'idée du grand cheval de bois décrite au tout début de l'*Odyssée*. C'est de nuit encore que le cheval est présenté devant la porte de Troie et toujours de nuit que le « commando » qui se trouve à l'intérieur en sort pour, à l'aide d'une torche, avertir le reste de l'armée grecque qu'il lui ouvre les portes de la cité. Le pillage et le massacre qui suivent, décrits au début de l'*Odyssée* et par Arctinos de Milet dans *Le Sac de Troie*, ne sont pas peints comme des combats, mais ils ne sont pas pour autant considérés comme des actes honteux et immoraux ; ils constituent la fin normale et par ailleurs annoncée du siège.

## De la nuit dans les batailles

La nuit, qui est à la fois divinité et matière, peut aussi venir plus tôt que Nyx et son grand voile. Elle est même constamment là, et nécessairement lors des combats. Les dieux utilisent sans cesse cette matière noire appelée nuage, vapeur, nuée ou même nuit au gré de l'inspiration d'Homère. D'abord pour se cacher, sans que l'on en sache bien la raison puisqu'ils ne risquent rien. Mais aussi pour masquer leur champion aux coups de son adversaire, tel Hector qu'Apollon protège d'un morceau de nuit lors de son premier duel contre Achille, tandis qu'Athéna détourne la javeline de celui-ci qui frappe alors trois fois dans le vide avant de renoncer. Ou pour aveugler, comme Arès dans le chant V, qui grâce à la vapeur noire immobilise d'un coup toute l'armée grecque et sauve les Troyens. Dans le chant XVI, la mêlée autour du corps de Sarpédon, mortel fils de Zeus, est recouverte de « nuit de mort » par Hypnos et Thanatos afin de paralyser les guerriers troublés et récupérer le cadavre pour le ramener chez lui.

Car, évidemment, les frères jumeaux sont de la partie, et ensemble tant le sommeil et la mort se ressemblent et le premier semble précéder la seconde. Dans un étonnant réalisme sanglant, Homère passe ainsi toujours de la description cliniquement précise des blessures des hommes à celle de la nuée qui s'empare d'eux. Tout se passe alors dans les yeux. Parfois seul Hypnos agit. Le héros voit alors les choses comme dans un rêve et ne retrouve la clarté qu'à son « réveil » lorsque la magie n'opère plus. La sensation est déplaisante, car elle est complètement subie, mais aussi parce que tout le monde sait qu'elle peut précéder celle de la mort. Dans ce cas, les yeux du mourant passent du rouge, la prise de conscience de la fin, au noir du « puissant destin » ou du « sommeil d'airain ». Zeus hésite une seule fois à arrêter ce passage pour sauver son fils Sarpédon, jusqu'à ce qu'Héra lui fasse comprendre qu'il ne saurait y avoir d'exception chez les nombreux mortels enfants des dieux.

Les âmes des morts se déplacent alors vers les différents mondes souterrains et nocturnes des Enfers. Certaines pourront revenir à la surface dans le pays des Cimmériens, car celui-ci est couvert en permanence de brumes et de nuées (*Odyssée*, chant XI). C'est là qu'Ulysse rend visite à celle d'Achille, qui lui avoue son désespoir de ne plus vivre à la lumière qu'il aimerait tant retrouver quitte à ne plus être un héros, mais qui se satisfait d'apprendre le courage au combat de son fils Néoptolème. Mourir chez Homère n'est pas disparaître, c'est être condamné à vivre éternellement sans gloire dans la nuit.

Les héros d'Homère ne se battent pas, ils se débattent. Ils sont condamnés à s'affronter pour l'honneur et la gloire chaque jour et dans le jour, au cours d'une guerre rendue presque sans fin par l'équilibre des courages et l'intervention des dieux lorsque celui-ci semble se rompre. Cette arène a besoin à la fois de la lumière et de la nuit. De la lumière, car sans elle il n'est possible ni de combattre collectivement ni d'offrir un grand spectacle. De la nuit, car le combat doit nécessairement s'arrêter un moment pour le repos ou la mort. Le repos permet de préparer les prochains combats ; il a besoin d'un peu de lumière au sein de la matière nocturne pour se restaurer et préparer des plans. La mort, elle, est nécessaire à la gloire, car sans le risque de mourir il est impossible de montrer que l'on est courageux. Ainsi les dieux, qui ne risquent rien, ne peuvent accéder à la gloire et ne peuvent que l'envier aux mortels. Repos et mort sont également des passages : le premier n'est qu'un moment avant un autre jour de guerre, la seconde l'entrée dans la frustration éternelle. Le monde d'Homère est un petit monde de jour entouré et menacé par d'immenses ténèbres. C'est un monde de cauchemar. ─





GILLES HABEREY

## VEILLÉE D'ARMES

Afghanistan, été 2012. Depuis plusieurs semaines, comme nous le craignons, les insurgés ont multiplié les attaques le long de la Highway 7, la route qui relie Kaboul à Jalalabad. Dans notre zone d'action, cette route traverse la Koh-e-Safi, un massif montagneux orienté nord-sud au relief particulièrement escarpé. Les talibans ont pour habitude de descendre de ces hauteurs en longeant une petite vallée perpendiculaire pour atteindre le village de Gogamunda, un regroupement de maisons misérables aux abords desquelles ils placent des engins explosifs ou déclenchent des embuscades, de nuit, avant de se replier vers le nord. Le nombre de soldats et de policiers afghans tués augmente de semaine en semaine. Le 4 juillet, l'un des convois du bataillon logistique français tombe dans une embuscade, en début de nuit. Sur les trente-six véhicules qui le composent, quinze sont directement touchés avec plus d'une cinquantaine d'impacts relevés. Manifestement, l'ennemi est passé à un niveau de violence supérieur et la mécanique générale de notre désengagement est menacée.

Une réunion « de crise » se tient le soir suivant au poste de commandement (PC) du bataillon Wild Geese<sup>1</sup> avec le général Barakatullah, chef de la 3<sup>e</sup> brigade afghane, et le colonel Hussein, commandant le Kandak<sup>2</sup> 31. La décision est prise de conduire une opération baptisée Black Stork. Il s'agit, pour les Français, d'appuyer la reconnaissance de la vallée allant de Gogamunda à Dahane Kuh, un village situé quinze kilomètres au nord, menée par l'armée afghane, ainsi que la fouille des villages de Kotagay, Senjalay et Dahane Kuh. Pour ce qui est du dispositif des Wild Geese, le bataillon agira en étroite coordination avec les forces spéciales et les hélicoptères du bataillon Mousquetaire en entrée de vallée et sur les hauteurs. Cela fait plusieurs années que la coalition n'a pas mis les pieds dans ce coupe-gorge. La date de l'opération est fixée au 8 juillet.

Entre le 5 au soir et le 8 juillet, le temps est compté pour préparer l'action. Je dispose néanmoins d'une équipe particulièrement solide derrière mon chef opérations, le lieutenant-colonel R. Les sections de combat sont aguerries après plusieurs dizaines d'actions de combat, dont certaines particulièrement rudes. Les procédures de coordination sont bien assimilées. Chacun connaît son rôle, et la mécanique d'élaboration des ordres et des répétitions est parfaitement rodée. Le général

---

1. Littéralement « Les oies sauvages ». Le 92<sup>e</sup> régiment d'infanterie, qui constitue le cœur du bataillon, est l'héritier des unités irlandaises qui se sont mises au service de la France au XVII<sup>e</sup> siècle.

2. Bataillon.

Hauteclouque-Raysz a validé l'économie générale de la manœuvre et m'a accordé, une fois de plus, sa confiance : il m'appuiera avec tous ses moyens. Je peux dormir sur mes deux oreilles. Et pourtant...

## La veillée du corps

« Tu réclamaï le Soir ; il descend ; le voici :  
Une atmosphère obscure enveloppe la ville,  
Aux uns portant la paix, aux autres le souci »<sup>3</sup>

Une fois les ordres donnés et répercutés, vient le temps de l'attente, pesante. Chacun souhaite que l'action débute au plus vite pour s'assurer que la manœuvre tactique pensée et déclinée jusque dans le moindre détail va fonctionner. Le soldat, mieux que quiconque, sait que la guerre est toute en contingence. J'attends le sommeil avec hâte, mais l'obscurité n'aide pas toujours à dormir. Quel paradoxe ! La nuit est le temps du repos du corps, mais également celui de l'exacerbation des sens. Le moindre bruit résonne sur notre piton de Tora, étroitement surveillé par des sentinelles qui savent que, dans les années 1980, cette position a été prise de nuit aux Soviétiques par des combattants afghans qui étaient parvenus à s'infiltrer. Tous avaient été massacrés. Je n'arrive pas à dormir. Je décide donc de faire le tour du camp : je vais voir l'officier de quart qui suit les opérations d'une autre unité ainsi que chaque sentinelle pour partager un café et échanger quelques mots. La nuit est propice aux impressions, aux sentiments partagés, aux confidences. Elle est le moment où les hommes et les bêtes se rapprochent, à la recherche de la chaleur ou de la sécurité. Même paisible, elle reste toujours inquiétante au travers de ce que l'esprit devine et de ce que les yeux ne voient pas.

## La veillée d'âme

« Je demande à ton lit le lourd sommeil sans songes  
Planant sous les rideaux inconnus du remords,  
Et que tu peux goûter après tes noirs mensonges,  
Toi qui sur le néant en sais plus que les morts »<sup>4</sup>

Je reviens dans ma chambre pour m'allonger, en prenant soin de relire les ordres d'opération une dernière fois. J'ai participé à leur élaboration,

3. Ch. Baudelaire, « Recueillement », *Les Fleurs du mal*, 1857.

4. S. Mallarmé, « Angoisse », *Poésies*, 1899.

je les ai validés, je les ai présentés à mon chef : ils ne devraient plus avoir de secret pour moi et pourtant je les relis, comme si je cherchais une coquille, une incohérence, une énormité dissimulée entre deux croquis ou paragraphes. Je ne trouve rien, ce qui ne me rassure pas totalement. Le sommeil, doucement mais sûrement, finalement s'impose. Le silence et la nuit font bon ménage, en règle générale. Il se remplit de nos seules pensées qui résonnent dans l'obscurité sans murs...

La sonnerie du réveil rompt le paisible équilibre qui s'était progressivement installé. Le temps de s'habiller, de se laver et de se raser, sac sur le dos et FAMAS pendant le long de sa sangle, j'ouvre la porte du CORIMEC<sup>5</sup>. Dehors, la nuit est toujours aussi épaisse. Il est 2 h 30. J'ai choisi une nuit sans lune pour conduire cette opération, de sorte que nos moyens de vision nocturne nous confèrent leur plein avantage face aux taliban qui en sont également équipés pour les avoir pris ou achetés à des soldats réguliers afghans, mais de manière plus sporadique et avec des équipements moins modernes.

## La veillée d'armes

*« Viens, chantons devant Dieu ; chantons dans tes pensées,  
 Dans tes plaisirs perdus, dans tes peines passées ;  
 Partons, dans un baiser, pour un monde inconnu,  
 Éveillons au hasard les échos de ta vie,  
 Parlons-nous de bonheur, de gloire et de folie,  
 Et que ce soit un rêve, et le premier venu »<sup>6</sup>*

La FOB<sup>7</sup> est une véritable ruche, silencieuse, où chacun sait ce qu'il a à faire. Il s'agit de notre trente-sixième opération. Ni éclat de voix ni bruit incongru, comme si la nuit invitait chacun à respecter le sommeil et le repos de ceux qui ne partiront pas au matin. Je repasse au centre opérationnel ; l'adjoint du bureau opération et instruction (BOI), le chef de bataillon W, est déjà à son affaire. Les traits sont tirés mais, malgré le sérieux de l'action, les sourires sont là et se veulent rassurants, parfaite incarnation du calme des vieilles troupes. Nous prenons un café pour nous réchauffer, car en altitude la nuit est plutôt fraîche.

Je le salue avant de rejoindre mon véhicule de commandement. Mes gardes du corps sont là. Un nouveau café m'attend, tendu par le sergent-chef M. Il a déjà fait une mission en Afghanistan et en est revenu

5. Bâtiment préfabriqué servant au logement.

6. A. de Musset, « La nuit de mai », *Poésies nouvelles*, 1835.

7. Forward Operational Base ou « base opérationnelle avancée ».

poly-criblé. À sa demande et malgré l'avis des médecins, je l'ai pris avec moi pour cette nouvelle mission ; lors d'une embuscade à Anjiran, il m'a sauvé la vie en me tirant à lui au moment où s'écrasait une rafale de kalachnikov.

Les contrôles radio, brefs, précis, ont été effectués. Les capitaines commandants d'unité et les officiers opération sont autour de moi : je rappelle quelques points de coordination. Ils les connaissent et ils sont presque superflus, mais cela m'assure que tout le monde est bien réveillé. En particulier, j'insiste sur l'importance de conserver les distances : dans l'obscurité, les hommes ont tendance à se regrouper et forment alors une cible plus repérable. Est-ce la recherche de présence, comme une sécurité, ou le besoin animal de chaleur dans le froid de la nuit ? Dans le noir, chacun cherche un repère, pour se rassurer sans doute...

Un dernier tour de parole à chacun, je les salue d'un « en avant » que j'espère tout aussi martial que cordial et j'embarque. Comme toujours, je sors la tête du véhicule pour me placer en position de *gunner* arrière. Mes gardes du corps ont horreur de ça, je le sais. Mais j'ai besoin de voir le terrain, de sentir les choses. Cela tombe bien, il est 3 h 30 lorsque les premiers véhicules sortent du camp et on ne voit rien. Un geste respectueux et amical des sentinelles à l'entrée en voyant passer le véhicule de l'avant blindé (VAB) de Brennus<sup>8</sup>. Nous quittons le royaume des lumières artificielles.

## La veillée des sens

*« C'est très long, quand on ne voit même pas la fumée de sa pipe, quand l'homme qui est tout près n'est plus qu'une masse d'ombre indistincte, quand la tranchée pleine d'hommes s'enfonce dans la nuit, et se tait »<sup>9</sup>*

À l'extérieur, nous sommes plongés dans une obscurité à couper au couteau, et seul le bruit des moteurs et des pneus sur la piste caillouteuse rompt le calme : j'ai imposé un silence radio total pendant la mise en place. On ne sait jamais.

Le passage des gorges qui dominent la Highway 7 rend l'atmosphère encore plus pesante : elles nous cachent le murmure des étoiles. Je mets mes jumelles de vision de nuit pour essayer de distinguer quelque chose. Je me souviens qu'à Montpellier, pour clore les débats inquiets sur la manière de réorganiser les dispositifs de nuit des jeunes lieutenants que nous

8. Mon nom de code en procédure radio. Ce chef gaulois originaire de Sens a vaincu les Romains et pris leur capitale en 390 av. J.-C.. Selon Tite-Live, on lui doit le célèbre « Malheur aux vaincus ! ».

9. M. Genevoix, *Ceux de 14*, Paris, Flammarion, 1950.

étions, notre instructeur, le capitaine F, aimait à rappeler, avec un sens incontestable de la formule, que « la nuit c'est comme le jour, sauf qu'on n'y voit rien ». Ce bon mot, qui n'appelait d'ailleurs aucune question supplémentaire, tenait du dogme tactique.

Un petit détachement dépasse Gogamunda pour donner l'impression que nous allons à Kaboul. Les forces spéciales nous envoient un message : l'entrée est claire. Avec leurs homologues afghans, les commandos ont pris le village quarante-cinq minutes avant notre arrivée. Ils ont fait des prisonniers et désamorcé plusieurs engins explosifs. Du bel ouvrage, millimétré, comme toujours. Le temps de nous saluer et nous entrons dans la vallée : la 2<sup>e</sup> compagnie doit prendre le contrôle des lignes de crête ouest et est pour éviter toute embuscade. Malgré une charge de quarante kilos en moyenne et l'absence de lumière, les Gorilles battent des records pour progresser. Et pourtant, la nuit est si noire que j'imagine aisément mes hommes butter sur une ornière, un trou, un simple caillou. Ils sont désormais au sommet.

Enfin l'aube se lève. Le combat peut commencer. La veillée d'âme est terminée. « Le mal dont j'ai souffert s'est enfui comme un rêve. / Je n'en puis comparer le lointain souvenir / Qu'à ces brouillards légers que l'aurore soulève, / Et qu'avec la rosée on voit s'évanouir<sup>10</sup>. » Je donne l'ordre d'avancer. Nous sommes entrés dans le temps de l'action... ─

---

10. A. de Musset, « La nuit d'octobre », *Poésies nouvelles*, 1835.





BRICE ERBLAND

## COMBATTRE DANS LE VERT

Pour un soldat moderne, la nuit est... verte. Un vert trahissant la technologie qui lui permet de combattre dans l'obscurité, que ce soit par l'intermédiaire d'intensificateurs de lumière, qui vont capter les photons résiduels et les amplifier en les multipliant, ou par celui de caméras infrarouges, ou caméras thermiques, qui vont capter les images en deçà du spectre visible et afficher une représentation de la réalité par des différenciations de température, la représentation visuelle de ces outils étant réalisée en différents tons de couleur verte.

Cette monochromie crée un environnement particulier, qui devient rapidement la marque de toute action nocturne, particulièrement peut-être pour le combattant embarqué, et plus encore en hélicoptère de combat, où le chef de mission alterne sans cesse entre une vue directe par intensification de lumière et une vue indirecte par l'intermédiaire d'un viseur thermique. À force, le cerveau répertorie toute une bibliothèque d'images qui lui permettent de faire le lien entre ce qu'il voit et la représentation habituelle de la réalité. Tel contraste de vert va recréer un relief, telle silhouette plus sombre ou plus claire sera vite reconnue comme un être humain évoluant dans un environnement plus froid, comme une forêt la nuit, ou plus chaud, comme une surface rocailleuse à la fin d'une journée ensoleillée.

En cela, la scène de l'assaut du compound de Ben Laden dans *Zero Dark Thirty*<sup>1</sup> m'a toujours impressionné par son réalisme, parce qu'elle est en partie filmée au travers de systèmes d'intensification de lumière. On y retrouve ce décor monochrome vert, même si pour les besoins du film la clarté et la netteté des images sont bien meilleures que dans la réalité. Cette scène me renvoie toujours aux opérations que j'ai menées en Afghanistan, quand, à bord de mon hélicoptère, je sécurisais le même type d'actions conduites par nos forces spéciales. Tout y est : les éclats de lumière aveuglants parce que saturés par l'intensification, la matérialisation des lasers en autant de bâtons de lumière se promenant dans le décor, l'écrasement des reliefs à cause de la monochromie. Avec l'entraînement et l'expérience, cet environnement particulier devient peu à peu « normal », et on arrive à y évoluer et à y combattre comme de jour, même s'il entraîne certaines particularités.

Bien entendu, malgré les systèmes de vision nocturne actuels, la nuit provoque une baisse de la visibilité. Il demeure extrêmement compliqué de bien localiser ses subordonnés ou les unités voisines, car on ne peut,

---

1. Film de Kathryn Bigelow de 2012 (sorti en France le 23 janvier 2013), qui a obtenu l'Oscar du meilleur film en 2013.

d'un seul coup d'œil, acquérir un aperçu du champ de bataille. Ce qui est déjà délicat lors d'un combat de jour devient donc quasi impossible de nuit. Lors des combats que l'aviation légère de l'armée de terre (ALAT) a menés en Libye, en réalisant des raids par nuit sans lune sur les positions des forces armées du colonel Kadhafi avec une escadrille d'une douzaine d'hélicoptères, chaque aéronef était dans l'impossibilité de voir les autres, qui opéraient pourtant dans le même terrain. Il était alors indispensable de planifier des itinéraires d'évolution minutés et des secteurs de combat précis. Chaque appareil décollait ainsi du porte-hélicoptères de la Marine à soixante secondes d'écart, obéissant aux injonctions des montres GPS, et volait à une vitesse strictement définie afin qu'aucun ne rattrape le précédent sans le voir. Arrivés dans la zone des combats, une répartition des secteurs était opérée afin de permettre d'adapter la manœuvre aux positions ennemies sans augmenter le risque de collision. Cette absence de vision est donc, malgré les aides technologiques, un élément majeur dans l'adaptation du combat de nuit et une forte source de contraintes de planification.

Mais, paradoxalement, la nuit rend également le combat plus visible que le jour. Les tirs d'armes à feu et les explosions sont, de jour, très peu, voire non visibles. Même avec des balles ou des obus traçants, la luminosité diurne empêche souvent, si l'on n'est pas bien axé ou tout simplement pas attentif au bon secteur, de voir le tir. De nuit, avec des dispositifs de vision nocturne, il en est tout autrement. Les départs de coups se matérialisent tous par un vif éclat vert. Les explosions, vues à travers une caméra thermique, sont dignes des plus grosses scènes d'action d'Hollywood. Les balles et les obus traçants ainsi que les propulseurs de roquettes ou de missiles sont autant de grands traits verts qui zèbrent l'obscurité. Tout ce qui matérialise le combat et qui délivre la mort, très peu détectable de jour, devient visible.

Cet état de fait a deux conséquences. La première est que les positions adverses se révèlent clairement dès lors qu'il y a ouverture du feu. Il m'est ainsi arrivé, pour pouvoir détecter un ennemi que l'on ne trouvait pas, de tirer des roquettes dans la direction supposée de sa position ; ses tirs en réaction ont révélé malgré lui le lieu où il se terrait. De même, j'ai eu l'occasion, sur plusieurs théâtres, de rejoindre une zone de combats et de pouvoir identifier immédiatement les positions amies et ennemies au sol, car elles étaient liées par de nombreux traits lumineux, des trajectoires directes ou en cloche résultant des échanges de tirs entre les deux parties. La seconde conséquence est moins positive. Car lorsque vous approchez d'une position ennemie que vous devez attaquer et qu'en partent d'innombrables traits lumineux qui cherchent à vous atteindre, vous regrettez d'un coup de les voir aussi bien ! Le danger est plus facilement méprisable lorsqu'il n'est que supposé. Dès lors qu'il se matérialise, se

rendre au-devant de lui entraîne une réaction naturelle de refus corporel. Je me souviens très bien avoir volé vers une position ennemie armée de deux canons de 23 mm striant le ciel de pointillés lumineux et sentir mes orteils se rétracter dans mes chaussures. Inutile réaction d'un corps harnaché dans une machine l'emmenant au-devant d'un danger devenu visible par le croisement de la nuit et de la technologie...

Au-delà du sujet du combat, on peut dire que la nuit appartient, entre autres bien sûr, au militaire. Chaque soldat a le souvenir de nuits veillées dans un trou de combat, travaillées dans un centre opérations ou passées à marcher pour mériter un képi, une fourragère ou tout simplement pour s'aguerrir. Dès ses premières armes il doit la dompter, bien avant d'avoir à y combattre. Passer sept heures à marcher au lieu de dormir est une expérience toute particulière, offrant dans la lutte contre le sommeil et dans la monotonie des pas incessants l'occasion de réflexions profondes sur ses choix, ses capacités, ses rêves ; une sorte de catharsis de la vocation. On traverse les campagnes et les villages sans être vus, à l'heure où leurs habitants se reposent. On y vole, de temps en temps, un morceau d'intimité alors que des maisons éclairées offrent au marcheur nocturne la vision éphémère d'un foyer inconnu. Et cette habitude de braver la fatigue et le rythme physiologique naturel au gré des nuits d'instruction ou de celles d'exercices de préparation opérationnelle confère en mission une sorte de tendance au mépris envers le manque de sommeil. L'abandon total face à la nécessité des opérations génère un effacement de la prise en compte des conséquences du lendemain, en tout cas pour sa propre personne – on fait souvent plus attention au repos de ses subordonnés, de son chef ou de ses camarades qu'au sien.

Mais ces nuits, blanches cette fois, ont un coût. Même si l'enjeu du combat permet de puiser dans des ressources insoupçonnées – je me souviens d'une séquence intense en Afghanistan de trois jours continus avec deux nuits blanches d'affilée –, les capacités physiologiques du corps humain ont des limites et, à la longue, s'installe une forte perturbation du rythme naturel. La fatigue engendrée par le combat de nuit est difficilement récupérable tant la tension associée, à laquelle s'ajoute l'excitation nerveuse des dispositifs de vision nocturne qui agressent les yeux de luminosité, met du temps à s'apaiser. Plus précisément, ces nuits blanches se cumulent en une dette dont le taux d'intérêt est dramatiquement élevé ; le remboursement de cette dette en est d'autant plus long. Les veilleurs de nuit et autres métiers soumis à un rythme nocturne connaissent parfaitement le problème : le repos diurne n'est pas de la même qualité que celui qui obéit au rythme naturel de l'homme. Il faut alors parfois faire appel à des aides extérieures. En Libye, lors de l'opération Harmattan, certains équipages d'hélicoptères de combat prenaient, sous contrôle médical, des pilules de caféine la nuit et des cachets soporifiques le jour.

J'ai toujours pensé que cela avait chez eux plus d'effet psychologique que physiologique, mais le fait est qu'ils arrivaient mieux ainsi à supporter les rythmes incessamment décalés, puisque les opérations obéissaient à l'éphéméride afin d'aligner les raids sur les périodes de nuit sans lune.

On découvre également que toutes les nuits ne se ressemblent pas et qu'y combattre est bien différent selon les conditions de luminosité résiduelle. Bien entendu, les différents types de nuit sont très fortement liés au format de la Lune, ainsi qu'à la couverture nuageuse et aux éclairagements artificiels de la zone de combat. Ces conditions variables créent un véritable panel gradué de types de nuit, d'une « nuit noire » (nuit sans lune, couverture nuageuse et environnement désertique sans aucune lumière artificielle) à une « nuit claire » où l'on n'a quasiment pas besoin de dispositif de vision nocturne (pleine lune et ciel complètement dégagé).

Chacun des cinq types de nuit de ce panel est plus ou moins adapté à la mission que l'on souhaite réaliser. Si la Lune est l'amie de la jeune recrue en marche de nuit, elle est honnie de l'unité en infiltration en territoire ennemi ! Parfois même, la pleine lune, qui offre une très grande visibilité, entraîne des prises de risque supplémentaires, au-delà du risque d'être vu par l'ennemi, car elle donne l'illusion d'y voir suffisamment pour agir comme en plein jour. En vol tactique, très proche du sol, elle donne au pilote la tentation de voler uniquement à vue et de cesser ses contrôles aux instruments. Or, dans le cas où une hauteur de vol précise est déterminée afin de créer une séparation de sécurité avec un autre aéronef, cela peut avoir de très graves conséquences.

J'ai le souvenir d'une telle nuit en Afghanistan, durant laquelle une énorme lune éclairait une nuit sans nuage. Je commandais une patrouille de deux hélicoptères *Tigre* et je surveillais le déplacement d'une unité des forces spéciales dans une vallée. J'avais fixé une hauteur « plafond » à mon pilote et une hauteur « plancher » à l'autre appareil, afin de nous permettre d'évoluer sans contrainte. Alors que j'observais par la fenêtre de mon cockpit, j'ai vu l'ombre d'un *Tigre* projetée au sol. J'ai eu le temps de m'extasier devant la beauté de ce spectacle avant de me rendre compte que cette ombre était celle d'un *Tigre* évoluant dans le sens inverse du mien, et qu'elle n'était donc pas celle de mon aéronef. En relevant la tête, j'ai vu le second appareil en face du mien, sur une trajectoire conflictuelle. J'ai eu le temps de prendre les commandes et de procéder à une manœuvre d'évitement, avant de copieusement invectiver les deux pilotes qui, se sentant à l'aise par une nuit aussi claire, en avaient oublié de contrôler leur altitude de vol.

Ce cas très particulier de la « nuit claire » est heureusement très rare. Le risque reste bien plus élevé lors des « nuits noires ». Certes protectrices par l'invisibilité qu'elles procurent face à l'ennemi, elles sont trompeuses par l'écrasement des reliefs qu'elles génèrent, sans parler

de la cécité associée. En Libye, lors des infiltrations en vol tactique en plein désert pour rejoindre les zones de combat, mon pilote respectait strictement une hauteur de cent pieds par rapport au sol. La nuit était si noire qu'il ne voyait rien devant lui malgré ses dispositifs d'intensification de lumière. Seule ma caméra thermique permettait de détecter les lignes électriques, et il devait me faire aveuglément confiance quand je lui disais de monter puis de redescendre une fois l'obstacle passé. Lors d'une de ces infiltrations, notre sonde de hauteur par rapport au sol s'est mise à sonner, indiquant que la hauteur minimale que nous lui avions indiquée avait été franchie. Nous respections pourtant une altitude constante. Cela ne pouvait signifier qu'une seule chose : nous survolions le début d'un relief de terrain. Mon pilote a tout de suite actionné les commandes pour faire monter l'appareil. Juste à temps : les roues du *Tigre* ont touché le sommet de la colline, ébranlant légèrement l'aéronef, mais heureusement sans dommage. Les « nuits noires » demeurent l'environnement le plus complexe et le plus dangereux dans lequel on puisse combattre, avec des risques très élevés liés à l'environnement qui s'ajoutent à ceux du combat. L'abordage de deux hélicoptères qui, dans la nuit du 25 novembre 2019 au Mali, a entraîné la mort de treize valeureux soldats en est un terrible exemple.

Combattre de nuit est peut-être finalement l'un des savoir-faire les plus complexes pour une unité militaire. Cette expertise nécessite un entraînement régulier, car ce n'est qu'en se frottant à cet environnement particulier que l'on arrive à le dompter. Dans l'ALAT, l'objectif recherché est un volume d'entraînement de nuit correspondant au tiers du volume d'entraînement total. Ce n'est qu'ainsi qu'il est possible d'être capable de projeter une escadrille d'hélicoptères dans un combat de nuit, quelles que soient les conditions. Sans cela, la nuit reprend le dessus et redevient une menace plus grande que l'ennemi.

Pourtant, malgré le danger qu'elle représente, la nuit est souvent d'une beauté incroyable. Que ce soit dans le désert malien, sur un plateau afghan ou sur le pont d'un porte-hélicoptères en Méditerranée, je me suis souvent arrêté, les yeux levés vers un ciel que l'on ne connaît plus dans nos pays urbanisés. On y voit avec une telle intensité la Voie lactée déchirer le ciel en deux que l'on comprend que nos ancêtres, inspirés par un tel spectacle, aient pu imaginer toutes les mythologies. Cette beauté est si captivante qu'elle appelle à la contemplation et à la méditation. En retour de mission, cette contemplation efface pour un temps la fatigue et les tensions. La nuit redonne alors, plutôt que le souvenir des dangers frôlés dans un environnement réduit par la monochromie verte, la conscience de toute la splendeur de l'immensité qui nous entoure. Par son immuable présence, elle nous questionne sur la vacuité de nos combats, même si nous savons très bien que nous y replongerons corps et âme dès l'aube levée. ─





BÉATRICE HAINAUT

## GUERRE DANS L'ESPACE : DE L'OMBRE À LA LUMIÈRE

Après la terre, la mer et les airs, l'espace est le quatrième milieu physique conquis par l'Homme. L'histoire de cette conquête est récente : le 4 octobre 1957, *Sputnik-1*, le premier satellite artificiel, orbite au-dessus de nos têtes. Nous n'en avons pas l'image, juste le son : bip, bip. C'est donc par l'écoute et non par la vue que le grand public a suivi l'événement, même si l'objet a été photographié auparavant. À peine plus de dix ans plus tard, c'est l'Homme lui-même qui parcourt trois cent quatre-vingt mille kilomètres pour rejoindre le satellite naturel de la Terre, la Lune. Les images de ces « premiers pas » éminemment politiques subsistent dans l'esprit de tous, contemporains ou non de cet exploit. Elles montrent un paysage désertique au sol grisâtre sur fond de nuit noire, peu engageant au premier regard. Peu humain en somme.

L'espace est en effet un milieu hostile. Il est traversé de nombreux rayonnements nocifs (rayons X, gamma, ultraviolets, infrarouges) et subit de vertigineux écarts de températures (de + 120 °C à - 180 °C). Il n'y a ni bruits ni odeurs ni végétaux ni animaux, mais il est en revanche peuplé d'autres objets spatiaux naturels tels que les météorites. C'est un milieu fluide<sup>1</sup>, où l'Homme ne peut ni vivre biologiquement ni faire société ; il n'y doit sa présence qu'à des « prothèses techniques »<sup>2</sup> (combinaison de spationaute, station spatiale...). Et dans cet espace fluide, les lieux ne sont que théoriques, virtuels, mathématiques (orbites, points de Lagrange, par exemple) ; moins des lieux que des points de passage, des « routes célestes » que les puissances spatiales cherchent à maîtriser et à contrôler.

Si d'aucuns considèrent que l'Homme doit nécessairement quitter son berceau, la Terre, cette analogie typiquement humaine implique d'avoir réfléchi aux conséquences d'un tel exil. Déjà, dès la fin des années 1960, Gunther Anders<sup>3</sup> s'interrogeait sur cette course en avant technologique en attirant l'attention sur le « décalage prométhéen »<sup>4</sup> qu'elle implique : « Les deux puissances mammoths se battent pour la conquête de l'extra-terrestre ? Certainement. Mais afin de triompher ici sur Terre. Les

---

1. L. Henninger, « Espaces fluides et espaces solides : nouvelle réalité stratégique ? », *Revue défense nationale* n° 753, octobre 2012.

2. *Ibid.*

3. G. Anders, *Vue de la Lune. Réflexions sur les vols spatiaux*, Genève, Éditions Héros-Limite, 2022.

4. Entendu comme : « Le fait que notre faculté de production s'est détachée de ses liens avec toutes les autres facultés, qu'elle a devancé toutes les autres, et que les produits que nous réalisons nous-mêmes sont de ce fait "éloignés" de nous, [...] ils fonctionnent "trop bien", leur perfection est fabuleuse, leurs performances sont immenses. Ce qui est déficient, c'est plutôt nous-mêmes », *ibid.*, p. 56.

engagements sont grandioses ? Certainement. Mais leurs motivations sont médiocres. Le futur a déjà commencé ? Certainement. Mais au service du passé. Le moteur de l'extra-globalisation : la vanité nationale. Le moteur du centrifugisme : l'égoïsme. Le moteur du prométhéisme : l'envie<sup>5</sup>. » Et sa première épouse, Hannah Arendt, a tenté de penser les conséquences pour l'Homme de la conquête spatiale, en mettant notamment en avant le fait qu'elle éloigne l'Homme de son expérience du sensible et du réel<sup>6</sup>. Malgré ces « mises en garde », notre espèce s'est rendue à de multiples reprises sur le sol sélène jusque dans les années 1970. Puis la Lune a perdu de son intérêt jusque dans les années 1990, et ce jusqu'au début du XXI<sup>e</sup> siècle. En 2024, de nombreux projets ont pour but d'y retourner, d'y établir une présence humaine permanente<sup>7</sup> et d'en exploiter les ressources *in situ*.

Mais avant de « conquérir » les corps célestes, l'Homme s'est approprié les orbites terrestres, de façon militaire avant d'être civile. Situées entre deux-cents et trente-six mille kilomètres du globe, elles existent par la présence des satellites artificiels, descendants de *Sputnik-1*. La conquête militaire, ce « péché originel »<sup>8</sup>, a conditionné, et conditionne encore aujourd'hui, l'occupation de l'espace.

L'éventualité de combats dans l'espace a été envisagée dès la guerre froide – tests d'explosions nucléaires en orbite, tests de tirs de missiles anti-satellite (ASAT), armes à énergie dirigée, station spatiale équipée de canons... Une utilisation stratégique qui s'est étendue ensuite à une utilisation plus tactique et opérative. Aujourd'hui, plus aucune opération militaire occidentale ne se prépare et ne se réalise sans l'apport des capacités spatiales (position/navigation/temps ou PNT, télécommunications, observation, écoute, météorologie, connectivité).

La guerre russo-ukrainienne actuelle a révélé au grand public l'intérêt de l'utilisation des satellites. D'aucuns ont d'ailleurs considéré qu'il s'agissait là du « premier conflit spatial »<sup>9</sup>. En effet, les satellites sont indispensables à la conduite de la guerre, mais ils sont devenus de ce fait des cibles militaires. Cette dimension pose d'autant plus de problèmes qu'une grande majorité de ceux utilisés en temps de guerre sont des satellites commerciaux. Ainsi, il est utile de rappeler ici que le service spatial de connectivité ViaSat KA-SAT qu'emploie l'armée ukrainienne a subi une

5. *Ibid.*, p. 37.

6. H. Arendt, *La Crise de la culture*, chapitre VIII, « La conquête de l'espace et la dimension de l'Homme » [1961], Gallimard, « Folio essais », 1972, pp. 337-355.

7. Plusieurs projets sont menés par les puissances spatiales. Deux principaux projets en coopération se développent actuellement : le programme Artémis, piloté par les États-Unis et auquel participe la France, et l'International Lunar Research Station (ILRS), piloté par la Chine.

8. B. E. Bowen, *Original Sin. Power, Technology and War in Outer Space*, Hurst, 2022.

9. D. T. Burbach, « Early Lessons from the Russia-Ukraine War as Space Conflict », 30/08/2022, <https://www.atlantic-council.org/content-series/airpower-after-ukraine/early-lessons-from-the-russia-ukraine-war-as-a-space-conflict/>

attaque cyber une heure avant l'invasion de l'Ukraine par la Russie<sup>10</sup>. Cette attaque a été menée sur les terminaux utilisateurs, au sol. Près de quarante mille d'entre eux, présents dans le monde, ont dû être remplacés car rendus inutilisables par cette attaque. Quant à l'armée ukrainienne, elle s'est tournée vers les satellites de la constellation Starlink de SpaceX. Il faut noter qu'en novembre 2021, la Russie a procédé à la destruction de l'un de ses satellites hors d'usage à l'aide d'un missile, ce qui peut être interprété *a posteriori* comme un signe annonciateur de la guerre à venir et comme une démonstration de force à des fins dissuasives pour qui souhaiterait s'opposer à ce conflit.

Si, selon certains auteurs, la conquête de la Lune éloigne l'Homme du réel, que dire de l'utilisation des applications spatiales au profit de nos activités sur Terre ? Elles sont devenues indispensables à nos modes de vie, à nos économies et à notre sécurité. À mesure que la dépendance des États aux technologies spatiales a augmenté, la vulnérabilité de ceux-ci a fait de même. Autant pour les aspects civils que militaires, nos sociétés peuvent aujourd'hui difficilement s'en passer.

Les risques (interférences et collisions pouvant alimenter une prolifération des débris orbitaux) et les menaces (actes intentionnellement hostiles) n'ont pas cessé avec la fin de la guerre froide. Le fait que l'espace soit un milieu difficile d'accès, une zone grise au sein de laquelle le droit est d'ailleurs jugé « libéral »<sup>11</sup>, favorise les comportements non responsables. De nos jours, les démonstrations de capacité en orbite sont interprétées par les acteurs spatiaux comme des illustrations de l'adage *si vis pacem para bellum* (« pour obtenir la paix, prépare la guerre ») et des opérations de découragement du potentiel adversaire. Certains États se sont ainsi dotés de capacités ASAT ou de « contre-espace »<sup>12</sup>. À ce jour, quatre États ont détruit l'un de leurs propres satellites en orbite à l'aide d'un missile : les États-Unis, la Chine, l'Inde et la Russie. Ces destructions intentionnelles auraient provoqué au total la création de six mille huit cent cinquante débris dont trois mille quatre cent soixante-douze seraient toujours en orbite en 2023<sup>13</sup>.

Au-delà de ces démonstrations de puissance, d'autres actions se développent. Elles sont interprétées comme le résultat de comportements jugés hostiles ou, à tout le moins, dangereux et irresponsables pour les autres objets se situant dans l'espace. À ce titre, les satellites capables de manœuvrer de manière agile, en se déplaçant sur une orbite, peuvent être particulièrement menaçants pour les autres capacités se trouvant à

10. Cette attaque a été attribuée officiellement à la Russie le 10 mai 2022 par les États-Unis et l'Union européenne.

11. *Stratégie spatiale de défense*, ministère des Armées, p. 16.

12. Pour un exposé exhaustif et à jour de ces capacités, « Global Counterspace Capabilities Report, An Open source Assessment », *Secure World Foundation*, 2023, <https://swfound.org/counterspace/>

13. *Ibid.*

proximité. Les opérations en orbite géostationnaire (à trente-six mille kilomètres) de la Russie ont d'ailleurs déjà été dénoncées en 2018 par la ministre des Armées française de l'époque, Florence Parly<sup>14</sup>.

En orbite basse, la Russie a également développé un système de « poupées russes » : « Des satellites “mères” libèrent des petits sous-satellites “filles”, qui eux-mêmes éjectent à leur tour des choses qui ressemblent plus à des missiles et qui ne semblent pas vraiment inoffensifs<sup>15</sup>. »

Les manœuvres de rendez-vous et de proximité (Rendez-vous and Proximity Operation, RPO) entre satellites sont un autre sujet de préoccupation pour les États spatiaux. Les États-Unis dénoncent régulièrement les agissements de la Chine en la matière et vice versa. Par exemple, le satellite chinois *Shijian-21* ou SJ-21, en janvier 2022, s'est emparé d'un satellite usagé pour le déplacer de trois mille kilomètres sur une orbite dite « orbite cimetièrre » (au-delà de l'orbite géostationnaire, donc au-delà des trente-six mille kilomètres), pour ensuite revenir vers sa position initiale<sup>16</sup>. Les usages faits de ce satellite, présenté par la Chine comme permettant la réduction des débris, peuvent inquiéter. Ce qui est avant tout reproché à la Chine est de réaliser ces opérations en orbite sans en informer les autres utilisateurs alors que l'échange d'informations et la coordination sont indispensables pour empêcher une possible collision. Les satellites américains Geosynchronous Space Situational Awareness Program (GSSAP) auraient également mené des opérations de proximité auprès de satellites, notamment, américains, russes et chinois<sup>17</sup>.

Même si l'existence de capacités, *a minima* considérées comme menaçantes par un tiers, n'est pas nouvelle, le contexte dans lequel elles se développent, lui, n'est pas le même que pendant la guerre froide. La réalité de l'occupation de l'espace est également rendue complexe à appréhender en raison de la multiplication des acteurs privés ces dernières années. Certains d'entre eux procèdent aujourd'hui, avec l'aide de leur puissance publique nationale, à une « occupation » orbitale et spectrale. Et bien que cette dernière soit interdite par le Traité de l'espace de 1967<sup>18</sup>, la « ruée vers l'or » pour occuper l'orbite basse est en marche. Elle se réalise essentiellement par l'intermédiaire des méga-constellations composées

14. Déclaration de M<sup>me</sup> Florence Parly, ministre des Armées, sur la défense spatiale, à Toulouse le 7 septembre 2018, <https://www.vie-publique.fr/discours/206663-declaration-de-mme-florence-parly-ministre-des-armees-sur-la-defense-s>

15. Audition, à huis clos, du général de division aérienne Philippe Adam, commandant de l'espace, sur les enseignements du conflit ukrainien, « Compte rendu de la Commission de la défense nationale et des forces armées », Assemblée nationale, 14 décembre 2022.

16. GeoPortal, powered by European Space Agency, <https://www.eoportal.org/satellite-missions/shijian-21#mission-status>

17. *Global Counterspace Capabilities Report, An Open source Assessment*, Secure World Foundation, 2023, <https://swfound.org/counterspace/>

18. Article 2, Traité sur les principes régissant les activités des États en matière d'exploration et d'utilisation de l'espace extra-atmosphérique, y compris la Lune et les autres corps célestes, 27 janvier 1967.

de centaines voire de milliers de satellites. De plus, la multiplication des satellites à double usage<sup>19</sup> augmente le risque d'incompréhension et de montée des tensions entre États.

Ainsi, tandis que la militarisation de l'espace, consubstantielle à sa conquête, n'est pas remise en cause aujourd'hui, la multiplication des comportements menaçants pousse de plus en plus d'États à engager des discussions internationales sur le sujet. Cela est d'autant plus crucial que le nombre de ceux capables de « voir » ce qui se passe dans l'espace est très limité. À cet égard, la France, dans sa stratégie spatiale de défense (SSD) publiée en 2019, considère qu'elle « continuera à s'investir pleinement, dans les instances multilatérales dédiées, pour une régulation pragmatique et efficace du milieu spatial, avec un effort particulier sur des normes de comportement afin de garantir la stabilité stratégique et éviter les possibilités de malentendus ou d'escalades »<sup>20</sup>. Cet engagement de la France sur les normes de comportement s'insère dans la nécessité de protection de ses intérêts et le besoin de décourager les actions déstabilisatrices<sup>21</sup>.

Il semble clair que les menaces spatiales d'aujourd'hui et de demain sont et seront en majorité des actions discrètes, non cinétiques, menées au sein de cette zone grise qui les favorise. Cette « retenue » dans les modes d'action est également dictée par un impératif agissant comme contrainte stratégique sur les États. En effet, le milieu spatial est peut-être le seul où tous se croisent, par l'intermédiaire de leurs systèmes spatiaux, qu'ils le veuillent ou non. Les actions de l'un ont des conséquences potentielles sur d'autres. Même ceux n'étant pas concernés au premier chef par un événement en orbite peuvent s'en offusquer en vue de leur utilisation prochaine de l'espace<sup>22</sup>. Cela agit comme une contrainte stratégique limitant les risques de guerre cinétique dans l'espace. Cette dernière produirait un nombre important de débris, eux-mêmes orbitant pour des centaines d'années sur les orbites terrestres qui nous sont si chères, obérant ainsi notre capacité à les utiliser.

Les menaces peuvent être classées selon leur degré de réversibilité. Ainsi, les lasers, le brouillage et les actions cyber sont des menaces réversibles, tandis que la désorbitation et les tirs ASAT sont considérés comme des menaces non réversibles<sup>23</sup>. La question centrale devient celle de

19. Les satellites à double usage sont définis par l'UNIDIR comme des satellites conçus pour remplir des missions « inoffensives » comme des services en orbite (ravitaillement...) ou le retrait de débris en orbite (*active debris removal*), mais qui peuvent être utilisés également d'une autre manière, qui porte alors atteinte à d'autres satellites. Voir J. West et A. Azcárate Ortega, « Space Dossier 7. Norms for Outer Space: A Small Step or a Giant Leap for Policymaking? », UNIDIR, Genève, 2022. <https://doi.org/10.37559/WMD/22/Space/01>

20. Stratégie spatiale de défense, ministère des Armées, p. 29.

21. A. Guittou, « Maîtriser le milieu spatial, une nécessité stratégique et opérationnelle », *Revue défense nationale* n° 835, 2020, p. 6.

22. Certains États émergents, par exemple, sont très impliqués dans les discussions internationales concernant la réduction des menaces spatiales.

23. Ph. Adam, *Esprit Défense* n° 9, automne 2023, p. 39.

l'attribution des attaques ou des actes hostiles, à l'instar du domaine cyber. Seules les puissances spatiales les plus performantes et les plus dotées en capacités de surveillance en sont et en seront capables. L'attribution donc, mais aussi la réponse à apporter à un acte hostile sont des sujets complexes. Celle-ci peut être « terrienne » (discussions diplomatiques bilatérales, dénonciation publique<sup>24</sup>, sanctions économiques...) ou « spatiale » (manœuvre de rapprochement en orbite, brouillage, voire démonstration de force cinétique). La palette des réponses aux menaces et attaques sur les intérêts spatiaux est grande.

La France, qui a fait le choix politique de ne pas développer de capacités de tir de missile ASAT, a pris acte de ces risques et de ces menaces. Or ceux-là ne peuvent être appréhendés sans « prothèse technique ». Alors comment faire la lumière sur cette zone grise ? Cet objectif est vital, car la France est une puissance spatiale et ce milieu constitue pour elle un centre de gravité ; « la supériorité spatiale est cruciale pour préserver la liberté d'action dans les autres milieux »<sup>25</sup>. Elle souhaite préserver sa liberté d'accès et d'action dans, depuis et vers l'espace. Pour ce faire, elle a développé le concept de « défense active », qui se réalise au travers du programme capacitaire Action et résilience spatiale (ARES) dans le but de maîtriser l'espace. Ce programme comprend un démonstrateur en orbite géostationnaire (Yeux en orbite pour un démonstrateur agile, YODA), chargé de patrouiller et de protéger les intérêts spatiaux définis par la France. Ce programme sera suivi d'une capacité opérationnelle, Egide, qui prévoit la réalisation du successeur du réseau de surveillance spatiale français GRAVES. Les capacités souveraines, patrimoniales de la France sont complétées par des coopérations avec ses alliés et partenaires, avec des partenaires de confiance commerciaux et par des achats de services. Ce n'est qu'à ce prix que la France peut surveiller l'espace et ses intérêts s'y trouvant. Il ne faut pas omettre également les intérêts spatiaux plus « visibles » se trouvant sur Terre (infrastructures spatiales au sol).

Ainsi, pour tenter de dissiper quelque peu le brouillard de la guerre en orbite, il est indispensable de se doter de moyens dans l'espace ou au sol capables de surveiller les mouvements des satellites d'intérêt. L'anticipation des actions hostiles dans l'espace est possible, mais demande une surveillance permanente. Aujourd'hui, la transparence du champ de bataille promise par la surveillance continue de notre Terre depuis l'espace ne trouve pas encore son équivalent en orbite. Les États-Unis souhaitent tendre vers cet objectif d'omniscience, tout en se préparant activement à y faire la guerre. La mécanique céleste imposera néanmoins toujours ses lois dans cet espace fluide si particulier. ─

24. La pratique du *name and shame* est courante aux États-Unis.

25. Ph. Adam, *op. cit.*, p. 38.



THOMAS VAISSET

## « LA NUIT VIENT. » L'AMIRAL D'ARGENLIEU, LA DÉBÂCLE ET LA *NOCHE OSCURA*

« La guerre est venue... lourde chape de nuages et d'obscurité, lourde chape d'angoisse et de souffrance. D'abord, ce fut le crépuscule... puis la nuit. Je songe à ces mots dramatiques qu'on lit dans l'Évangile lorsque va s'ouvrir la Passion du Seigneur : *Venit Nox*. La nuit vient. Avec le crépuscule, les objets familiers s'estompent, perdent leur relief, leur contour. Ils semblent s'éloigner et se déformer. Une confuse clarté subsiste cependant. Dans mes souvenirs revivent les semaines de mai, après l'attaque foudroyante dans l'ouest des armées allemandes. [...] Bientôt l'inquiétude s'éveilla. Sans vouloir juger encore, on ne voyait pas clair, on ne comprenait pas. Un malaise pénible gagnait le grand public. Les ombres s'amoncelaient sur nos cœurs, en un tragique contraste avec la rageuse clarté d'un exceptionnel printemps. C'est à travers une France baignée de lumière que déferlèrent les colonnes motorisées de l'envahisseur. [...] Après Dunkerque, les ombres du crépuscule se faisaient plus denses, la nuit se levait mystérieusement angoissante. [...] Le désastre militaire s'étendait sur la France comme un immense voile de deuil. La nuit se faisait plus sombre. Pourtant lorsqu'une armée est contrainte de céder sous le poids des forces adverses, écrasantes par leur nombre et leur armement, il lui reste – étoile palpitante dans la nuit – la résolution de tomber les armes à la main, face au vainqueur. [...] Le lundi 17 juin, le maréchal Pétain, qui venait, malgré son âge, d'assumer la responsabilité de gouverner le pays, annonçait sa décision d'engager des pourparlers avec l'ennemi, son désir de voir le combat cesser. La nuit qui enveloppait la France se fit plus noire encore. Au ciel, les dernières étoiles s'éteignirent... [...] Je pense en plus aux cruelles ténèbres qui menacent d'envelopper l'âme de nos petits enfants, de nos petits gars de France, qu'une habile et criminelle propagande cherche à rallier à la mystique nazie. [...] Il fait nuit sur la France<sup>1</sup> ! »

Tirés d'une allocution intitulée « Nuit sur la France », ces mots sont ceux que le futur amiral Georges Thierry d'Argenlieu (1889-1964) prononce au Canada, en avril 1941, pour présenter la France libre. L'omniprésence du champ lexical de la nuit pour évoquer la situation de la France après la débâcle du printemps 1940 n'est en rien exceptionnelle.

---

1. Archives de la Fondation Charles de Gaulle (AFCDG), papiers Élisabeth de Miribel, F23-1, allocution du capitaine de vaisseau d'Argenlieu prononcée au Cercle universitaire le 8 avril 1941.

De nombreux résistants, de l'intérieur comme de l'extérieur, y ont en effet eu recours, pendant et après la guerre, pour qualifier le contexte de leur engagement et de leurs combats contre l'occupant nazi et ses supplétifs français. Le 18 juin 1943, Pierre Brossolette parle ainsi de « la nuit du martyr et de la captivité »<sup>2</sup>, tandis que le général de Gaulle annonce dans un discours radiodiffusé, le 14 octobre 1944, que « nous voici sortis de la nuit »<sup>3</sup>. Quant aux mémoires publiés par la suite, mentionnons seulement ici *La Nuit finira* ou *Volontaires pour la nuit* d'Henri Frenay, *Victoire sur la nuit* de Louis Joxe ou *Écrit dans la nuit* de Jean Texcier<sup>4</sup>. Autant d'écrits qui ont contribué à la cristallisation du chrononyme des « années noires » pour qualifier la période<sup>5</sup>.

Sous la plume de celui qui est alors chancelier de l'ordre de la Libération nouvellement créé, le procédé rhétorique prend néanmoins une dimension singulière. Pierre-Olivier Lapie, ancien député du Front populaire rallié à la France libre dès l'été 1940, qui le rencontre quelques semaines après l'armistice, ne s'y trompe pas quand il note que d'Argenlieu « transposa, dans ces années tragiques, sa mystique sur la France »<sup>6</sup>. Officier de Marine, l'homme est également en religion le père Louis de la Trinité de l'ordre des carmes déchaux. Vicaire provincial de la province carmélitaine de Paris à la veille de la guerre, il est alors l'un des plus fins connaisseurs de Jean de la Croix<sup>7</sup>, le grand saint mystique du Carmel, et de son poème *La noche oscura*.

Cet article entend étudier la manière dont les travaux menés par Louis de la Trinité sur la pensée de saint Jean de la Croix influencent la vision que l'amiral Georges Thierry d'Argenlieu se fait de la campagne de France et de la débâcle. Son appréhension de la situation de la France en juin 1940, empreinte de « la nuit obscure », est en effet l'un des ressorts qui contribuent à expliquer sa décision d'entrer en résistance aux côtés du général de Gaulle, dont il devient par la suite un incontournable Compagnon.

2. Discours de Pierre Brossolette à l'Albert Hall en hommage aux morts de la France combattante, 18 juin 1943. Cité dans P. Brossolette, *Résistance (1927-1943)*, Paris, Odile Jacob, 2015, pp. 199-202.

3. Allocution radiodiffusée du général de Gaulle, 14 octobre 1944. Reproduite sur une affiche de la préfecture de l'Yonne (32 Fi 60-1). En ligne : <https://francearchives.gouv.fr/fr/facomponent/719394d1907c92c1ffa5f2382d612e9f8c0536e>

4. H. Frenay, *La Nuit finira. Mémoires de Résistance, 1940-1945*, Paris, Robert Laffont, 1973, et *Volontaires de la nuit*, Paris, Fayard, 1975 ; L. Joxe, *Victoire sur la nuit. Mémoires 1940-1946*, Paris, Flammarion, 1981 ; J. Texcier, *Écrit dans la nuit*, Paris, La Nouvelle Édition, 1945.

5. L. Douzou, « Les années noires », in D. Kalifa (sd), *Les Noms d'époque. De « Restauration » à « Années de plomb »*, Paris, Gallimard, 2020, pp. 277-295.

6. P.-O. Lapie, *Les Déserts de l'action*, Paris, Flammarion, 1946, p. 88.

7. Juan de Yepes Álvarez (1542-1591), en religion Jean de la Croix, est un carme déchaux qui va réformer en profondeur la branche masculine de Carmel à la demande de Thérèse d'Avila. Considéré comme l'un des plus grands mystiques espagnols, il est proclamé docteur de l'Église en 1926.

## Un ancien officier de Marine spécialiste de saint Jean de la Croix

Comprendre comment cet officier de Marine est devenu l'un des grands spécialistes français de saint Jean de la Croix implique de revenir brièvement sur un parcours qui mêle intimement l'ancre et la croix.

Entré à l'École navale en 1906, Georges d'Argenlieu sert d'abord au Maroc où il fait la connaissance de Lyautey, dont la personnalité va durablement l'influencer. La Grande Guerre le surprend « sur le chemin du cloître », comme il l'écrit dans ses carnets, trois semaines seulement après avoir pris la décision d'abandonner le monde pour répondre à sa vocation religieuse<sup>8</sup>. Il participe néanmoins pendant quatre ans à la guerre navale en Méditerranée. En 1919, après un « interminable postulat »<sup>9</sup>, selon une formule qu'il couche dans des souvenirs non publiés, il quitte l'uniforme pour la bure et entre au Carmel. Ordonné en 1925, ce catholique intransigeant, un temps séduit par les thèses de l'Action française, est l'un des principaux artisans du renouveau intellectuel et spirituel des carmes dans l'entre-deux-guerres<sup>10</sup>.

L'origine des travaux que d'Argenlieu a consacrés à saint Jean de la Croix date du mitan des années 1920, à l'occasion de la préparation, avec le père Bruno de Jésus-Marie, d'un ouvrage destiné à marquer le tricentenaire de la canonisation du mystique espagnol. Un plan en trois parties est décidé et l'ancien marin hérite de celle consacrée au « docteur mystique ». Pour préparer ce travail, il obtient de ses supérieurs l'autorisation de se rendre à Rome afin de dépouiller les archives de la Sacrée Congrégation des rites relatives au procès de béatification de Jean de la Croix. Au cours de ce séjour romain de plusieurs semaines, Louis de la Trinité fréquente assidûment la Bibliothèque vaticane et les archives de la maison généralice. Néanmoins, sans que les raisons en soient connues, l'ouvrage n'aboutit pas sous la forme initialement prévue. Il paraît en 1929, sous la seule signature de Bruno de Jésus-Marie, dans la collection « Le roseau d'or » dirigée par Jacques Maritain. Quant à la partie relative au « docteur mystique », elle est publiée par Louis de la Trinité sous forme d'articles ou de brochures<sup>11</sup>.

8. Archives privées de la famille d'Argenlieu (AP-TA), *Carnet 1919-1925*, non paginé.

9. AP-TA, *Souvenirs 1898-1913*, notes manuscrites non paginées.

10. Pour davantage de détails biographiques, nous nous permettons de renvoyer à T. Vaisset, *L'Amiral d'Argenlieu. Le moine-soldat du gaullisme*, Paris, Belin, 2017.

11. Louis de la Trinité, o.c.d., « Saint Jean de la Croix. Le directeur d'âmes », *La Vie spirituelle. Ascétique et Mystique*, t. XVI, n° 92, mai 1927, pp. 302-329, et *Le Docteur mystique*, Paris, Desclée de Brouwer, 1929.

Le séjour romain effectué par d'Argenlieu est également l'occasion pour lui d'étudier les différentes variantes du *Cantique spirituel*<sup>12</sup>. Il en tire plusieurs contributions<sup>13</sup> fondées sur le dépouillement exhaustif des minutes du procès de canonisation de Jean de la Croix conservées dans les archives de la Sacrée Congrégation des rites. Ces études ont longtemps été considérées comme un passage obligé pour connaître la diffusion des écrits sanjuanistes, car elles réfutent la thèse d'une double rédaction du *Cantique spirituel* et suggèrent d'attribuer la version B à Thomas de Jésus, un proche de Jean de la Croix<sup>14</sup>.

Ces travaux témoignent de l'implication totale de Louis de la Trinité dans la vie et le rayonnement de son ordre religieux. L'homme aurait souhaité que la publication des œuvres complètes de saint Jean de la Croix soit le couronnement de ses recherches. Cependant, élu provincial de son ordre en 1932, charge qu'il occupe encore en 1939, il ne peut dégager suffisamment de temps pour s'y consacrer véritablement. Ce travail inachevé est repris pendant la guerre par le père Lucien-Marie de Saint-Joseph, et donne lieu à la publication, en 1947, des *Œuvres spirituelles du bienheureux père Jean de la Croix*.

## Entre l'ancre et la croix

Mobilisé en 1939, d'Argenlieu va appréhender le conflit à l'aune de considérations spirituelles et d'un patriotisme quasi mystique fondé sur la conviction qu'« aimer sa terre natale, le sol de ses ancêtres, est un devoir sacré, car c'est de notre patrie que nous recevons, sans mérite, les dons les plus précieux »<sup>15</sup>. Pour lui, comme pour de nombreux autres catholiques, la cause française est parfaitement noble, car elle répond aux critères d'une guerre juste ; l'enjeu du conflit transcende le cadre national. À ses yeux, Hitler, le « pseudo-prophète de l'Allemagne », menace la Chrétienté tout entière<sup>16</sup>. Les causes de la France et de Dieu se confondent dans la défense de la « civilisation chrétienne magnifiquement vivante »<sup>17</sup>. Les

12. Ce poème de saint Jean de la Croix a été composé en trois temps. Les premières strophes ont été écrites dans la prison du couvent de Tolède en 1577-1578, trois autres l'ont été entre 1579 et 1581, tandis que les dernières datent de 1583. La première rédaction de l'ensemble, terminée en 1584, le *Cantique A*, a été suivie d'une seconde, achevée en 1586, appelée *Cantique B*. La tradition carmélitaine les considère toutes deux comme authentiques, et estime que la seconde est un remaniement et un enrichissement de la première par saint Jean de la Croix.

13. Louis de la Trinité, o.c.d., « Le procès de béatification de saint Jean de la Croix et le *Cantique spirituel* », *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, t. XVI, respectivement n° 1, janvier 1927, pp. 39-50, et n° 2, avril 1927, pp. 165-187 ; « Autour du Cantique spirituel », *Études carmélitaines. Mystiques et missionnaires*, vol. II, 1931, pp. 1-42 ; vol. I, 1932, pp. 168-176, et vol. II, 1932, pp. 125-156.

14. J. Orcibal, « La "montée du Carmel" a-t-elle été interpolée ? Le problème de la première traduction française de saint Jean de la Croix », *Revue de l'histoire des religions*, tome 166, n° 2, 1964, n° 4 p. 174 et n° 6 p. 203.

15. Archives nationales (AN), papiers Thierry d'Argenlieu, 517 ap 57, discours de l'amiral Thierry d'Argenlieu, 3 décembre 1941.

16. Archives du Carmel de Lisieux, lettre du père Louis de la Trinité à mère Agnès de Jésus, 19 mars 1939.

17. AFCDG, papiers Élisabeth de Miribel, F23-1, brouillon d'une allocution du commandant d'Argenlieu, avril 1941.

assauts du néo-paganisme hitlérien lui font redouter « la ruine des valeurs spirituelles, bases de notre civilisation chrétienne, et de la civilisation tout court »<sup>18</sup>. L'originalité du patriotisme de d'Argenlieu n'est pas tant ce *Gesta Dei per Francos*, très répandu chez les officiers catholiques, que l'importance prise par la conscience d'une irréductibilité fondamentale entre les valeurs de la France – pour lui, royaume du Très Chrétien – et l'Allemagne nazie, berceau du paganisme hitlérien. Ce conflit n'est pas une simple guerre de défense du territoire, mais une guerre à mort entre deux absolus inconciliables. La victoire est un impératif patriotique assorti d'une nécessité religieuse, car elle « dépend de la vigueur de notre foi dans la patrie, de la fermeté de notre espérance en la patrie, de l'ardeur de notre amour pour la patrie française »<sup>19</sup>.

La campagne de France est fondamentale pour comprendre la manière dont le provincial des carmes appréhende le conflit. Elle cristallise la mutation de son idée d'une guerre juste à celle d'une croisade. Le capitaine de corvette Thierry d'Argenlieu laisse le père Louis de la Trinité exprimer sa vision d'une lutte eschatologique nourrie de scènes quasi apocalyptiques et dont le texte qui ouvre cet article témoigne. Pour ce spécialiste de saint Jean de la Croix, l'avancée des troupes allemandes assombrit le ciel, la débâcle enténébre la France et laisse place à la *nocche oscura*. Sa spiritualité sanjuaniste imprègne sa vision du conflit. Elle le renvoie à la nuit, l'une des plus grandes douleurs du Carmel<sup>20</sup>. Le crépuscule que d'Argenlieu décèle dans la défaite française s'identifie à l'obscurité perçue par les chrétiens comme l'un des signes eschatologiques annonçant la Parousie<sup>21</sup>. Il pense d'ailleurs que « la France agonise et peut mourir »<sup>22</sup>.

Toutefois, le père Louis de la Trinité, exégète du « docteur mystique », sait que Jean de la Croix n'assimile pas la nuit à la désolation. Au contraire, elle est expérience de la transcendance divine. C'est la « sèche et obscure nuit de contemplation » sur laquelle il travaillait à la veille de la guerre<sup>23</sup>. Translumineuse, la nuit sanjuaniste illumine l'âme, la purifie et la conduit à l'union avec Dieu<sup>24</sup>. Dans un article donné aux *Études carmélitaines* rappelant la Genèse, il indiquait, en 1937, que la lumière sort des ténèbres<sup>25</sup>. Pour

18. AN, papiers Thierry d'Argenlieu, 517 AP 57, discours du capitaine de vaisseau d'Argenlieu, 10 février 1941.

19. AN, papiers Thierry d'Argenlieu, 517 AP 57, broadcast radiodiffusé de l'amiral d'Argenlieu aux ressortissants français du Pacifique, 31 décembre 1941.

20. L. Van Den Bossche, *Les Carmes*, Paris, Grasset, 1930, pp. 214-215.

21. M. Dupuy, « Nuit », *Dictionnaire de spiritualité ascétique et mystique, doctrine et histoire*, t. XI, Paris, Beauchesne, 1981, col. 519-525.

22. G. Thierry d'Argenlieu, *Souvenirs de guerre. Juin 1940-juillet 1941*, Paris, Plon, 1973, p. 61.

23. Louis de la Trinité, o.c.d., « Sèche et obscure nuit de contemplation », *Études carmélitaines. Mystiques et missionnaires*, vol. II, octobre 1937, pp. 206-229.

24. J. Krynen, *Saint Jean de la Croix et l'aventure de la mystique espagnole*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 1990, pp. 81-83.

25. Louis de la Trinité, o.c.d., « La nuit de la Foi », *Études carmélitaines. Mystiques et missionnaires*, vol. I, avril 1937, pp. 189-224.

lui, « la nuit est à l'esprit de l'homme une notion primordiale, à ses sens un phénomène élémentaire »<sup>26</sup>. En mystique, il écrivait : « Quand tombe la nuit... Non, jamais la nuit ne tombe. Prêtresse ou fée, de noir vêtue mais si belle, la nuit se lève pour enchanter les sens, reposer les esprits, rassasier les cœurs »<sup>27</sup>. »

Il reprend cette idée en 1940 et la relie directement à la France libre, car « pour ceux qui n'étaient point, à cette heure, plongés dans les ténèbres de la défaite, [...] des étoiles très hautes brillaient au ciel de France »<sup>28</sup>. La nuit de 1940 n'est selon lui qu'une étape : « Or, si ténébreuse soit-elle, la nuit n'est qu'un passage, passage du jour qui s'achève au jour qui va se lever. La nuit est obscure et translumineuse à la fois. Nous, Français libres, nous souvenons de ces deux traits caractéristiques de la nuit. Nous croyons, nous sommes sûrs, que cette nuit sur la France n'est qu'un passage. Et nous gardons notre intelligence lucide, notre cœur ferme, nos mains armées, pour la vaincre. Nous dissiperons et vite les ténèbres accumulées. Nous les balaierons et nous les chasserons loin du sol de la patrie, de nos demeures familiales, de notre France passionnément aimée. [...] Certitude de la victoire à venir, n'est-ce pas dès maintenant le trait de lumière qui déchire la nuit »<sup>29</sup> ? »

L'interprétation de la défaite à la lumière de son expérience carmélitaine et de sa spiritualité marquée par saint Jean de la Croix provoque chez d'Argenlieu une inéluctable convergence des domaines spirituel et temporel. L'homme s'est pourtant toujours défendu d'avoir confondu ses deux vocations et n'a eu de cesse de revendiquer leur stricte séparation. À l'automne 1940, il le fait d'ailleurs remarquer au général de Gaulle qui l'a désigné membre du Conseil de défense de l'empire comme « révérend père d'Argenlieu » et non avec son grade d'officier de Marine<sup>30</sup>. « Si cette mention de mon titre ecclésiastique et religieux est en quelque manière que ce soit utile à la cause de la France libre, je m'en réjouis. J'espère cependant que ma qualité de marin ne sera pas perdue de vue, car c'est en marin que la France m'a mobilisé et que je souhaite servir jusqu'à la victoire définitive », lui écrit-il dès l'annonce de sa nomination connue<sup>31</sup>. En public, la clôture entre le spirituel et le temporel semble parfaitement hermétique. Elle l'est beaucoup moins en son for intérieur, dans ses motivations et dans son action. Même s'il

26. *Ibid.*, p. 195.

27. *Ibid.*, pp. 195-196.

28. AFCDG, papiers Élisabeth de Miribel, F23-1, allocution du capitaine de vaisseau d'Argenlieu prononcée au Cercle universitaire le 8 avril 1941.

29. *Ibid.*

30. Archives du ministère des Affaires étrangères, Guerre 1939-1945, Londres CNF, vol. 149, ordonnance du 27 octobre 1940.

31. AN, 3 AG 1326, lettre manuscrite de d'Argenlieu au général de Gaulle, 29 octobre 1940.

prend soin de s'abriter derrière l'autorité de plusieurs membres de la hiérarchie épiscopale, la guerre a bien été pour lui une croisade. Une croisade dont Alphonse Dupront a démontré la « parenté organique » avec la politique<sup>32</sup>.

D'Argenlieu ressent, pense et vit le conflit à la charnière de l'ancre et de la croix. Dès 1941, Jacques Maritain le remarque : « Il est purement et simplement admirable. Sous une forme imprévisible, c'est saint Jean de la Croix plus que jamais qui l'anime. Une conscience parfaitement simple, nette et héroïque<sup>33</sup>. » Ce rapprochement se nourrit également d'une réflexion sur la sainteté qui doit, selon d'Argenlieu, être à la fois dans et hors le monde, à l'image de la bienheureuse Marie de l'Incarnation (1566-1618), « la belle Acarie », dont il avait souhaité la canonisation au motif que « la sainteté doit, en quelque sorte, descendre dans la rue »<sup>34</sup>. D'Argenlieu se détache donc du modèle carmélitain de perfection hérité de l'Ancien Régime, qui mettait l'accent sur l'humilité, la vie cachée, la capacité à souffrir et à accepter les souffrances<sup>35</sup>. ┘

32. A. Dupront, *Le Mythe de croisade*, Paris, Gallimard, 1997, p. 435.

33. Lettre de Jacques Maritain à Charles Journet, 21 juillet 1941, publiée dans *Journet-Maritain. Correspondance*, vol. III, 1940-1949, Saint-Maurice, Éditions Saint-Augustin, 1998, n° 757, p. 170.

34. Archives de la province de Paris de l'ordre des Carmes déchaux, lettre n° 11 bis/34 du père Louis de la Trinité à la mère prieure des carmélites de Pontoise, 2 mars 1934.

35. É. Suire, « La sainteté carmélitaine, d'après la littérature hagiographique des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles », in B. Hours (sd), *Carmes et carmélites en France du XVII<sup>e</sup> siècle à nos jours*, Paris, Le Cerf, 2001, pp. 171-189.



JÉRÉMIE FOA

## LES NUITS DE LA SAINT-BARTHÉLEMY

Alors que l'on parle presque toujours de « la nuit de la Saint-Barthélemy », on n'a peut-être pas suffisamment tiré les conséquences de ce chrononyme singulier, qui désigne un moment très particulier de la journée, et étudié sous cet angle les tueries qui se déroulent aux « petites heures ». Qu'est-ce que l'ambiance nocturne fait aux violences ? Que permet-elle aux tueurs que le plein jour n'autoriserait pas ? Si l'hécatombe est impitoyable, il faut aussi évoquer les rescapés : c'est la nuit qui rend possible leur fuite. C'est à une réflexion sur ces jeux du visible et de l'invisible qu'est consacré le présent texte. Quels sont les pouvoirs de la nuit, et quelle réarticulation du jour et de la nuit imprime les guerres civiles ?

### L'angoisse nocturne au cœur des guerres civiles

Auparavant, dégageons quelques caractéristiques de la nuit au temps des guerres de Religion. Et intéressons-nous en premier lieu au meuble qui lui est spontanément associé : le lit. C'est souvent l'unique chose que les huguenots possèdent encore après des semaines d'infatigables pillages, l'ultime refuge des persécutés. Chez la huguenote Marie Contete, après le massacre, les voisins ont tout emporté, « n'y ayant que laissé qu'un lict garny, auquel elle et troys petitz enfants couchent ». Si les lits demeurent quand plus rien ne reste, c'est moins par charité chrétienne que parce qu'encombrants ils sont malaisés à transporter ; les voisins renoncent à les déplacer. Prenons l'exemple de Toulouse au début du mois de décembre 1572. Quelques mois après le massacre, des commissaires passent dans les maisons protestantes pour y lister, et y confisquer, ce qui reste aux rescapés. Extrait de leur procès-verbal : « Sommes allez à la maison de feu Geraud du Laur, solliciteur à la rue du vinaigre, à laquelle avons trouvé Marye Roubert sa femme à laquelle avons fait commandement nous exhiber les meubles dellayssés par sondict feu mary, cy devant inventoriez. Laquelle nous a dict et exhorté n'avoir que ung petit lict et une couchette sans couet ny coussin [...] et la nuict est contrainte se couvrir de ses habillements et emprunter pour se nourrir, elle et ses enfants, à son frère par charité. »

On pourrait dès lors faire du lit et de l'invasion nocturne le symbole de la *stasis*. D'abord, parce que la guerre civile se joue aussi sous la

couette ; tout doucement ou à grand bruit, elle sépare ceux qui s'aiment, s'immisçant sous les draps. Si Géraud du Laur est protestant, sa femme, Marye Roubert, s'avoue catholique. Comme l'écrit Giorgio Agamben, la guerre civile est une « guerre dans la famille », un *oikeos polemos*. « La guerre civile assimile et rend impossible à distinguer le frère et l'ennemi, le dedans et le dehors, la maison et la cité<sup>1</sup>. » Alors, la maison se fait champ de bataille, important dans le lit son lot de fantasmes.

Les récits qui mentionnent les trahisons lectuaires et nocturnes sont trop nombreux pour n'être pas symptomatiques. Le protestant Théodore de Bèze rappelle à plusieurs reprises, au fil d'une infatigable liste de meurtres, que les victimes ont été surprises la nuit, en plein sommeil dans leur lit, détail qui vient encore accabler à ses yeux la culpabilité catholique. À Castellane, en 1562, « Jaquet Arlot, homme vieux et important et grièvement malade en son lict » fut « pris et jetté des fenestres de sa maison en bas »<sup>2</sup>. Si la maison est pleine d'ennemis, la nuit n'est plus le moment du calme et de la régénération, mais au contraire le temps du cauchemar, « car en matiere de guerres intestines, écrit Montaigne, vostre valet peut estre du party que vous craignez. Et où la religion sert de pretexte, les parentez mesmes deviennent infiables ».

Ce faisant, la symbolique du lit et celle de la nuit basculent : loin d'être le lieu et le temps douillets de la confiance possible, du relâchement nocturne de l'amour conjugal, le temps où l'on prépare chrétiennement sa bonne mort, la nuit devient le réceptacle de toutes les craintes, à commencer par celle, redoutable, d'être assassiné dans son sommeil et par ses proches. Mathieu Blouin, rappelle cette expérience à Gaillac où les conflits confessionnels sont très violents. À ses yeux, les catholiques se tenaient « plus figés que le chien d'un chasseur, quand dans une éteule ou dans l'herbe verte, dressé sur ses pattes, il guette perdrix et cailles : il n'ose bouger d'aucune façon ni son cœur ni ses pattes. [...] De même les papistes se tenaient nuit et jour l'oreille dressée, sans dormir d'un sommeil profond »<sup>3</sup>. L'expérience des guerres civiles se résume en ce détail anatomique : impossible de dormir sur ses deux oreilles ; il faut avoir l'œil ouvert, toujours. Les guerres de Religion infligent aux corps une interminable nuit blanche, hantée des violences inouïes subies par les contemporains. Le temps est aux longs couteaux et aux nuits courtes.

1. G. Agamben, *La Guerre civile. Pour une théorie politique de la stasis*, Paris, Le Seuil, 2015, pp. 21-22.

2. T. de Bèze, *Histoire ecclésiastique des Églises réformées au royaume de France*, Anvers, Jean Remy, 1580, vol. 3, p. 343.

3. M. Blouin, *Mémoires sur les troubles survenus à Gaillac au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle*, E. Nègre (éd.), Toulouse, Collège d'Occitanie, 1976, p. 149.

## La nuit comme outil du massacre

La chronologie et la topographie fines des tueries de la Saint-Barthélemy, mal connues, montrent qu'une part essentielle des violences a été commise non seulement de nuit mais surtout à l'abri des regards. La dimension nocturne des massacres permet l'invisibilisation des mises à mort, phénomène qu'Abram de Swaan a problématisé sous le terme de « compartimentation des violences »<sup>4</sup>. Éblouissant, le fameux tableau du peintre François Dubois, rescapé de la Saint-Barthélemy, n'est-il pas aussi trompeur, qui représente des meurtres commis, à Paris, en plein jour et en pleine rue, sous les yeux de tous<sup>5</sup> ? Il faut en réalité repenser la localisation et la chronologie privilégiée des meurtres de masse de l'été 1572.

Une fois les premières proscriptions passées, commises en plein jour, à grand renfort de signaux en tout genre, il est vraisemblable que la plupart des assassinats aient été perpétrés derrière des hauts murs, loin des regards, au cœur de la nuit. Ce faisant, il importe de réintroduire la variable « visibilité » au sein des crises même les plus paroxystiques, telles que la Saint-Barthélemy. Le passage du jour à la nuit a, en effet, des implications décisives sur l'espace de la mise à mort ou sur la rationalité des tueurs, et entraîne un partage différent du sensible : du bruit au silence, de la lumière à la pénombre, du public au privé, de l'explicite à l'implicite, de l'excitation au calcul. Simon Goulart décrit les prisons du Châtelet de Paris et du For-l'Évêque comme « pleines de prisonniers auxquels on donnait espérance de relâche, mais la nuit on les saccageait cruellement, par cinquantaines, puis jetait-on les corps dans l'eau »<sup>6</sup>.

Avec l'extension des massacres en province, la compartimentation spatiale des violences est plus flagrante encore : à Lyon (31 août) comme à Rouen (16 septembre), à Toulouse et à Bordeaux (3 et 4 octobre), l'essentiel des massacres est perpétré de nuit, en prison derrière des murs clos. On ne lira que la froide chronologie du massacre toulousain : « Avant soleil levé, deux escoliers, l'un nommé Latour et l'autre Lestelle, ayant assemblé quelques autres gernements en nombre de sept ou huit, armés de haches et de coutelas, s'en allèrent à la conciergerie par le commandement de l'advocat general et, estant entrés, faisoient descendre ces pauvres prisonniers les uns après les autres, les massacroient au pied du degré sans leur donner loisir de parler ny de prier Dieu ; et de la sorte, comme on assure, en furent tués plus de trois cents<sup>7</sup>. »

4. A. de Swaan, *Diviser pour tuer. Les régimes génocidaires et leurs hommes de main*, Paris, Le Seuil, 2016.

5. Conservé au musée cantonal des Beaux-Arts de Lausanne, ce tableau est reproduit à cette adresse : <https://www.mcba.ch/collection/le-massacre-de-la-saint-barthelemy-vers-1572-1584/>

6. *Mémoires de l'Etat de France*, Heidelberg, sn, 1578, I, p. 226.

7. J. Gaches, *Mémoires de Jacques Gaches sur les guerres de Religion à Castres et dans le Languedoc, 1555-1610*, Charles Pradel (éd.), Paris, Hachette, 1879, p. 119.

« Avant soleil levé », là est l'information qui nous intéresse. Il s'agit bien sûr de surprendre les huguenots, d'éviter qu'ils ne s'alarment et ne s'arment. Mais pas seulement. La nuit dit aussi un massacre qui se sait inglorieux, des meurtriers qui ont conscience qu'ils sont les soldats d'une guerre injuste et qu'il faut commettre leurs violences à l'abri des regards, c'est-à-dire non pas en plein jour mais au cœur de la nuit. *Le Réveille matin des François* met en scène une entrevue, à moitié fictive, entre Nicolas Pezou et le roi Charles IX au Louvre, le 5 septembre 1572. Pezou se vante d'avoir jeté la veille cent vingt huguenots « dans l'eau et qu'il en avoit encores entre ses mains autant pour la nuit »<sup>8</sup>.

Les *Mémoires de l'Etat de France* regorgent aussi d'assassinats commis en pleine nuit. « Pierre Baillet, marchant teinturier, en la rue S. Denys, oyant le bruit des armes par la rue, sur la minuict fit sortir un de ses serviteurs pour savoir que c'estoit. Comme il vouloit s'avancer, les voisins armez lui commandèrent de rentrer et dire à son maistre qu'il se tinst quoi ; que l'on vouloit tuer l'Amiral, et qu'ils estoient en armes pour empescher la sedition. Lui entendant ces nouvelles, conut que c'estoit fait de sa vie. Et pourtant fit lever sa femme et tous ses enfans au nombre de sept, puis fit la prière d'ardante affection, laquelle achevée, on vint sonner la clochette de sa maison<sup>9</sup>. »

Établir une micro-chronologie des tueries comme une cartographie fine des espaces de la mise à mort s'avance alors comme l'une des pistes de recherche à suivre pour mieux comprendre l'efficacité d'une poignée de tueurs. Les murs clos, l'heure nocturne... rien ici ne suggère une participation massive de la foule. La plupart des victimes ont certes été traînées par les voisins « à la rivière », mais ensuite livrées aux massacreurs, qui, pour beaucoup, ont commis leurs assassinats discrètement, chez eux ou en prison, en pleine nuit. Pierre de l'Estoile décrit ainsi Thomas Croizier en sa maison de la vallée de Misère (aujourd'hui quai de la Mégisserie) coupant la gorge du conseiller Rouillard puis le jetant à l'eau « par une trappe qu'il avoit en sa maison »<sup>10</sup>.

C'est encore une scène d'intérieur que peint d'Aubigné à l'heure d'évoquer les meurtres de masse : « Voici encores un acte qui ne peut estre garanti qu'autant que la bouche des tueurs vaut : c'est qu'en la vallee de misere, il y une porte que nous avons veuë peinte de rouge, à laquelle les principaux massacreurs, comme Tanchon, Pezou, Croiset et Perier, estoient durant les trois jours ou tout, ou partie d'eux. Là, on amenoit

8. *Le Reveille matin des François et de leurs voisins, composé par Eusebe Philadelhe Cosmopolite, en forme de Dialogues*, Édimbourg, 1574, p. 75.

9. *Mém. Est. France*, t. 1, p. 222.

10. Bibliothèque nationale de France, Ms. fr. 10304, fol. 268.

à l'entrée de la porte les misérables que ceux ci recevoient et menoyent sur des planches, par où on va aux moulins pour les precipiter entre deux piliers du pont<sup>11</sup>. »

Braquer le projecteur sur la dimension nocturne des tueries, c'est pointer du doigt les vrais responsables, recentrer le regard vers la poignée de miliciens – Pezou, Croizier, Chenet ou encore le Lyonnais Mornieu, les frères Delpuech à Toulouse –, le groupe d'hommes motivés et organisés qui ont mis en œuvre les exactions, de nuit, tandis que la majorité de leurs voisins catholiques faisaient autre chose, et notamment dormaient. S'intéresser aux heures précises du massacre, c'est refuser de pointer en bloc les Parisiens, pire le « peuple », trop souvent accusé des pires tueries, pour mieux s'arrêter sur ceux, bons bourgeois, capables, en temps voulu, d'organiser un impitoyable et nocturne massacre de civils<sup>12</sup>.

## La nuit des rescapés

Si la nuit sert aux tueurs à dissimuler leurs méfaits, à les soustraire aux regards extérieurs et également peut-être à eux-mêmes, elle permet aussi aux huguenots de se cacher, d'espérer profiter de la pénombre et des ressources nocturnes pour s'en sortir. Quelques exemples l'attestent. Écoutons Jacques Nompar de Caumont duc de La Force (1558-1652), enfant du massacre. Laissé pour mort, il se cache une nuit durant sous les cadavres de ses père et frère, qu'il a vu exécuter : « Il demeura ainsi tout nu, jusqu'à ce que, sur les quatre heures du soir, ceux de maisons voisines sortant, soit par curiosité, soit dans le désir de profiter de ce que les bourreaux pouvoient avoir laissé, s'approchent pour visiter les corps. Un marqueur du jeu de paume de la rue Verdelet, voulant lui arracher un bas de toile qui lui étoit resté à une jambe, le retourne, car il avoit le visage contre terre, et le voyant si jeune, s'écria : "Hélas ! Celui ci n'est qu'un pauvre enfant ; n'est ce pas grand dommage ? Quel mal pouvoit il avoit fait ?" Ce qu'oyant le jeune Caumont, il leva doucement la tête et lui dit tout bas : "Je ne suis pas mort ; je vous prie, sauvez moi la vie." Mais soudain, lui mettant la main sur la tête : "Ne bougez, dit-il, car ils sont encore là." Ce qu'il fit ; et ledit homme se promenant par là peu de temps après, s'en revint à lui, et lui dit : "Levez vous, car ils s'en sont allés" ; et soudain lui jette un méchant manteau sur les épaules, car il étoit tout nu<sup>13</sup>. »

11. *L'Histoire universelle du Sieur d'Aubigné*, première partie, Jean Moussat, Maillé, 1616, p. 22.

12. C'est la thèse de Barbara Diefendorf. B. Diefendorf, « Prologue to a Massacre: Popular Unrest in Paris, 1557-1572 », *American Historical Review*, 90, 1985, pp. 1067-1091.

13. J. Nompar de Caumont, *Mémoires authentiques de Jacques Nompar de Caumont, duc de La Force, maréchal de France, et de ses deux fils, les marquis de Montpouillan et de Castelnaud, depuis la Saint-Barthélemy jusqu'à la Fronde, pour faire suite à toutes les collections de mémoires sur l'histoire de France*, Paris, Charpentier, 1843, vol. 1, pp. 19-20.

Se cacher une nuit durant sous les cadavres de sa famille : pour les minorités, de telles épreuves paroxystiques ne sont pas rares. Bien sûr, le massacre demeure exceptionnel. Mais pas l'obligation de se cacher, de se déguiser, de fuir en pleine nuit, de mentir ou de soudoyer. Pris par la tuerie en plein Paris, le protestant lucquois Michel Burlamacchi se décide à profiter de la nuit pour quitter la ville ; il laisse ses quatre enfants cachés chez le trésorier des Guise, nommé Le Clerc. Tous ont moins de quatre ans. Il fuit sans eux, avec son beau-père, craignant qu'en les « emportant avec eux si avant dans la nuit, ils ne fussent découverts par des pleurs d'enfants »<sup>14</sup>.

Mais la nuit est aussi souvent, pour les rescapés, l'obligation de participer au repos et aux moments de détente, de conduite informelle que l'obscurité entraîne et autorise. Quand il réussit à fuir Paris, La Force s'arrête pour dormir dans une auberge. Là, des profiteurs de guerre se reposent aussi, vantant leurs exploits. Se taire pour survivre – un homme, un catholique, enfile sa robe de chambre et vient souper, alors « le jeune La Force reconnut très-bien que c'étoit la robe de chambre de son frère. Il est aisé de juger s'il soupa de bon appétit »<sup>15</sup>.

Apprendre à se taire, à baisser les yeux, à fuir les regards, telle est la leçon des guerres civiles. Charlotte Arbaleste expérimente cette situation : déguisée en servante, elle a réussi à quitter Paris et se retrouve au milieu de catholiques compagnons de voyage ; « toute l'après dinée ces moynes et ces marchands ne faisoient que parler en réjouissance de ce qu'ilz avoient veu à Paris, et comme je disois ung mot, ilz me disoient que je parlois en huguenotte ; je ne peu faire autre chose que faire la dormeuse pour n'avoir subject de leur respondre »<sup>16</sup>. « Faire la dormeuse », un savoir-faire que l'on n'oubliera pas.

À Orléans, l'étudiant protestant Johannes Botzheim raconte une scène similaire de dissimulation contrainte et nocturne. Il se retrouve prisonnier de la ville en septembre 1572, au cœur du massacre. Moyennant finances, un capitaine catholique accepte de le recueillir chez lui, avec ses compagnons d'infortune. « Pour en revenir au refuge où nous étions établis, il fallait au milieu de ces brigands, de ces assassins, de ces bourreaux, être encore avec eux gais, libertins, licencieux. Il fallait rire au dîner et au souper, quand chacun racontait ses exploits ; il fallait se montrer satisfait, en voyant passer près de la maison ceux que l'on entraînait à la rivière et faire comme si l'on prenait quelque plaisir à cette boucherie, à ce massacre. [...] Forcé de contempler de tels spectacles et

14. C. Eynard, « Notice sur la vie de Renée Burlamacchi, femme de Théodore Agrippa d'Aubigné », *Revue suisse*, t. 5, 1842, p. 753.

15. J. Nompar de Caumont, *Mémoires*, op. cit., p. 31.

16. C. Duplessis-Mornay, *Mémoires*, Nadine Kuperty-Tsur éd. et introduction, Paris, Champion, 2010, p. 112.

d'avoir l'air d'applaudir aux méchancetés et aux déportements de ces bandits, nous nous attendions à toute heure à avoir notre tour. Nous avions notre table toujours servie et bien approvisionnée, et nous faisons accueil à tous ces bourreaux, soit qu'ils fussent amenés par le capitaine, soit qu'ils vissent d'eux-mêmes, en sorte que la maison n'était jamais vide de soldats et qu'il n'y avait pas de souper, pas de dîner où n'y eût à

### Les effets des cris dans l'obscurité

Ajouté à l'effet de foule, l'obscurité transforme l'homme et le pousse au pire de sa cruauté. La nuit amplifie le phénomène de décrochage du sens moral. La Saint-Barthélemy, qui sert ici d'exemple, rejoint d'autres épisodes historiques comme l'humanité en a connu à toutes les époques : la soudaineté, la massivité et l'intensité avec laquelle une masse humaine se lance dans l'anéantissement d'une petite collectivité d'autres humains qui sont, c'est le seul reproche objectif, un tout petit peu différents.

De jour, l'homme se comporte en chasseur. Il adopte les comportements de prédateur auquel il est entraîné. Il est sur ses gardes, prêt à se défendre. Si les circonstances sont favorables, sous la coordination de ses chefs, il s'engage dans des actions de combat préparées, et si les combats de la journée l'ont épuisé, la nuit il dort. Son action reste structurée et organisée. Mais lorsque la nuit libère sa fureur, son comportement est différent. Il se transforme en un animal déchaîné qui se lance dans une curée.

Lors de cette soirée du 24 août 1572, dans le calme et la chaleur de l'été, une milice est levée réunissant des catholiques ardents qui projettent d'assassiner l'amiral de Coligny ainsi qu'une quinzaine d'autres figures du protestantisme. À quatre heures du matin, la cloche du palais de Justice sonne. C'est le signal. Le chef des huguenots, déjà âgé, blessé par un attentat la veille, est sorti de son lit, lardé de coups de piques, défenestré, déshabillé, puis décapité et émasculé. Suit le massacre des seigneurs protestants dans la cour du Palais-Royal. Ensuite le phénomène s'emballe. La foule est saisie d'une agitation communicative. Le tocsin de Saint-Germain-l'Auxerrois sonne sans discontinuer et soutient la furie des assassins. Les événements tournent au massacre généralisé que même le roi ne peut stopper.

L'ampleur de cet épisode de fureur assassine est l'œuvre de la nuit qui a favorisé un phénomène connu sous le nom de décrochage du sens moral. C'est un moment d'emballement où les individus perdent leur capacité de jugement critique sur les actes qu'ils réalisent. Ils perpétuent des actes atroces comme s'ils étaient temporairement privés de leur capacité à contrôler un comportement cruel destructeur. Par son effet d'aveuglement et de rétrécissement du champ de conscience, l'obscurité a favorisé la perpétration d'un crime de masse. L'absence d'autorité et de coordination, l'impunité, la peur ambiante dans une ville close, l'incompréhension des événements en cours, l'ambiance sonore saturée par les cloches et les cris furent autant de facteurs supplémentaires qui empêchèrent chaque émeutier de pouvoir se raisonner et limiter son action aux objectifs définis la veille par le jeune roi et les conseillers de sa mère.

Patrick Clervoy

table au moins douze ou quatorze massacreurs, aux belles actions desquels il fallait applaudir, à mesure qu'ils en faisaient parade. [...] Et il ne fallait pas seulement manger et boire avec ces gueux et veiller à ce que la table fût bien pourvue ; nous devons encore les égayer par de la musique, en jouant de la guitare, du luth, et les divertir par des danses<sup>17</sup>. »

Pour conclure, au temps des massacres de la Saint-Barthélemy, et plus largement avec les guerres de Religion, la nuit se colore d'une myriade de significations nouvelles, et parfois contradictoires. Montaigne exprime magnifiquement cette angoisse nocturne qui saisit les contemporains à l'heure du coucher : « Je me suis couché mille fois chez moi, imaginant que l'on me trahirait et assommerait cette nuit-là : composant avec la fortune, que ce fût sans effroi et sans langueur. Et me suis écrié après mon patenôtre, "*Impius haec tam culta novalia miles habebit ?*" [Ces terres que j'ai tant cultivées, c'est donc un soldat impie qui les aura ? *Églogues*]<sup>18</sup>. »

Inversement, pour l'époque contemporaine, le sociologue Niklas Luhmann associe très étroitement le lit et le sentiment de confiance : « L'homme a, en de nombreuses situations, le choix d'accorder ou non sa confiance à divers égards. Mais, s'il ne faisait pas confiance de manière courante, il n'arriverait même pas à quitter son lit le matin<sup>19</sup>. » Il n'en va pas ainsi avec les guerres de Religion. En ces heures insomniaques, l'homme ne parvient pas à se glisser sous la couette le soir. « Il n'y a de pires saints en Bretagne que le catholique valet de Monsieur de Fontaines, gouverneur de Saint-Malo, qui coupa la gorge à son Maître en son lit, moiennant deux mille écus, pour notre Mere Saint Église<sup>20</sup>. »

Que le lit soit un lieu de passage vers la mort n'a, en soi, rien de nouveau. Les nombreux *ars moriendi*, les *memento mori* peints ou sculptés sur les montants de celui-ci depuis la fin du Moyen Âge, mais aussi les crucifix ou les scènes de la Passion, signalent que, depuis longtemps, c'est un lieu où le chrétien doit se préparer à la mort : cette iconographie permet « au chrétien de ne s'abandonner aux ténèbres de la nuit et du sommeil qu'après avoir mis sa vie en ordre et s'être placé sous la protection du Sauveur »<sup>21</sup>. Mais ce que Montaigne redoute est bien plus angoissant, car à cette mort malicieusement administrée par les proches, nul ne peut s'être préparé et jamais un décor macabre ne sera un avertissement suffisant. Comment (sur) vivre dans un monde soudain étranger, hostile, méconnaissable, quand au cœur du familier s'évanouit la familiarité ? ─

17. J. W. Botzheim, « La Saint-Barthélemy à Orléans, racontée par Joh.-Wilh. De Botzheim, étudiant allemand témoin oculaire, 1572 », *Bulletin de la société d'histoire du protestantisme français*, 1872, XXI, pp. 347-392, cit. p. 388.

18. M. de Montaigne, *Essais* (1580), P. Villey et V. L. Saulnier (éd.), Paris, PUF, 1979, livre 3, chap. 9, p. 970.

19. N. Luhmann, *La Confiance, un mécanisme de réduction de la complexité sociale*, [1968], Paris, Economica, 2006, p. 1.

20. S. Goulart, *Mémoires de la Ligue*, volume 5, p. 480.

21. O. Christin, « Le lit, la Vierge, la mort », *Revue de l'histoire des religions*, tome 217, n° 3, 2000, p. 607-622, cit. p. 119.



MOUNIR CHENNAOUI ET FABIEN SAUVET

## NE PAS SUBIR LA NUIT

La nuit est familière au soldat. Il y mène des opérations ou en prépare, l'utilise pour des raisons tactiques ; elle le protège, le dissimule, lui procure parfois une supériorité technologique. Tous les métiers militaires sont concernés. Les missions nocturnes ont cependant une limite : l'Homme. L'Homme et son rythme circadien, sa physiologie qui le rend moins performant de nuit. L'Homme programmé pour être actif le jour et dormir la nuit.

Mener une mission de nuit n'est jamais anodin. Les performances cognitives et physiques sont altérées, avec des conséquences sur la sécurité et les capacités opérationnelles. Les organismes fatiguent et s'usent. L'enjeu est de pouvoir tenir dans le temps, mener une opération avec un enchaînement de nuits courtes pendant plusieurs mois, avec des périodes de repos limitées. Plus encore dans le cadre de conflits plus longs, plus durs et avec une charge cognitive intense. Cela nécessite de connaître les effets de la dette de sommeil, de préparer les missions en conséquence, et de sanctuariser des moments de repos et de récupération. La nuit ne se subit pas, elle s'anticipe et elle se récupère.



### La diminution des performances

*« Mon esprit s'allume et s'éteint... J'essaie de laisser une paupière se fermer à la fois et d'ouvrir l'autre avec ma volonté. Mon corps tout entier soutient sourdement que rien, rien de ce que la vie ne peut atteindre n'est aussi désirable que le sommeil. Mon esprit perd la détermination et le contrôle »*  
Charles Lindbergh (*The Spirit of St. Louis*, 1953)

Les performances humaines, physiques et cognitives, sont influencées par les rythmes biologiques. Chaque cellule qui compose nos organes, nos muscles et notre cerveau possèdent des gènes qui rythment leurs activités. Ils ont été nommés *clock*, « horloge », par les prix Nobel de médecine 2017, Michael Rosbach et Michael Young. L'Homme est ainsi conçu pour alterner, de façon robuste, des périodes de repos nocturnes, caractérisées par la sécrétion de mélatonine qui favorise le sommeil, et des périodes diurnes d'activités physiques et mentales élevées, favorisées par la production d'hormones stimulantes comme le cortisol ou la testostérone. Inverser ce rythme est difficile. Mener une mission de nuit consiste donc à travailler à un horaire propice à l'endormissement et à devoir récupérer à un moment peu favorable au sommeil. Cet effet est renforcé par les dettes

de sommeil préalables, qui vont renforcer la pression du besoin de repos et l'altération des performances.

Aussi, beaucoup d'entre nous ont expérimenté, et sont convaincus, qu'un éveil prolongé, une « nuit blanche », dégrade la vigilance. La conséquence principale est l'augmentation de l'état de somnolence, défini comme un assoupissement peu profond mais parfois intense, dont les répercussions les plus dramatiques sont les accidents routiers ou professionnels<sup>1</sup>. La somnolence peut ainsi favoriser des petites périodes de sommeil involontaires ou des véritables attaques de sommeil, que la motivation seule ne peut vaincre. Le travail de nuit affecte également l'humeur, la mémoire et des fonctions cognitives plus sophistiquées comme la planification ou la prise de décision<sup>2</sup>. Dans le contexte de systèmes d'armes complexes, dont la mise en œuvre nécessite un haut niveau de capacités cognitives, les effets des missions de nuit sur la performance opérationnelle sont importants.

## Le sommeil de jour n'est jamais idéal

« *Le sommeil s'abat sur la fatigue comme un oiseau de proie* »  
Victor Hugo (*Les Travailleurs de la mer*, 1866, II, 3, 6)

La gestion de la nuit est simple lors d'un engagement ponctuel comme, par exemple, une mission commando ou une garde. Tenir deux ou trois dizaines d'heures sans dormir est possible, la récupération se fera pendant les jours qui suivent et les conséquences de cette veille seront limitées dans le temps. Mais si l'enjeu est de tenir plusieurs mois, d'enchaîner les actions nocturnes, alors la capacité à récupérer à l'issue de chaque nuit est primordiale. Les soldats devront trouver le sommeil à des moments inopportuns et dans des états psychologiques parfois peu compatibles avec le repos. En effet, l'endormissement diurne est plus difficile du fait de la production d'hormones éveillantes organisée par le rythme circadien, mais aussi de la lumière et des activités humaines souvent bruyantes. Garantir des périodes de sommeil suffisantes et régulières, et former les militaires aux techniques d'optimisation des ressources des forces armées (ORFA) est nécessaire à la prévention de l'usure. L'enjeu est majeur pour le commandement<sup>3</sup>.

1. D. D. Luxton, D. Greenburg, J. Ryan, A. Niven, G. Wheeler et V. Mysliwicz, « Prevalence and Impact of Short Sleep Duration in Redeployed OIF Soldiers », *Sleep* n° 34(9), 2011, pp. 1189-1195.

2. M. Chennaoui, D. Gomez, A. Rabat et F. Sauvet, *Gestion du cycle veille/sommeil en milieu militaire. Guide pratique*, UNÉO, 2020

3. B. Aumonier, « Le sommeil : une véritable question pour le commandement et une nécessaire mise en perspective de sa gestion », *Les Cahiers de la Revue défense nationale*, 2022/HS1, pp. 137-140.

Les fonctions exactes du sommeil font encore l'objet de travaux de recherche. Il serait notamment indispensable<sup>4</sup> à l'immunité, à la régulation métabolique et énergétique, à la plasticité cérébrale nécessaire à la consolidation mnésique et au système glymphatique – le sommeil permettrait d'évacuer les métabolites issus de la dégradation de substances telles que le glycogène, le dioxyde de carbone ou le lactate accumulés au cours de l'éveil. Ainsi, une privation totale de sommeil, même chez des sujets sains, altère les réponses immunitaires et inflammatoires. Aux conséquences délétères de la dette de sommeil sur la cognition s'ajoutent donc des effets physiologiques entraînant une augmentation du risque de pathologies et de blessures. La dette de sommeil participe à l'augmentation de l'incidence des infections respiratoires, observée notamment lors des entraînements intenses, les stages commando par exemple<sup>5</sup>. Une autre conséquence de cette réponse immunitaire pourrait être la diminution de la réponse vaccinale observée lorsque l'injection est réalisée après une nuit blanche<sup>6</sup>.

La dette de sommeil est également reconnue comme un facteur favorisant certaines pathologies comme les blessures articulaires et musculaires, le coup de chaleur d'exercice, les troubles liés à la décompression, les gelures ou le mal aigu des montagnes<sup>7</sup>. La survenue de ces maladies non liées aux combats (*non-battle injuries* dans les publications anglo-saxonnes) a des répercussions considérables sur les capacités opérationnelles du groupe en opération. Des études récentes menées à grande échelle auprès de soldats américains projetés en mission ont mis en évidence que la présence de troubles du sommeil, comme l'insomnie, avant un déploiement, augmentait de façon importante le risque de développement d'un syndrome de stress post traumatique<sup>8</sup>.

La dette de sommeil pourrait donc être considérée comme un facteur de fragilisation et d'usure. Cette notion est importante à prendre en compte pour l'identification de stratégies de gestion et d'optimisation du sommeil, qui devront garantir l'intégrité psychique et physique des soldats tout au long de leurs déploiements en opération et de leur carrière. Là encore, il ne faut pas considérer la question du sommeil sur une seule nuit, mais au regard de l'entièreté de la mission.

- 
4. A. N. Hudson, H. P. Van Dongen et K. A. Honn, « Sleep Deprivation, Vigilant Attention and Brain Function: a Review », *Neuropsychopharmacology* n° 45(1), 2020, pp. 21-30.
  5. E. Tiollier, D. Gomez-Merino, P. Burnat, J. C. Jouanin, C. Bourrilhon, E. Filaire, C.-Y. Guezennec et M. Chennaoui, « Intense Training: Mucosal Immunity and Incidence of Respiratory Infections », *European Journal of Applied Physiology* n° 93(4), 2005, pp. 421-428.
  6. T. Lange, B. Perras, H. L. Fehm et J. Born, « Sleep Enhances the Human Antibody Response to Hepatitis A Vaccination », *Psychosomatic Medicine* n° 65(5), 2003, pp. 831-835.
  7. M. Chennaoui, D. Gomez, A. Rabat et F. Sauvet, *op. cit.*
  8. H. E. Wang, L. Campbell-Sills, R. C. Kessler, X. Sun, S. G. Heeringa, M. K. Nock, R. J. Ursano, S. Jain et M. B. Stein, « Pre-Deployment Insomnia is Associated with Post-Deployment Post-Traumatic Stress Disorder and Suicidal Ideation in US Army Soldiers », *Sleep* n° 42(2), 2019.

## La nécessité d'anticiper

Le principal facteur diminuant la performance et la tolérance à une nuit de travail est probablement la dette préalable à celle-ci. La gestion du sommeil avant la mission, notamment une qualité et une durée suffisantes, est ainsi la principale stratégie à mettre en place afin de limiter la dégradation des conditions physiques et de mieux récupérer ensuite.

Il est plus facile d'optimiser et de gérer son sommeil lorsqu'on le connaît bien, ce qui n'est pas si simple. En effet, la méthode de référence pour mesurer sa durée et ses différents stades nécessite de compléter la mesure de l'activité électrique cérébrale (EEG) par celle de l'activité oculaire (EOG) et de l'activité musculaire (EMG). Il est également possible d'ajouter la mesure de l'activité cardiaque (ECG) et respiratoire pour constituer un examen médical standard et complet. Jusqu'à récemment, cela n'était réalisable que dans des structures spécialisées, des centres du sommeil ou des laboratoires de recherche. Le développement d'objets et de capteurs miniaturisés et connectés, intégrant pour certains d'entre eux une mesure validée de paramètres physiologiques, a facilité la réalisation d'enregistrements à domicile et en opération extérieure. Les équipes de l'Institut de recherche biomédicale des armées (IRBA), en pointe dans ce domaine, ont ainsi pu enregistrer le sommeil des sous-marinières au cours d'une mission à bord d'un sous-marin nucléaire lanceur d'engins (SNLE)<sup>9</sup> ou celui des pilotes sur le porte-avions *Charles-de-Gaulle*<sup>10</sup>. Ces enregistrements en situation opérationnelle ont permis de déterminer les périodes propices à une diminution de la durée de sommeil et à une altération de la microstructure de celui-ci.

De nombreux objets connectés et capteurs permettent de mesurer les rythmes veille/sommeil. Ils ne sont pas encore tous validés, mais, progressivement, les données de durée du sommeil obtenues deviennent fiables. Les chercheurs de l'IRBA suivent de très près le développement de ces objets, intégrés aux vêtements ou aux accessoires des militaires (montres, oreillettes...), qui faciliteront encore le recueil de données en opération. La connaissance du sommeil des soldats permettra notamment de leur offrir de nouvelles stratégies de gestion de leur repos, parfois individualisées, et d'évaluer la pertinence des techniques d'organisation et d'optimisation de la récupération.

9. M. Trousselard, D. Leger, P. van Beers, O. Coste, A. Vicard, J. Pontis, S.-N. Crosnier et M. Chennaoui, « Sleeping under the Ocean: despite Total Isolation, Nuclear Submariners Maintain their Sleep and wake Patterns throughout their UnderseaM », *PLoS one* n° 10(5), 2015.

10. K. Soulabail, « Analyse de la durée et de la qualité du sommeil chez des pilotes de chasse de l'aéronautique navale embarqués à bord du porte-avions *Charles-de-Gaulle* », thèse pour l'obtention du doctorat en médecine, université de Brest, 2020.

La mise en œuvre de ces méthodes est enseignée dans les armées dans le cadre des formations à l'optimisation des ressources des forces armées. Cet enseignement comprend des connaissances fondamentales sur le sommeil et sur les facteurs pouvant le perturber (utilisation des téléphones portables et des écrans, consommation de caféine...). Un module spécifique de formation<sup>11</sup> est dispensé à l'École interarmées des sports (EIS) de Fontainebleau au profit des moniteurs et instructeurs ORFA<sup>12</sup>, afin de leur donner les compétences nécessaires à l'évaluation des rythmes veille/sommeil et à la mise en œuvre de techniques d'optimisation du sommeil.

De nombreuses méthodes de relaxation, de respiration ou de conditionnement mental permettent de faciliter l'endormissement et d'améliorer la qualité du sommeil lors de siestes ou de périodes plus longues de repos. Leur point commun : la mise au calme du sujet, le ralentissement de son activité et la stimulation de l'activité du système nerveux parasympathique, encore appelé système nerveux vagal<sup>13</sup>.

Les techniques d'optimisation du sommeil enseignées dans les formations ORFA mettent en œuvre des techniques de respiration, de relaxation musculaire et de suggestion hypnotique dont l'efficacité sur l'endormissement est connue. Au réveil, une période de dynamisation permet de limiter la somnolence induite par l'inertie du sommeil. Une étude réalisée conjointement par l'IRBA et l'EIS a permis de valider l'efficacité de ces méthodes pour augmenter la durée et la qualité du sommeil au cours d'une sieste de trente minutes. La durée du sommeil lent, stades 2 et 3, a ainsi été accrue lorsque les sujets bénéficiaient en plus de la sieste d'une technique ORFA. L'utilisation de ces méthodes est aujourd'hui répandue dans le milieu civil, notamment au sein du ministère de l'Intérieur ou de la Santé, dont les personnels sont également confrontés au travail de nuit<sup>14</sup>.

L'une des techniques développées en amont d'un éveil prolongé ou d'une dette de sommeil afin d'assurer une meilleure gestion des performances est d'accroître la durée du sommeil préalablement à l'exposition, en augmentant notamment le temps passé au lit. Cette technique appelée « extension de sommeil » permet d'obtenir une durée de sommeil physiologique maximale, de limiter ensuite la dégradation des capacités

---

11. Module de formation « Sommeil/vigilance et prévention de la fatigue », directive du chef d'état-major des armées (D-13\_009863/DEF/EMA/RH/FORM/NP du 30 juillet 2013), « Sensibilisation et formation des militaires à la prévention du stress opérationnel ».

12. *Manuel des techniques d'optimisation des ressources des forces armées (ORFA)*, École interarmées des sports de Fontainebleau, 2021.

13. E. Debellemanière, D. Gomez-Merino, M. Erblang, R. Dorey, M. Genot, E. Perreaut-Pierre, A. Pisani, L. Rocco, F. Sauvet, D. Leger et A. Rabat, « Using Relaxation Techniques to improve Sleep during Naps », *Industrial Health* n° 56(3), 2018, pp. 20-27.

14. E. Perreaut-Pierre, *Comprendre et pratiquer les techniques d'optimisation de potentiel. Une méthode personnalisée pour mobiliser ses ressources et rester au TOP*, Paris, InterÉditions, 2012.

mentales<sup>15</sup> puis d'accélérer la récupération. Elle est couramment utilisée dans le sport de haut niveau avant les déplacements ou les matchs tardifs. Toutefois, l'extension de sommeil est une action prophylactique : elle ne peut être appliquée que par des personnes préalablement informées qu'elles auront à affronter une dette de sommeil.

Les siestes sont une méthode bien connue pour limiter les effets de la dette de sommeil. On pourrait recommander aux militaires de « dormir dès qu'ils le peuvent, même lorsque cela semble impossible »<sup>16</sup>, comme le dit ce slogan des Navy Seals américains. Néanmoins, la sieste se prépare, se travaille et s'organise. On parle ainsi de siestes au pluriel, car il faut distinguer celles dites longues, d'une durée équivalente à un cycle de sommeil (soixante à quatre-vingt-dix minutes), celles dites courtes (trente à quarante-cinq minutes) et les pauses (inférieures à quinze minutes)<sup>17</sup>. La durée adaptée est déterminée par la situation opérationnelle et par l'effet souhaité, en tenant compte du risque d'inertie au réveil et des répercussions sur le sommeil nocturne.

Même dans des conditions de très faible dette de sommeil, les siestes améliorent la vigilance, mais aussi la mémoire, la créativité et les capacités de prise de décision lorsqu'elles contiennent du sommeil lent profond et du sommeil paradoxal, avec toujours une efficacité supérieure à la caféine. Et les bénéfices ne se limitent pas aux processus cognitifs : ils s'étendent également à certaines fonctions physiologiques, comme les réponses cardiovasculaires et inflammatoires, et à l'hypersensibilité à la douleur provoquée par la restriction de sommeil.

Enfin, la pratique d'une activité physique régulière permet également d'accroître au quotidien la durée et la qualité du sommeil, ainsi que de limiter les dégradations des performances cognitives et les réponses physiologiques induites par la privation totale de sommeil<sup>18</sup>. Cela renforce la nécessité de la préparation physique du combattant.

Les stratégies d'optimisation du sommeil mises en œuvre dans les armées sont volontairement non pharmacologiques<sup>19</sup>. L'utilisation de médicaments comme les hypnotiques, les benzodiazépines ou les antidépresseurs permettant de modifier le sommeil peut sembler intéressante au premier abord. Cependant, leur efficacité est limitée dans le temps et leurs effets

15. P.-J. Arnal, F. Sauvet, D. Leger, P. van Beers, V. Bayon, C. Bougard, A. Rabat, G.-Y. Millet et M. Chennaoui, « Benefits of Sleep Extension on Sustained Attention and Sleep Pressure before and during Total Sleep Deprivation and Recovery », *Sleep* n° 38(12), 2015, pp. 1935-1943.

16. K. Parsley, *Sleep to win. How Navy Seals and other High Performers stay on Top*, 2012.

17. M. Chennaoui, D. Gomez, A. Rabat et F. Sauvet, *Gestion du cycle veille/sommeil en milieu militaire. Guide pratique*, *op. cit.*

18. M. Chennaoui, P. J. Arnal, F. Sauvet et D. Léger, « Sleep and Exercise: a Reciprocal issue? », *Sleep Medicine Reviews* n° 20, 2015, pp. 59-72.

19. Instruction n° 744/DEF/EMA/SC-PERF/BORG-n° 744/DEF/DCSSA/PC/MA du 4 mai 2015 « relative à l'utilisation militaire de substances modifiant la vigilance ».

secondaires sont parfois importants. En particulier, ils induisent, c'est leur mode d'action, une somnolence résiduelle pendant des durées parfois très longues (six à douze heures), ce qui les rend peu compatibles avec une utilisation en milieu militaire. Les seules substances autorisées, en dehors du traitement médical de pathologies, sont les hypnotiques de type « z », Zolpidem et Zopiclone<sup>20</sup>, délivrés sur prescription médicale et pendant une durée de cinq jours au maximum. Leur utilisation se fait en concertation avec le commandement, car elle entraîne une inaptitude à de nombreuses activités opérationnelles pendant des durées de six et huit heures en fonction de la molécule. Cette stratégie de limitation du recours aux substances pharmacologiques est partagée par de nombreuses nations de l'OTAN<sup>21</sup>.

## La nécessité de récupérer

*« Le mécanisme de la guerre se borne à deux choses, se battre et dormir ; user et réparer ses forces. Conserver l'équilibre indispensable à cette balance est la science. Il faut plus d'habileté souvent pour rendre des forces à sa troupe que pour les user. En présence de l'ennemi, la science du repos n'est donnée qu'à peu d'officiers. Nul ne dénote un coup d'œil plus sûr, plus prompt, plus habile, plus profond »*  
Général de Brack (*Avant-poste de cavalerie légère*, 1832)

Dans le contexte de conflits longs, la gestion et l'optimisation du sommeil sont un enjeu opérationnel majeur afin de maintenir dans la durée les performances des combattants, mais aussi protéger leur santé. Récupérer, c'est préparer la prochaine mission, reconstituer les forces et lutter contre la dette de sommeil qui affaiblit les organismes. Il est alors primordial de planifier des périodes de repos dans des lieux propices, et d'anticiper les opérations nocturnes.

Depuis le développement, au début du XX<sup>e</sup> siècle, de l'électro-encéphalogramme (EEG), qui permet d'enregistrer la durée du sommeil et sa structure, les études se sont multipliées pour caractériser le sommeil et ses fonctions. Celui dit profond, défini par un ralentissement majeur de l'activité cérébrale et un relâchement musculaire, est considéré comme étant le plus important pour la qualité de la récupération<sup>22</sup>. Des travaux récents, rendus possibles par l'utilisation d'outils mathématiques de

20. *Ibid.*

21. J. A. Caldwell, M. M. Mallis, J. L. Caldwell, M. A. Paul, J. C. Miller et D. F. Neri, « Fatigue Countermeasures in Aviation », *Aviation, Space and Environmental Medicine* n° 80(1), 2009, pp. 29-59.

22. M. Chennaoui, T. Vanneau, A. Trignol, P. Arnal, D. Gomez-Merino, C. Baudot, J. Perez, S. Pochettino, C. Eirale et H. Chalabi, « How does sleep Help recovery from Exercise-induced Muscle Injuries? », *Journal of Science and Medicine in Sport*, 2021.

haut niveau, ont identifié d'autres éléments de la microstructure et de l'organisation du sommeil qui seraient également des index de son efficacité. L'évaluation de leur pertinence est un enjeu de recherche pour définir ce qu'est une nuit de sommeil de bonne qualité, qualifié récemment de « sommeil de résilience » (*resilient sleep*<sup>23</sup>), rendant possible une récupération optimale. L'enjeu pour les forces armées est de déterminer les durées et les qualités minimales de sommeil qui permettent aux soldats de réaliser les missions et de récupérer après celles-ci. ─

---

23. L. Parrino et A. E. Vaudano, The Resilient Brain and the Guardians of Sleep: New Perspectives on Old Assumptions, *Sleep Medicine Reviews* n° 39(6), 2018, pp. 98-107.



JOSEPH DUPRÉ LATOUR

## NUITS PARISIENNES

Mardi, 1 h du matin. Kévin sort de son premier sommeil et arrive un peu embrumé pour relever Mattéo. Dehors, la pluie gifle par rafales la fenêtre du standard. Sur le canal Saint-Martin, le brouillard, poussé par le vent d'automne, laisse filer les ombres d'un couple pressé glissant vers Stalingrad. Kévin est sapeur-pompier de Paris, affecté au centre de secours Château-Landon, quai de Valmy. Mattéo, le caporal, est stationnaire, c'est-à-dire chef du standard pendant vingt-quatre heures et, à ce titre, en charge de faire partir les secours, d'écouter les canaux radio du groupement et de rendre compte de tout événement au sergent de jour. Il vient de terminer la première veillée (22 h 30-1 h 00) ; c'est au tour de Kévin d'assurer la deuxième, de 1 h à 4 h, le cœur de la nuit, d'être la sentinelle de la « nuit profonde ». Hormis deux ambulances en intervention, l'une pour une personne en état d'ébriété à la gare du Nord et l'autre pour un malaise à domicile, le centre est plongé dans le sommeil. Les canaux radio du groupement diffusent les messages laconiques des véhicules de secours dans un silence morne parfois entrecoupé de bruits lointains, sirènes de police, chantiers nocturnes ou derniers autobus.

Kévin, bien qu'un peu stressé d'être responsable du standard alors que tout le monde ou presque est endormi, aime ce moment calme où le Paris vibronnant des touristes, des familles, des patrons et des employés fait place à un autre Paris, plus secret, plus violent sans doute, plus licencieux aussi, seulement connu de quelques initiés, notamment les services publics, hôpitaux, police et pompiers. Il a découvert cette facette de la capitale lors de ses premières gardes et a l'impression d'appartenir au club restreint de ceux qui savent ce qu'il y a vraiment dans l'obscurité désinhibée de la Ville lumière. Parfois, sa famille et sa fiancée cherchent à savoir ce qu'il fait la nuit, alors il leur raconte un peu mais reste évasif. Il n'est pas nécessaire de tout dire. Cette nuit-là, il a trois heures devant lui pour travailler sa remise à niveau avant la formation qui lui permettra d'accéder au grade de caporal. Trois heures qui devraient être paisibles, seulement entrecoupées de quelques départs ; nous sommes un mardi, en novembre, un moment habituellement calme pour les sapeurs-pompiers.

En début de semaine, la nuit sur la voie publique est calme, hormis près des gares ou des hubs de métro. Une impression de province. Seuls quelques travailleurs de l'ombre, livreurs, cuisiniers, conducteurs de bus, rentrent chez eux ou arrivent dans l'arrondissement pour prendre leur service. Une nuit d'hommes modestes, ouvriers, migrants ou vagabonds, qui habitent en Seine-Saint-Denis ou qui squattent chez des marchands de sommeil dans les XVIII<sup>e</sup> ou XIX<sup>e</sup> arrondissements. Dans les habitations,

la solitude nocturne génère parfois de l'anxiété, de la déprime, et les requérants appellent presque autant pour avoir quelqu'un à qui parler que pour obtenir un secours d'« urgence ». Quelques provinciaux, inquiets ou contrits, composent aussi le 18 pour leurs parents âgés, restés à Paris, parfois tombés du lit ou simplement ne répondant pas à leurs appels. L'hiver, les bourgeois, bien au sec dans leur appartement haussmannien et dégoulinant de bonne conscience, appellent les secours pour les SDF gisant au pied de leurs immeubles. Lorsque l'ambulance arrive, elle ne trouve qu'un pauvre clochard, seul, dormant dans la chaleur d'un Castelpif (vin bon marché) et d'une grille de métro, les restes d'un repas fourni par l'ordre de Malte à ses côtés, et refusant catégoriquement d'être transporté aux urgences de Lariboisière ou de Bichat. Sans détresse sanitaire avérée, il convient de respecter sa liberté. Le lendemain matin, le bourgeois, furieux contre les pompiers, le retrouvera au pied de son immeuble pour l'oublier quelques minutes plus tard, pris dans le tourbillon de la journée parisienne.

Kévin sort son règlement sur le service intérieur et révisé les différentes missions des sous-officiers dans les compagnies. Aujourd'hui, il lui faut apprendre le rôle de l'adjudant de compagnie, du sous-officier administratif et du chef de remise. C'est un chef de remise, justement, qui lui a dit qu'à Paris il n'existe pas de Blue Monday comme aux États-Unis, ce fameux troisième lundi de janvier qui, paraît-il, voit une hausse des dépressions et des suicides. Certes, de novembre à février les suicides sont plus nombreux, mais pas de pic manifeste. Bref, rien de particulier à attendre cette nuit-là, si ce n'est de bien maîtriser les différentes missions des sous-officiers en compagnie.

Rien de semblable aux nuits des week-ends élargis, du jeudi soir au dimanche soir, où Paris est bruyant et agité, en proie aux ébriétés, bagarres, overdoses, sorties de boîte et accidents graves de la circulation, livrée à une plus grande mixité sexuelle et sociale. Parfois, les pompiers, opérateurs du 18 et premiers acteurs de la chaîne de secours, ont toutes les peines du monde à comprendre les requérants qui appellent, la voix pâteuse, pour des détresses psychologiques, des drames sociaux, des prises de stupéfiants ou des agressions de toute nature (règlements de comptes, vols...) avec des armes variées (couteau, machette, mais aussi outils, marteau, pince, clé anglaise, pied-de-biche, visseuse pneumatique et autres tournevis, ou même matériel de jardinage, pelle, pioche, râteau, ou de montagne, mousquetons et piolets). Entre SDF, les bagarres sont fréquentes, souvent à coups de bouteilles cassées.

Quelques rues, qui abritent nombre de bars et de cafés, sont particulièrement animées. C'est le cas des quartiers de la Goutte d'or ou de la Chapelle, dans le XVIII<sup>e</sup> arrondissement, de certaines artères du XI<sup>e</sup>, dont la célèbre rue de Lappe, la bien nommée « rue de la soif », qui

ne désemplit pas de la nuit, ou du Quartier latin les soirs d'examens. Les ambulances y circulent lentement, car piétons ou cyclistes y ont des comportements erratiques. Mais en dehors de ces rues, lors des longs week-ends, les véhicules de secours peuvent enfin rouler vite dans un Paris libéré des bouchons, en restant vigilants car certains conducteurs, fatigués ou alcoolisés, peuvent ne pas entendre la sirène des pompiers ou confondre le gyrophare avec des enseignes lumineuses et autres éclairages publicitaires.

C'est la nuit que se produisent les accidents de circulation les plus dramatiques, souvent avec des victimes incarcérées. Des accidents spectaculaires, mais dont les traces sont rapidement gommées par les services publics. Il est toujours étrange de passer trois jours plus tard sur le lieu d'un accident dont il ne reste rien de visible, et de se rappeler la mort d'un conducteur ou d'un passager, mort déjà engloutie dans l'oubli de la ville. La vitalité du jour efface les drames de la nuit. Parfois cependant, dans ses nuits de veille, Kévin se demande si, à la longue, tous ces morts ne forment pas une litanie de drames dangereuse pour son équilibre mental. Il en a parlé avec des camarades qui ont fait la moue. Il se console en se disant que son cas n'est rien par rapport aux médecins des services de soins palliatifs.

Soudain, l'adjudant-chef déboule au standard. C'est un homme lunatique, parfois agréable mais le plus souvent pénible, qui fait régulièrement des insomnies – les sous-officiers du centre disent qu'il dort du sommeil de l'injuste. Il jette un œil rapide pour vérifier que tout est conforme, grommelle un « bon courage » à contre-cœur et sort aussi vite qu'il est entré. Kévin regarde le calendrier pour s'assurer que ce n'est pas la pleine lune. Car les nuits de pleine lune sont compliquées avec l'adjudant-chef. Elles sont compliquées en général. Tout semble amplifié, dilaté : les maternités sont sur le qui-vive, les suicides, angoisses et querelles multipliés. Même les prostituées n'aiment pas travailler ces soirs-là, car, disent-elles, leurs clients deviennent tordus ; sauf ordre des souteneurs, le business s'arrête et la pudeur reprend ses droits du côté des deux bois, de Strasbourg-Saint-Denis ou de la porte Saint-Martin.

Pendant un quart d'heure, aucun message à la radio. Kévin appuie sur le commutateur pour vérifier qu'elle fonctionne bien ; le bip-bip le rassure. Un tel silence n'existe pas les nuits d'été où les messages se succèdent en embouteillage. De mai à septembre, les Parisiens restent tard dehors et les interventions sont nombreuses. Difficile d'en vouloir à ces habitants des quartiers populaires de préférer la tiédeur un peu moite des jardins publics et des bords de canal à la torpeur étouffante de leurs minuscules appartements. Jusqu'à 1 h du matin, des gamins de sept ans traînaient dans les arrière-cours du X<sup>e</sup> arrondissement, excités de fatigue et de l'indifférence de leurs parents. Si en plus, il y a une finale de Coupe

d'Europe ou de Coupe d'Afrique des nations, c'est tendu : les fan-zones mobilisent beaucoup de secouristes, et le quai de Valmy lui-même, en milieu de nuit, se transforme en repaire de jeunes gens moitié avinés, moitié drogués, au milieu desquels les engins d'incendie ont du mal à se frayer un passage. Régulièrement, des personnes ivres ou agressées, ou les deux, chutent dans le canal. Dans le meilleur des cas, un témoin sobre et courageux plonge à leur rescousse, mais il arrive aussi que de très saouls se prennent pour des sauveteurs et le bilan s'aggrave. Difficile pour les pompiers arrivés sur les lieux de comprendre ce qu'il s'est passé et de plonger au bon endroit pour récupérer les corps.

Une première ambulance revient à la caserne. Elle a transporté Momo, l'un des clochards de la gare du Nord, à l'hôpital. Saoul une fois encore, il va passer le reste de la nuit au sec dans le couloir des urgences de Lariboisière. C'est un habitué. Quand le centre est appelé à 3 h du matin pour secourir une personne en état d'ébriété à l'angle du boulevard de Denain et de la rue de Dunkerque, il y a une chance sur deux que ce soit pour Momo. La grande crainte des pompiers est de passer à côté d'une vraie souffrance masquée par le pouvoir anesthésiant de l'alcool. Alors il faut sortir dans le froid, se pencher sur lui pour lui parler, prendre son pouls sous son manteau fourmillant de vermine, dans un mélange d'odeurs d'alcool, de vomi, d'urine et de cigarette ; cela demande un effort considérable. Kévin se souvient que le capitaine lui a parlé du courage de 3 h du matin : à cette heure-là, le vrai courage, ce n'est pas de partir à l'assaut d'un feu d'entrepôt ou de cage d'escalier, mais d'aller avec détermination et professionnalisme au chevet de Momo dans l'indifférence générale des riverains, d'aller avec empathie au chevet de Momo qui pue et qui ne remerciera même pas ; vous transporterez Momo à Lariboisière et Alexandra, l'infirmière des urgences, celle qui est venue l'été dernier au bal des pompiers et qui vous a presque fait oublier votre fiancée et les autres, vous fera la gueule.

Certaines nuits sont identifiées comme très particulières : celle de la Saint-Sylvestre bien entendu, mais aussi celles des 13 et 14 juillet et, dans une moindre mesure, celle d'Halloween. Les anciens ont raconté à Kévin leur plaisir d'être de garde ces nuits-là, riches de promesses d'interventions un peu exceptionnelles. Aujourd'hui, les violences urbaines à ces dates emblématiques ont beaucoup diminué grâce à la mise en place de polices municipales et de vidéoprotection. Mais parfois de telles fièvres jaillissent à nouveau, comme en 1995, en 2005 et, plus récemment, en juin 2023, après la mort d'un adolescent à Nanterre. Kévin a été envoyé avec son camion à Pantin pour renforcer le secteur pendant plusieurs jours, ou plutôt plusieurs nuits, car les affrontements avec la police commençaient souvent vers 23 h et duraient jusqu'à 4 h du matin, heure à laquelle les émeutiers partaient dormir pour mieux recommencer la nuit suivante.

Afin d'être capable de durer, le capitaine avait mis en place le « service dimanche », c'est-à-dire du repos dans la journée avec une sieste obligatoire l'après-midi.

Kévin a aimé monter la garde à Pantin, partir pour éteindre des dizaines de feux sur la voie publique, certes avec la crainte d'être pris à partie par les émeutiers, mais surtout avec l'adrénaline de vivre des situations dangereuses au cœur de l'actualité. Son camion a été la cible de cocktails Molotov, a essuyé des tirs de mortier et des jets de pavés, mais le sergent-chef a bien commandé et personne n'a été grièvement blessé. La brigade a éteint plus de quatre mille sept cents incendies en six nuits, essentiellement des feux de voitures et de poubelles. Il a raconté les événements à sa fiancée en enjolivant un peu son action et en accroissant le danger : la tendre admiration mêlée d'inquiétude, mais aussi d'un zeste imperceptible de désir dans les yeux d'Émilie l'a convaincu qu'il avait trouvé les mots justes. C'était plus valorisant que le relevage d'un gros barbu impotent ou que le transport à l'hôpital d'une adolescente en crise de tétanie...

L'évocation de ces souvenirs du mois de juin ne le font pas avancer dans ses révisions. Il en est à la seizième page de son manuel, le service de jour et cette sentence à connaître par cœur : « Nul ne peut se prévaloir de son absence au rassemblement quotidien pour excuser son ignorance d'une consigne ou d'un ordre lu à ce moment. » Alors qu'il tourne la page, il entend sur les ondes que les engins de Saint-Denis partent pour un feu d'entrepôt à Villetaneuse. Il est 3 h 15. À la radio, le sous-officier de l'état-major informe le chef de garde de Saint-Denis qu'il s'agit probablement d'un feu important et que les casernes d'Aubervilliers et de Pierrefitte sont appelées en renfort.

La nuit, tout peut prendre une tournure dramatique. Les attentats de novembre 2015 ont débuté un peu avant 22 h ; Paris était calme et tous les services publics étaient en mode allégé. Heureusement, nombre de pompiers logent dans les quatre-vingts centres de secours de la brigade, y compris dans les quartiers sensibles, et les cadres de repos, dès qu'ils ont eu connaissance de la tragédie, sont venus renforcer les équipes de garde. Les médecins ont été nombreux à armer des ambulances supplémentaires. La nuit a été exceptionnelle de violence barbare d'un côté, d'engagement et de courage de l'autre. Au matin du 14 novembre, la brigade était groggy.

Entre minuit et 4 h, c'est l'heure des grands feux, les plus dangereux, les plus meurtriers. Dans les immeubles ils peuvent être dramatiques. En raison du sommeil profond des habitants, ils sont souvent découverts tard, déjà bien développés, et dans leur hébétude certains résidents fuient en laissant ouvertes les portes de l'appartement embrasé, permettant ainsi une propagation à la cage d'escalier. Les fumées montent alors rapidement dans les étages et ceux qui, dans la panique, empruntent cette

issue meurent intoxiqués. Dans les immeubles anciens la colonne de gaz passe dans la cage d'escalier et peut s'enflammer d'un coup, ce qui rend les opérations de secours encore plus délicates. Les tragédies de la rue du Roi-Doré, de la rue de Provence et de la rue Myrha ont marqué les esprits. Mattéo a raconté à Kévin le feu de la rue Erlanger où malgré les efforts des pompiers et les risques considérables pris par les équipes qui ont sauvé soixante-quatre personnes, dix autres ont péri dans cet incendie criminel.

Ces grands feux nécessitent un envoi important de moyens, souvent dès la prise d'appel, car l'opérateur 18 en pressent la gravité. En mobilisant immédiatement un plus grand nombre d'engins pompes, de grandes échelles, de médecins, on anticipe les demandes de renfort. Les pompiers du 18 restent même souvent au téléphone avec des requérants barricadés dans leurs appartements, jusqu'à ce qu'ils soient certains qu'ils sont pris en charge par les secours et hors de danger. Lors de ces grands feux, le silence de la nuit est éventré par les sirènes des pompiers, de la police et du SAMU. Mattéo a dit à Kévin la fierté d'arriver dans les premiers, de procéder à l'extinction de l'incendie et d'aider les blessés, en pyjama, complètement démunis et affolés. La fierté de voir qu'en pleine nuit on arrive à ordonner le chaos en agissant avec intelligence, en appliquant les règlements et en exécutant les ordres avec discipline. Cela a demandé beaucoup de courage à certains, mais dans la fièvre de l'instant et la concentration sur l'action, ils n'en ont pas eu conscience. Mattéo a dit la fierté, mais aussi la tristesse et la désolation, d'arriver trop tard pour certaines victimes, en particulier pour les plus jeunes.

D'autres feux moins spectaculaires surviennent aussi la nuit, allumés par des cigarettes mal éteintes, des bougies ou des courts-circuits. Limités dans leur extension, ils n'en sont pas moins assassins, non pas en raison de leur virulence, mais des fumées sournoises, sans témoin, qui empoisonnent mortellement les personnes âgées et les handicapés, incapables de se mouvoir rapidement.

Il est 3 h 24. Les pompiers de Saint-Denis arrivent à Villetaneuse. Trois minutes plus tard, la radio crépite : « Renfort incendie ! » C'est donc bien un grand feu ! Plus d'une centaine de pompiers va être dépêchée sur les lieux. Le système d'information opérationnel a sélectionné les engins partant dans le renfort ; le camion de Kévin est retenu. L'imprimante crache l'ordre de départ. Kévin réveille l'équipage ainsi que Mattéo qui reprend son poste au standard. Deux minutes plus tard, le fourgon file vers la porte de la Chapelle, toutes sirènes hurlantes. Le chef de garde, un lieutenant, rappelle les consignes de sécurité tout en calmant un peu les ardeurs du conducteur et en scrutant le nord à la recherche d'un éventuel panache. Kévin termine de s'équiper dans le camion ; il est concentré, mais surtout fondamentalement heureux dans la nuit parisienne. ─



SANDRA CHENU GODEFROY

## ÉCRIRE AVEC LA LUMIÈRE

« *C'est la nuit qu'il est beau de croire à la lumière* »  
Edmond Rostand (*Chantecler*, acte II, scène 3, 1910)

J'aime photographier de nuit. Les racines grecques de ce verbe ne laissent pourtant aucune place au doute : issu de *photos*, « lumière, clarté », et de *graphein*, « écrire, dessiner », il signifie littéralement « écrire avec la lumière ». Or la nuit est précisément le temps où, en l'absence de l'astre solaire, il n'y en a pas, ou considérablement moins. Ces deux termes sont donc en opposition intrinsèque : comment, alors qu'elle est absente, pourrait-on utiliser la lumière pour écrire la nuit ?

Tâchons, pour tenter d'apaiser ce conflit sémantique, de ménager des nuances dans ces définitions. On verra que les hommes, depuis toujours, ont marqué leur présence et leur activité dans la nuit précisément en s'éclairant, et qu'il y a donc un réel intérêt, quand on veut documenter leur histoire, à les photographier de nuit. On ira chercher aussi, dans la biologie, la technologie et la physique certaines capacités particulières propres au matériel photographique ou à l'œil humain. Enfin, puisque ces deux dimensions ne sauraient éluder le statut d'art visuel de la photographie, on observera que l'obscurité nocturne est au photographe ce que la toile blanche est au peintre : un espace vierge pour créer. Pour soutenir mon propos de façon plus concrète et visuelle, je propose au lecteur, en regard des différentes notions abordées, quelques photos réalisées de nuit accompagnées de quelques commentaires destinés aux amateurs de photographie.



### La lumière, témoin de l'activité humaine dans la nuit

« *J'ai toujours dans les yeux l'image de ma première nuit de vol en Argentine. Une nuit d'encre. Mais, dans ce néant, vaguement lumineuses comme des étoiles, les lumières des hommes dans la plaine. Chaque étoile signifiait qu'en pleine nuit, là en bas, on réfléchissait, on lisait, on poursuivait des confidences. Chaque étoile, comme un fanal, signalait la présence d'une conscience humaine* »  
Antoine de Saint Exupéry (*La Paix ou la guerre*, articles parus dans *Paris soir*, 1998)

La nuit, les lumières des hommes prennent le relais du Soleil. Malgré une luminosité globale moindre, celle-ci est focalisée de façon nettement plus juste avec l'intention du photographe qui souhaite documenter en

images l'activité humaine. La plus modeste source de lumière que l'on peut observer est le témoin d'une vie, d'une action, même infime, qui se joue.

Pour ceux qui comme moi choisissent de travailler en immersion pour raconter de la façon la plus honnête possible le quotidien de ceux qu'ils suivent, faire l'impasse sur le travail de nuit serait une erreur. Peut-être même une faute déontologique qui laisserait croire qu'un équipage de secours n'est d'alerte qu'aux heures diurnes ou de bureau et passerait sous silence les astreintes de nuit, les missions commencées de jour et finies sous jumelles de vision nocturne, les départs à 2 h du matin. Il en est de même pour chacun des systèmes qui fonctionnent h24/j365 : la sentinelle prenant son tour de garde pour assurer la sécurité d'un bivouac ou d'un camp, l'équipe de nuit qui relaie celle de jour à l'hôpital, au commissariat... En faisant le choix de raconter par mes images l'engagement sur le long terme de ces hommes et de ces femmes, il n'y pas d'autre façon de faire que de veiller à conserver des traces, aussi, de l'autre moitié des vingt-quatre heures, celle de la nuit.

Mes années de pratique du reportage photographique me laissent penser que les images réalisées de nuit sont souvent plus authentiques que celles réalisées de jour. Sans doute parce qu'il s'agit d'un temps de moindre activité humaine. Les rares hommes éveillés le sont pour une bonne raison. « Assurer la mission et sa continuité » est souvent celle invoquée quand il s'agit de justifier la présence et l'activité de ces gens qui veillent au lieu de dormir.

La nuit offre un cadre plus propice à la relation photographe/photographié. La pression d'éventuels regards extérieurs est bien moindre ; continuer à photographier mes sujets la nuit après avoir déjà passé la journée à leurs côtés est souvent apprécié par ceux qui n'ont pas d'horaires de travail conventionnels. Et puis, « tant qu'à être là », autant tromper l'ennui ensemble. J'ai toujours le sourire en repensant aux nombreuses heures de discussions parfois insignifiantes, basement pragmatiques, philosophiques ou complètement surréalistes auxquelles j'ai pu participer dans la pénombre d'un poste de garde, d'un véhicule à l'arrêt, d'une tour de contrôle... La nuit, les relations humaines s'établissent plus facilement, les langues se délient, et ces échanges sincères et spontanés permettent de poser les bases d'une possible relation de confiance future.

Quand ceux que j'observe m'ont acceptée et qu'ils se sont rassurés, la nuit me permet de réaliser, enfin, ce vieux rêve du photographe : être parfaitement invisible. En raison de la faible lumière ambiante, il suffit de s'écarter de quelques pas pour se tapir dans l'obscurité et être oublié. L'opérateur a alors la possibilité de capter les moments de vie de ses sujets, qui ont perdu la conscience d'être observés et de devoir « tenir un rôle » pour la caméra, les masques tombent et seule reste la simplicité du naturel.



*Très jeune photographe, j'ai eu le privilège d'immortaliser les derniers vols du Super Frelon puis les dernières missions de la flottille 32F, en 2010, avant sa mise en sommeil. J'ai découvert alors, sur l'épaule d'un navigant, un patch figurant un hélicoptère goguenard et son radar caractéristique qui déclarait « Dormez en paix la 32F veille ». Dès lors, je n'ai eu d'autre obsession que de réussir à faire des photos de l'aéronef et de son équipage de nuit pour illustrer par l'image cette déclaration. Comme souvent, il m'a fallu attendre le dernier jour et la presque dernière heure de mon immersion, mais une mission urgente déclenchée au profit des plongeurs démineurs m'a permis de réaliser ces clichés sans lesquels mon reportage aurait été incomplet, et notamment celui-ci, pris dans le cockpit tandis que nous survolions le tarmac de la base aéronautique navale (BAN) pour rentrer au hangar au milieu de la nuit. [Ref: 3210-04-3075 Flottille 32F avril 2010] Nikon D700 | ISO1600 | 1s f/2,8 | 14 mm.*

## La pénombre : atouts et limites techniques et biologiques

*« Même si la photo ne rend pas visible l'invisible, elle oblige à voir ce qui est habituellement non vu »*  
Serge Tisseron (*Le Mystère de la chambre claire*, 1996)

Photographier de nuit n'est pas chose aisée. Mais à dire vrai, voir de nuit n'est pas simple non plus. Les globes oculaires de l'homme, animal diurne, sont tapissés de deux types de récepteurs qui lui permettent de recevoir l'information visuelle : les cônes et les bâtonnets. Ils observent les luminances de notre environnement : la capacité de surfaces à émettre ou à réfléchir de la lumière (d'où leur unité de mesure : le candela par mètre carré

cd/m<sup>2</sup>). Seuls les cônes sont sensibles à la couleur ; plus rapides et plus précis, ils sont concentrés au centre de l'œil sur une surface de quelques mm<sup>2</sup>, la fovéa, offrant la meilleure qualité de vision. Tout autour sont disséminés les bâtonnets, monochromes, qui sont plus lents et renvoient une image moins nette. De jour, le balayage réflexe permanent de notre œil permet à notre cerveau de reconstituer en couleur l'image nette de ce qui nous entoure, les bâtonnets ayant pour fonction principale de nous faire deviner un mouvement en périphérie de notre champ de vision. Si on s'accorde pour admettre que l'œil humain accommodé a pour seuil de vision 10<sup>-6</sup> cd/m<sup>2</sup> (la luminance d'un ciel de nuit étoilé sans lune est quant à elle de 10<sup>-4</sup> cd/m<sup>2</sup>), les cônes ont quant à eux un seuil de sensibilité de l'ordre de 1 cd/m<sup>2</sup> (la luminance d'une route éclairée de nuit). En dessous de celui-ci, l'œil humain utilise sa seule vision périphérique, moins nette et monochrome. Ce qui n'est pas handicapant au quotidien : notre cerveau connaît bien la couleur des objets familiers, et à défaut de « voir » leur couleur, la « sait ».

L'appareil photo, lui, est bien plus homogène que la biologie. Sa surface sensible, un capteur en silicium, « transforme » les particules de lumière reçues, les photons, en électrons. Le dénombrement ultérieur de ces électrons permettra de créer informatiquement une carte de pixels, donc une image. Dans l'état actuel de la technologie, les capteurs en silicium ne « voient » pas en couleur de façon originelle ; une matrice de filtres colorés en rouge, en vert et en bleu (matrice de Bayer) est déposée à leur surface, qui permet par calcul de reconstituer la vision trichrome.

Pour enregistrer une image sur son capteur, le photographe ne dispose que de trois paramètres : la sensibilité ISO, qui détermine la quantité de lumière nécessaire pour cette captation, et le doublet diaphragme/temps d'exposition, qui permet de moduler la quantité de lumière extérieure qui atteindra réellement le capteur photo. Au contraire de l'œil humain, le capteur numérique est capable d'accumulation : en présence d'une source infime de lumière, l'allongement significatif du temps d'exposition permet d'augmenter la quantité de photons qui laisseront leur empreinte sur le capteur et, virtuellement du moins, de « voir comme en plein jour » une scène éclairée par de timides étoiles.

Le photographe qui travaille de nuit est donc nécessairement un technicien. Il lui faut connaître et maîtriser les caractéristiques de son matériel, mais aussi les lois physiques et les règles relatives à l'exposition des surfaces sensibles. Le fait qu'il y ait considérablement moins de lumière disponible lui impose de choisir les paramètres à privilégier. Ces choix induisent des conséquences visibles sur l'image et ne peuvent donc pas être laissés à l'appréciation d'un « mode auto », aussi intelligent soit-il.

Le photographe de nuit retourne à l'essence de cet art, obligé, comme l'ont fait les pionniers en leur temps, de ne pas gaspiller la lumière. Il existe de nombreuses astuces et attitudes pour parvenir à dompter l'univers

nocturne, et chaque opérateur choisit celles qui conviennent le mieux à sa sensibilité et à son expression. L'absence de solution idéale toute faite rend alors au métier toutes ses lettres de noblesse.

On peut malgré tout noter que les immenses progrès technologiques récents en matière de traitement du signal ont considérablement simplifié la réalisation de prises de vue nocturnes en numérique. Les photographes du XXI<sup>e</sup> siècle bénéficient de conditions techniques nettement plus permissives que leurs prédécesseurs, ce qui a ouvert la possibilité de réaliser des photos et de conserver des traces d'univers et de moments qu'il était jusqu'alors impossible de capter (spéléologues en exploration, militaires progressant sous jumelles de vision nocturne). Pour autant, la photo de nuit est encore le domaine réservé des professionnels : d'un point de vue matériel, le grand public n'a pas accès aux capteurs de boîtiers professionnels et la technique de prise de vue ne s'improvise pas.



*J'aime travailler avec des objectifs très lumineux à pleine ouverture. La vigilance sur la mise au point nécessaire du fait de la plage de netteté très courte permet, en contrepartie, d'exploiter des lumières ténues. En outre, quand le sujet bouge peu, la pratique régulière du tir à l'arc m'a appris à calmer ma respiration afin d'employer des temps de pose longs tout en restant assez stable pour réaliser une image nette. On peut observer le résultat, notamment sur cette image réalisée à la fin d'une journée de manifestation de « gilets jaunes » lyonnaise qui s'est poursuivie tard dans la nuit. Ce soir-là, le choix d'employer une focale fixe à son ouverture maximum m'a permis de limiter l'augmentation de la sensibilité ISO employée tout en utilisant un temps de pose raisonnable. [Ref:1419-09-0675 EGM 11/5 février 2019] Canon EOS 5DmkIII | ISO1600 | 1/40s f/1,4 | 50 mm.*

## Un univers nocturne propice à la création

« Avez-vous jamais, vous qui me lisez,  
vu la couleur des ténèbres à la lueur d'une flamme ? »  
Junichirô Tanizaki (*L'Éloge de l'ombre*, 1933)

Dans son *Éloge de l'ombre*, l'écrivain japonais Junichirô Tanizaki détaille et analyse ce qui rend beau le manque de lumière des demeures nippones traditionnelles : il soutient que c'est précisément cet univers sombre et noir qui, par la moindre lumière ajoutée, permet de faire ressortir la beauté des reflets d'un objet en laque, en nacre ou en métal précieux. Que leurs matières et décors, que l'on jugerait trop clinquants à la lumière du jour, révèlent toute leur subtilité, drapés dans l'obscurité. La photographe que je suis ne peut que souscrire à cette analyse : puisque photographe c'est travailler avec la lumière, contrôler celle-ci permet de la faire apparaître ou disparaître selon sa volonté. Ainsi, la nuit offre à l'artiste une vaste toile noire, vierge et quasi infinie sur laquelle il pourra, en modulant la lumière, « dessiner », raconter et montrer ce qu'il souhaite. Un espace de liberté absolue.

Partant du principe que seul ce qui est éclairé apparaîtra sur l'image finale, le photographe a toute latitude pour faire disparaître certains éléments en masquant ou filtrant à volonté les sources lumineuses qui les éclairent. Et inversement, il peut diriger le regard du spectateur là où il l'a décidé en y portant plus de lumière, ou une lumière de plus belle qualité. Il peut enfin conjuguer ces deux effets et utiliser la lumière de façon indirecte pour faire deviner des profils caractéristiques en utilisant le principe des ombres chinoises. Dissimuler ou laisser voir... Quel meilleur terrain de jeu que la nuit pour qui veut s'approprier et dompter la lumière ?

Quant aux puristes qui objecteraient qu'ajouter de la lumière à une scène réelle est travestir la réalité, je signalerai qu'ajoutées ou non par le photographe, la nuit, hormis les faibles étoiles, les sources de lumière sont toutes artificielles. L'art de celui-ci ne consiste donc pas à ajouter de la lumière pour en avoir assez (le fameux mode automatique des appareils grand public qui, en deçà d'une certaine luminosité ambiante, déclenche l'ouverture du flash intégré pour ajouter indistinctement de la lumière à la scène), mais bel et bien à déterminer ce qu'il veut montrer, donc « mettre en lumière ». Alors son talent lui permettra d'ajouter ou de retirer de la lumière et de choisir ses réglages de façon à permettre au capteur photo de fixer une image fidèle à sa « vision ».



*Démineur de la Sécurité civile dans les sous-sols historiques du musée du Déminage à Marly-le-Roi. Cette photo est un exemple de la liberté créative offerte par l'obscurité. Le musée n'est pas ouvert au public et ses galeries enterrées servent d'espace de conservation et de stockage pour des matériels divers et variés. Dans ces conditions, il m'était impossible de trouver une salle « nette » pour travailler. Laisser dans son obscurité naturelle la première partie de la pièce était un excellent moyen de ne pas avoir à passer plusieurs heures à la ranger. Et pour faire deviner ce lieu, utiliser une source d'éclairage puissante à l'arrière-plan m'a permis, par un jeu d'ombres chinoises, de suggérer les profils de munitions et les pierres chargées d'histoire de ce fort construit à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Enfin, puisque le sujet principal de cette photo était l'homme, le démineur, et qu'il me fallait préserver son identité, j'ai dissimulé trois petites sources lumineuses colorées dans le passage de porte afin de mettre en valeur sa silhouette et de laisser deviner sa tenue, ses gestes et son action. [Ref:1322-16-0026 GID juin 2022] Canon EOS R5 | ISO1600 | 1/60s F/4 | 17 mm.*

Je profite d'un moment en montagne pour relire cet article loin du tumulte de la société et des réseaux. Je vérifie son accessibilité à des regards néophytes, j'y cherche les dernières coquilles qui pourraient subsister... Il est bientôt 21 h, et si le soleil n'est pas encore couché, cela fait deux heures qu'il n'illumine ni ne réchauffe plus les berges encaissées du lac d'altitude où j'ai choisi de bivouaquer. Je me glisse dans ma tente tunnel pour quelques heures de sommeil récupérateur. Plus tard, au milieu de la nuit, je ressors de mon abri, emmitoufflé chaudement pour supporter le vent frais. Je contemple le reflet de la Lune sur la surface délicatement striée de l'étendue d'eau à mes pieds, la voûte étoilée et les silhouettes déchirées des aiguilles rocheuses noires qui se détachent sur le ciel en fond

de tableau... J'ai choisi de ne pas emporter d'appareil photo avec moi cette nuit-là. Je me lève, égoïstement, pour m'adonner au plaisir simple de la contemplation.

Et tandis que je regarde le vent iriser de bien des façons la surface du lac en contrebas, quelque chose de plus profond que ce qui précède m'apparaît subitement : photographeur de jour, c'est capter l'instant ; photographeur de nuit, c'est fixer le temps. Ce sont deux arts complètement différents, dans leur esprit plus que dans leur technique. En dehors du matériel qu'ils emploient, ils n'ont rien à voir.

Le jour, le photographe « augmente » la fraction de seconde qu'il a immortalisée lors de son déclenchement. En la fixant, en la figeant, il permet au spectateur de prendre le temps de regarder quelque chose de véritablement trop fugace pour l'œil humain. La nuit, il immortalise aussi une scène que l'œil humain ne peut pas percevoir, mais cette fois-ci pour une tout autre raison : l'image finale qu'il présente correspond alors à une somme de temps qui s'est écoulé et de lumière qui s'est additionnée, à une durée, un temps long ramassé en une seule image.

Dans les deux cas, le spectateur pense avoir la même chose sous les yeux : une photographie, le témoin en deux dimensions d'une parcelle de réalité sortie du flux du temps. Ces illusions visuelles sont pourtant le reflet de deux dynamiques opposées. Pourrait-on trouver meilleure illustration de la théorie quantique de la non-linéarité du temps ? Car le vrai pouvoir de la photographie n'a pas trait à la lumière mais au temps et, paradoxalement, c'est en photographiant de nuit, en l'absence de lumière, que ce paradigme est le plus frappant. Comme en physique quantique, on observe alors que le temps est une grandeur complexe, difficilement appréhendable. Qu'il s'écoule de manière non linéaire.

La théorie quantique et la photographie nocturne rompent notre relation habituelle au temps, bouleversent notre rapport au passé, interrogent la permanence du réel, de l'actuel. Elles ouvrent la porte d'un monde libéré du carcan temporel. Dans celui-ci, le photographe est maître des horloges : il a le pouvoir de figer le temps, mais aussi de faire se rencontrer des moments différents ; il collecte des traces et crée des possibles. « La vision scientifique et la vision poétique, loin de s'exclure, se rejoignent pour nous faire percevoir le monde dans sa véritable richesse », écrit Hubert Reeves. ─



SARINA COHN

## VOYAGE AU BOUT DE MA NUIT

« *Que vois-tu ?* »

« *Sais-tu à quoi tu ressembles ?* »

« *Pourrais-tu me décrire ?* »

Je m'appelle Sarina et je suis chanteuse. À la suite d'un problème d'oxygénation à la naissance, j'ai vécu les quinze premières années de ma vie avec une vue d'un vingtième avant de perdre mon potentiel visuel. Depuis ma plus tendre enfance, les gens se demandent comment je me représente le monde. Lorsque j'étais enfant, la curiosité était palpable à chaque nouvelle rencontre. Selon mon humeur, je prenais le temps de répondre ou m'en tirais avec une formule vague comme « je ne vois pas grand-chose » avant de tenter de faire basculer la conversation sur un autre sujet. Je comprends les interrogations que l'on peut avoir lorsque l'on se trouve face à une personne dont on sait qu'elle perçoit le monde différemment. C'est ce que j'ai éprouvé lors de mon échange universitaire à Pékin : j'étais extrêmement curieuse de savoir comment des jeunes de mon âge, mais qui ont grandi dans un système sociétal très éloigné du mien, percevaient le monde. Je ne suis donc pas étonnée de croiser encore souvent des gens qui me posent et me reposent les mêmes questions, me demandant comment je lis, à quoi ressemblent mes rêves, ce qui m'attire chez un éventuel partenaire...

Ce qui m'interroge en revanche, c'est que ces questions sont bien plus nombreuses depuis que j'ai perdu la vue. Je m'attendais pourtant à ce que cela soit plus simple, un « je ne vois rien » me semblant plus facile à appréhender qu'un évusif « je ne vois pas grand-chose ». Et pourtant... Durant les treize dernières années, c'est-à-dire durant tout le temps que j'ai passé dans la peau d'une personne « porteuse de cécité », ce dialogue s'est très souvent répété : « Qu'est-ce que tu vois ? Rien. Mais... rien... rien ? » Selon les occasions, ce point d'interrogation contient de l'incrédulité – comme si avec mon « rien » je n'avais pas tout dit –, du doute – comme s'il était impensable que je n'ai pas oublié de mentionner qu'il y avait en fait quelque chose d'autre –, ou encore une horreur comparable à celle que l'on manifeste devant un documentaire montrant des orphelins se douchant à l'eau froide dans un dortoir insalubre !

À ce stade de la discussion, mon interlocuteur enchaîne souvent avec une question qui peut aller de « comment fais-tu pour faire ceci ou cela ? » à « comment est-ce arrivé ? ». Mais celle qui revient le plus souvent est : « Est-ce que cela ressemble à la nuit ? » Ce rapprochement est, à mon sens, l'un des plus grands stéréotypes associés à la cécité. Lorsque j'étais enfant, je possédais d'ailleurs un livre qui s'intitulait Louis Braille,

l'enfant de la nuit. « L'enfant de la nuit », comme s'il allait de soi que la nuit étant le contraire du jour, c'était également le contraire de la vue.

Je voudrais aujourd'hui vous détromper. Pour moi, la cécité est aussi éloignée de la nuit que la peinture l'est de la musique. Cécité et nuit sont deux choses différentes, tout simplement parce que la nuit, bien qu'elle soit l'absence de jour, contient beaucoup de choses. Il y a l'obscurité, les étoiles, les lumières artificielles, la musique qui s'échappe des cafés et des boîtes de nuit, l'air frais, l'odeur des plantes... On conseille d'ailleurs souvent de visiter Paris *by night*, ce qui prouve bien que, dans l'inconscient collectif, la nuit recèle quelque chose qui manque à son opposé le jour.

La cécité, elle, n'implique pas autre chose, pas de prime abord en tout cas. Qu'elle soit de naissance ou acquise, elle est d'abord l'absence. L'absence totale ou partielle de lumière, car votre rétine n'est pas ou n'est plus apte à la percevoir, l'absence de formes, d'ombres, de contrastes, mais aussi et surtout l'absence de matérialité, de substance et d'existence.

Entendons-nous bien : je ne suis en aucun cas en train d'affirmer que toutes les personnes atteintes de cécité vivent dans un monde sans substance. Dans le cas de personnes aveugles depuis leur naissance, elle revêt simplement un caractère particulier et un aspect qui paraît souvent étranger à l'entourage. Pour les personnes qui, comme moi, ont vu leur acuité visuelle baisser au cours de leur vie, l'enjeu consiste à recréer de la substance, à raviver par d'autres moyens ce qui a été perdu, à rappeler le monde qui s'est dérobé à votre regard. C'est ce cheminement complexe mais néanmoins passionnant que je vais m'efforcer de vous raconter dans ces quelques lignes.

Lorsqu'il fut clair pour ma famille que je serai malvoyante, ma grand-mère, qui était professeur de piano et de solfège, décida de m'enseigner la musique. C'était, pensait-elle, un domaine où ma faible vision ne représenterait qu'un léger contre-temps. Entourée de chansons et d'instruments depuis le plus jeune âge, je commençai donc le piano à quatre ans, le chant à cinq. La musique accompagnait presque tous les moments de ma vie et, dans une enfance rythmée par les rendez-vous chez les différents professionnels de santé, les efforts pour s'adapter au monde et les difficultés que cela entraînait, elle constitua très vite un refuge, un domaine dans lequel je n'avais rien à envier aux personnes voyantes. Selon ma grand-mère, il était impensable que de petits détails comme mon impossibilité à lire des partitions fussent un obstacle à mon apprentissage : pour pallier ce problème, je n'aurais qu'à travailler deux fois plus. C'est ainsi que j'appris le solfège en écoutant, aidée par une oreille absolue.

En parallèle, je suivais une scolarité dans l'enseignement ordinaire et, avec mon frère et ma sœur, je m'adonnais à toutes les activités possibles, en poussant à l'extrême les limites de mon potentiel visuel : course, vélo, ski, équitation... Ma mère, artiste peintre, nous communiqua à tous trois

l'amour de l'art et des couleurs, et je ne peux compter les après-midi passés à dessiner le monde tel que je le voyais, pour le simple plaisir des contrastes et des différentes teintes.

J'avais donc, je pense, une assez bonne perception de la manière dont vous envisagez le monde et, bien que parcellaire, je découvris plus tard à quel point ma vision était importante dans l'équilibre de ma vie. De fait, comme le dit la sagesse populaire, c'est en perdant une chose que l'on se rend compte de son importance !

Ma grand-mère était abonnée à des magazines de broderie. Elle recevait donc une fois par mois des patrons sous forme de canevas de toile transparente sur lesquels étaient dessinées des images de bateau, de personnage ou de fleur. Le but était de colorier ces canevas en y brodant les points indiqués avec les fils de la bonne couleur. On pouvait ainsi créer une tapisserie, un mouchoir ou un petit sac à lavande à mettre dans un placard. Lorsque l'on me demande d'expliquer ma perte de vision, je recours souvent à l'image de ces canevas.

Imaginez que la réalité que vous voyez est un canevas brodé de fils de toutes les couleurs. Si certains fils viennent à disparaître, il ne vous restera pas du noir, qui est lui-même une couleur, mais bien l'absence de couleur, c'est-à-dire de la transparence. Ce phénomène peut commencer à n'importe quel moment, que vous vous y attendiez ou non. Au milieu de la couleur marron du café dans votre tasse apparaîtra tout à coup une tache floue, une tache de « rien » qui n'est ni noire ni grise ni blanche. Si vous déplacez votre regard vers la droite, la tache se superposera à la couleur acier de la cafetière ou au vert foncé de la plante en pot. Selon la lumière, elle sera plus ou moins claire, se teintera de reflets gris ou blanchâtres, mais ce n'est pas de la couleur. C'est simplement une absence de substance visuelle, une sorte de non-sens optique, d'accroc dans les informations incessantes que votre rétine transmet chaque jour à votre cerveau. À mesure que la tache s'élargit, elle engloutit l'assise de votre siège, la tête du président sur la photo dans votre journal ou une portion de la rue dans laquelle vous marchez. Vos pieds continuent leur office mais, durant un très court instant, vous avancez dans le vide et vos pieds disparaissent. Puis la nature reprend ses droits. Mais alors vous faites un autre pas et ce manège recommence.

Il peut aussi arriver que le néant s'invite dans votre champ de vision par le haut, le bas ou un côté. Alors, vous vous mettez à heurter les enfants dans les files d'attente, vous frôlez l'accident à cause d'un véhicule que vous n'aurez pas perçu sur votre droite ou vous peînez à distinguer la couleur du ciel. Enfin si, comme dans mon cas, le flou décide qu'il ne fera pas de discrimination et que tous les côtés de votre champ visuel lui conviennent, votre vie ressemblera vite à une sorte d'alunissage progressif sans apesanteur ni reportage de la NASA.

Dans les premiers temps, et ce surtout si vous perdez la vue de manière continue, votre attention se focalise sur ces étranges manifestations. Là où vous perceviez des paysages urbains, des arbres ou tout simplement votre salon, il ne reste plus rien. Tout est petit à petit recouvert par ce brouillard incolore. Votre univers vous paraît de plus en plus étrange et des situations qui, jusqu'ici, ne présentaient aucune difficulté deviennent autant de courses d'obstacle ou d'exercices de voltige. Il semble que, aussitôt que vous vous êtes adapté, les choses se remettent à changer, si bien que vous vous trouvez sans cesse à l'affût, en vigilance, aux aguets du moindre changement.

La perte de ma vision commença lorsque j'avais quinze ans et dura environ un an. Durant cette période, je me souviens que chaque matin était pour moi source de questions : lorsque j'ouvrirai les yeux, dans quel monde me trouverai-je ? Quelle partie de mon univers aura disparu cette fois ?

Les tâches quotidiennes les plus simples, comme se verser un verre d'eau ou marcher, devenaient presque impossibles à réaliser. Les déplacements plus longs que quelques mètres inenvisageables. Je me souviens qu'un jour j'étais partie en balade avec mon père ; alors qu'il marchait à côté de moi, il a subitement disparu. Je me suis arrêtée et l'ai appelé, croyant qu'il s'était éloigné pour observer le paysage. Il m'a répondu et j'ai entendu sa voix... à seulement quelques pas de moi. Il était là mais pourtant absent car je ne le percevais plus. J'étais incapable d'évaluer la distance qui nous séparait. Ce fut un choc pour lui comme pour moi, la matérialisation d'un processus qui avançait et que nous ne pouvions plus ignorer. Je me souviens de l'angoisse que j'éprouvais à la même période à l'idée de ne plus pouvoir voir le ciel. Je ne pouvais m'imaginer sans lui au-dessus de moi, car c'était l'une des rares choses que j'avais toujours perçues. Lorsque j'ai fait part de cette peur à mes parents, leur réponse fut : « Si un jour tu dois perdre le ciel, nous te le raconterons. »

En serai-je donc réduite à percevoir la vie à travers d'autres yeux que les miens ? Continuerai-je à aimer les mêmes choses qu'auparavant, mais par procuration ? Cette idée me semblait insupportable, à moi qui me battais depuis toujours pour vivre une vie identique à celle des autres.

Cette fois encore, la musique fut une inestimable bouée de sauvetage : pour penser à autre chose, je m'inscrivis à un concours dont je remportai la troisième place, ce qui me valut de partir jouer mes compositions en Norvège. De ces quelques jours, je retiendrai le plaisir immense de jouer ma musique face à un public inconnu, mais aussi la beauté des paysages dont je m'escrimai à graver chaque détail dans ma mémoire.

Quelques mois plus tard, je subissais une opération chirurgicale censée sauver mon résidu visuel, mais qui me coûta finalement la vue. Durant le dernier été que je passai en tant que personne malvoyante, je me pris à

mépriser cette part de moi-même qui ne pouvait plus voir, la considérant comme une faiblesse, une tare impossible à effacer. J'avais toujours été malvoyante, mais je ne m'étais jamais autant sentie handicapée que durant ces dernières semaines, alors que je me raccrochais désespérément aux petites bribes de visages, de couleurs et de paysages que je voyais encore.

Le soir du 16 septembre 2010, j'étais de retour chez mes parents après l'opération. Je retirai le pansement qui couvrait mes yeux et me retrouvai face à... du blanc. Là où, jadis, subsistait une petite île de perception au milieu d'une mer floue, il ne restait plus rien, seulement une feuille entière de canevas sans aucun fil, rendue blanchâtre par la lumière des lampes qui passait au travers. Je fermai les yeux, les rouvris : rien n'avait changé. Dans un accès de frayeur pure, j'éteignis la lumière pour ne plus voir ce « rien », en espérant de toutes mes forces que, peut-être, une mise au point allait se faire quelque part, comme sur un site Internet qui mettrait du temps à s'actualiser. Il se produisit alors une chose effrayante : malgré la lumière éteinte, je voyais toujours du blanc. C'était comme si j'avais appuyé sur l'interrupteur, mais que le commutateur qui se trouvait dans mon cerveau n'avait pas fonctionné. Je me mis à hurler.

Dans ma chambre, tout était pareil à l'ordinaire : mon lit à gauche, les étagères à droite, tous mes albums et mes bibelots étaient en place. Pourtant, lorsque je tournais sur moi-même, les objets restaient à leur place, comme si la mise au point ne se faisait pas. Il en était de même avec les gens : je pouvais les voir, mais comme dans un aquarium flou et leurs mouvements me restaient étrangers.

Pendant les quelques premières heures de ma nouvelle vie, je me révélai incapable de savoir si je voyais véritablement ou non. Je percevais sans aucun doute des choses, mais les variations de lumière et de mouvements m'étaient inaccessibles. Il s'agit, avec le recul, des heures les plus terrifiantes de toute mon existence.

Grâce à un neurologue ami de mes parents, je compris quelques jours plus tard que je n'étais pas devenue folle et que le phénomène auquel j'étais confrontée avait un nom : le syndrome de Charles Bonnet ou syndrome des images fantômes. Cette étrange manifestation était le résultat de ma brusque perte de vision. Mon cerveau, incapable de gérer ce soudain vide sensoriel, recréait les images des endroits qu'il connaissait et que j'avais mémorisées. Il peignait sur ma rétine les images de ma chambre, de mon salon et de ma cuisine, mais ne parvenait pas encore à les faire évoluer en fonction de mes mouvements. Imaginez-vous dormir dans une chambre dont le décor reste immobile, que vous soyez couché sur le ventre ou sur le dos.

Selon le médecin, il n'y avait rien à faire, sinon laisser à mon cerveau le temps de s'habituer. Je vécus donc pendant quelques jours dans un monde de carton-pâte entièrement créé par ma propre conscience, de manière

totallement indépendante de ma volonté. J'ignore combien de temps cela dura. Toujours est-il qu'un beau matin, les objets se remirent à bouger. J'étais toujours prisonnière de mes souvenirs, mais au moins étaient-ils plus réalistes.

Je vivais dans la nostalgie, dans un monde qui, techniquement, n'existait plus pour moi. Cet étrange univers me rappelait à chaque instant que son pendant réel m'était inaccessible. Je brûlais d'arracher ces voiles de cécité pour retrouver ma véritable existence et découvrais avec horreur que devenir aveugle ressemblait à tout sauf à la nuit. D'ailleurs, même mes nuits étaient peuplées d'images : celles dont je me souvenais et qui persistaient sur ma rétine, même une fois les lumières éteintes, et celles de mes rêves, dans lesquels je retrouvais pour un temps ma vision d'autrefois.

C'est dans ce nouveau monde devenu chaotique que j'entamai ma seizième année. Incapable de comprendre comment une opération censée me soigner avait pu me rendre aveugle et très mal prise en charge par le corps médical qui semblait aussi démuni que mes parents et moi, je sombrai petit à petit dans la dépression. Chaque minute était un crève-cœur, chaque moment passé un souvenir de ce qui m'avait été enlevé. J'ai en mémoire les longues heures passées sur mon lit à attendre que le temps s'écoule et l'impression d'avoir été flouée, trompée sur ce qu'allait être le reste de ma vie.

Selon moi, le plus difficile lors d'un tel changement est de trouver une raison de continuer. Comment allais-je poursuivre ma vie ? Tandis que je me débattais avec les reliquats d'images que mon subconscient m'imposait tout en m'efforçant de poursuivre ma scolarité sans m'effondrer, mes parents tentèrent de trouver une réponse à cette question. Il me fallait à tout prix un projet, une activité qui ferait passer au second plan la tristesse, la colère et le deuil des couleurs. C'est ainsi que, sur un coup de tête, mon père m'inscrivit à la sélection belge de l'Eurovision avec l'une des chansons que j'avais écrites pour le festival norvégien. Je m'apprêtais à entrer au conservatoire supérieur en chant lyrique et n'avais jamais envisagé de passer à la télévision, qui plus est avec une composition que j'avais mise au point à la va-vite parce qu'il me manquait trois minutes de spectacle, mais cela valait toujours mieux que de rester dans mon lit à me morfondre. C'est ainsi qu'au terme de la finale nationale retransmise sur la première chaîne de télévision belge, je remportai la deuxième place du concours. Ce fut une incroyable expérience qui, en plus de m'inoculer le « virus de la variété », me donna une raison de vivre pendant quelques mois.

Et puis, au bout de quelques semaines, d'autres sensations arrivèrent à ma conscience. C'était comme si tous les récepteurs de mon épiderme étaient devenus plus sensibles, sensibles aux flux d'air qui se déplaçaient autour de moi lorsque je bougeais, sensibles au brusque déplacement d'air provoqué par l'ouverture d'une porte ou même à la chaleur corporelle des

gens de mon entourage. Dans le même temps, les odeurs me devenaient plus perceptibles : le parfum acide de la pluie sur le béton mouillé, l'odeur d'ennui dans les salles de classe en fin d'après-midi, les fragrances animales de transpiration ou de sang menstruel.

Mes oreilles aussi se réveillaient et portaient à mon attention toutes sortes de bruits nouveaux, depuis le froissement du tissu de mes vêtements contre ma peau jusqu'au son lointain de travaux dans le quartier voisin. C'était comme si mes autres sens prenaient le relais de celui qui avait disparu. Moi qui avais toujours vécu en entendant parler de « sens compensatoires » ou de la chance que j'avais « d'entendre mieux que les autres » puisque j'étais malvoyante, je découvrais encore de nouvelles perceptions, de nouveaux moyens de voir le monde.

Après avoir vécu dans une réalité fantôme, je devenais subitement plus consciente de tout ce qu'il se passait autour de moi. Une porte qui claque, une conversation lointaine, le bruit du vent dans les feuilles d'automne ou le grésillement d'un appareil ménager devenaient autant de nouvelles sources d'information. Petit à petit, je parvenais à me détacher de ce qui me manquait pour me concentrer davantage sur ce que je gagnais. À l'heure de la pleine conscience, le poids de mon corps sur une chaise ou la texture d'un vêtement contre ma peau devenaient plus présents, m'offrant ainsi un tout nouveau point de vue sur ma réalité. Cette nouvelle donne possédait toutefois son revers : dans l'incapacité de trier les différentes informations transmises à mon cerveau, je me retrouvais submergée par les bruits de la circulation ou les claquements des portes des classes de mon lycée ; les restaurants bondés me faisaient horreur car j'étais incapable d'y entretenir une discussion tant les voix se mélangeaient pour créer une inextricable cacophonie. Lorsqu'il pleuvait, l'écho de l'eau sur les bâtiments rendait mes déplacements compliqués, sans parler du crissement des feuilles mortes sur les pavés de ma rue. Toutes ces heures passées à travailler mon audition se retournaient contre moi et, bien qu'émerveillée par les nouvelles possibilités qui s'offraient à moi, j'étais également effrayée par toutes ces perceptions.

Ensuite, vint la conscience accrue du mouvement : un chemin montant ou descendant, les courbes d'une route sinueuse, les déplacements de mon corps dans l'espace se faisaient plus prégnants. Ce phénomène se renforça avec l'arrivée de ma première chienne guide quelques mois plus tard. Avec elle, j'étais désormais capable de me fier aux oscillations de mon corps et du sien pour m'orienter.

Petit à petit, tous ces nouveaux canaux sensoriels remplacèrent celui de la vision et me permirent de m'en détacher tout en conservant son souvenir. Je me mis à mettre en place, de façon plus ou moins consciente, des stratégies pour me repérer dans l'espace : diffuser de la musique dans un coin de la pièce pour avoir un point d'ancrage à partir duquel explorer

mon environnement, siffloter en marchant pour entendre l'écho du son rebondir sur les murs et me donner ainsi des informations sur les obstacles, ou encore me fier au déplacement de l'air et aux odeurs pour détecter une présence.

Petit à petit, j'arrêtai de survivre et commençai à vivre. Après la terminale, je suis partie pour l'université et le conservatoire, comme je l'avais prévu. Et à la fin de mes études, j'ai décidé de tenter ma chance dans le milieu de la musique. J'ai depuis l'incroyable privilège d'exercer un métier qui est aussi ma passion.

Mon monde ne ressemble toujours pas à la nuit. Je continue de vivre au milieu d'images créées par mon cerveau. À certains moments je peux distinguer une nuit noire, le blanc éclatant d'un jour de neige ou être éblouie par un spot braqué sur moi pendant un concert. Le reste du temps, des images me viennent, mais elles sont moins présentes et ne s'imposent plus à moi. Mes yeux n'ont jamais vu ma chambre d'étudiante à l'université ni les appartements dans lesquels j'ai vécu. Je m'en fais pourtant une image précise d'après les descriptions que l'on m'en a fait et selon mon ressenti. J'apprécie par exemple la grande baie vitrée de mon salon qui, par temps de soleil, projette partout une lumière que j'imagine dorée.

Dans mon esprit, les visages de mes proches sont restés tels qu'ils étaient en 2010 et, aussi étrange que cela puisse paraître, cela m'est bien égal. En outre, si je suis toujours extrêmement attentive à ma garde-robe et, les jours de concert, à mon maquillage, si je tiens beaucoup à la longueur de mes cheveux et à ma ligne, le fait de ne pas me voir dans le miroir ne me perturbe plus vraiment. C'est comme si je m'étais sevrée des stimulations visuelles, telle une végétarienne qui, au bout de plusieurs années, cesse d'avoir envie de viande. En revanche, j'ai conservé certaines habitudes propres à ceux qui ont connu la vision, comme tourner la tête lorsque quelqu'un arrive près de moi ou regarder mes interlocuteurs, habitudes qui se sont révélées particulièrement utiles sur les plateaux de télévision.

Ce qui me manque le plus ? La beauté des couleurs et l'esthétique des œuvres d'art. Cela doit faire dix ans que je ne suis pas allée dans un musée et, à mon grand regret, les adaptations et audiodescriptions de tableaux n'ont jamais réussi à combler ce vide ; manquent l'appréhension instantanée et l'émotion spontanée. Mon amour pour tout ce qui est visuel se ressent d'ailleurs, je pense, dans les textes de certaines de mes chansons : j'aime y décrire des paysages, dépeindre de grands espaces et inviter l'auditeur à s'y évader.

Est-ce que je regrette d'avoir été opérée ? Je dirais que oui, mais pas pour les raisons auxquelles on pourrait s'attendre. Il ne fait aucun doute pour moi que la prise de risque du chirurgien ait été bonne. Mise à part la perte de mon résidu visuel, l'intervention a toutefois eu d'autres conséquences médicales qui, de mon point de vue, se sont avérées bien

plus handicapantes que la cécité. Cependant, avec le recul, je regrette surtout le manque d'informations, de communication et l'impuissance inavouée du corps médical, le manque de réactivité et les différents abus de confiance auxquels mes parents et moi avons dû faire face durant l'année où ma vue s'éteignait à petit feu, qui ont fait de cette période un cauchemar pour moi et pour mes proches. Treize ans plus tard, je continue d'en subir les conséquences et, pour être tout à fait franche, j'espère guérir un jour de ce sentiment d'avoir été flouée, trahie, trompée. Toutefois, ma cécité n'a, étrangement, pas grand-chose à voir là-dedans.

Aimerais-je retrouver une partie de ma vue ? Aujourd'hui, je pense que oui, si tant est que je ne risque pas ma santé. Ai-je accepté ma cécité ? Cette question me paraît floue et varie en fonction du moment. Je dirais en revanche que j'ai appris à aimer cette autre manière d'apprécier le monde qui m'entoure.

Pour terminer ce voyage, je vous propose un petit exercice : ouvrez votre fenêtre et fermez les yeux pour quelques instants. Essayez de ressentir la chaleur du soleil sur votre visage – elle est bien présente même s'il fait gris –, humez l'odeur de pluie sur le macadam, celle des arbres qui perdent leurs feuilles en automne ou du pain chaud de la boulangerie toute proche, écoutez le chant des oiseaux, le bruit des voitures ou le rire des enfants qui rentrent de l'école. Inspirez, expirez, laissez la vie s'écouler autour de vous. Pendant quelques minutes, vous ne devez rien faire, vous n'avez qu'à éprouver, sentir et ressentir. Alors, que voyez-vous ? ┘





VIRGINIE MARTIN-LAVAUD

## LE TEMPS DES MONSTRES

La nuit, l'espace-temps du calme et du silence, que certains utilisent pour créer et pour travailler tandis que la majorité des hommes plonge dans le sommeil. La nuit, l'espace-temps de l'incertain, lorsque les sens sont troublés par la difficulté à voir et à identifier l'environnement.

Si donc, pour beaucoup, la nuit est un temps de repos, ce temps de vie auquel pensées et corps s'abandonnent en un ailleurs, elle est paradoxalement rarement sans activité puisque le dormeur lui-même produit des rêves et des *scenarii* qui, parfois, le surprennent et le réveillent. Cette activité onirique intéressa le neurologue et psychanalyste Sigmund Freud, lui inspirant *L'Interprétation des rêves*, un ouvrage analysant ses propres productions qu'il ne cessa de compléter et de renseigner pendant plus de trente ans (1899-1929). Il avait remarqué que les rêves contenaient des images et des pensées interdites, érotiques parfois, des désirs redoutés. La violence des affects liés à ces images orienta son attention vers la mythologie et ses récits, ouvrant la scène aux monstres, loups-garous et fantômes.

D'autres avant Freud, artistes, écrivains et même astrologues, s'étaient intéressés aux images et aux significations des songes. Ainsi le peintre Francisco de Goya qui, sous l'un de ses dessins à l'eau-forte sur lequel on peut voir un homme assis en habits, endormi, entouré de chauves-souris menaçantes, écrivit : « Le sommeil de la raison engendre des monstres<sup>1</sup>. » Si la raison est un argument qui s'oppose à l'insouciance, la connaissance en est un autre, dont l'objet vise à s'opposer à l'incertain.



### L'incertain

En soi, l'incertain renvoie à une catégorie du savoir qui confronte à la non-maîtrise, au fait de ne pas pouvoir tout mesurer et identifier. Il se distingue de l'inconnu, dont l'objet vise à imaginer ce qui n'est pas.

L'incertain cherche à trancher entre le vraisemblable et le non-entendable de la raison. Il introduit la statistique et la mesure de l'événement, et est fondamentalement humain, à l'inverse des réseaux numériques et des robots conçus par des programmes de calculs et de probabilités pour répondre sans hésitation. Ainsi, alors qu'il revenait autrefois aux augures et aux astrologues de créer un récit sur le vraisemblable, ce

---

1. Eau-forte n° 43 dans la série des quatre-vingts gravures dites *Les Caprices*, publiées en 1799 : *El sueño de la razón produce monstruos*.

sont aujourd'hui les calculs de probabilités qui instrumentalisent nos hésitations, se chargeant de nous rassurer ou de nous alerter au gré des mots-clés.

L'incertain est donc une part du mesurable de notre réalité, part avec laquelle certains jouent pour en effrayer d'autres. Prenons en exemple la figure du loup-garou. Les adultes et adolescents savent que le risque d'en rencontrer un dans la réalité est faible, tandis que les enfants plus jeunes n'en sont pas convaincus. Ils n'en sont pas convaincus parce que leur degré d'analyse de l'in vraisemblable ne s'est pas suffisamment confronté à l'expérience et à la preuve.

C'est la raison pour laquelle monstres, fantômes et loups-garous sont des productions esthétiques et des créations qui témoignent de la non-maîtrise de la réalité. Rencontrer un loup-garou dans un jeu vidéo, un rêve ou une fiction vise à produire de l'inquiétant pour précisément effrayer et résonner avec la part de non-maîtrisable du savoir, part que l'on nomme inquiétante étrangeté<sup>2</sup>. Certes, la question de l'identification de la forme au regard des connaissances est ici essentielle. C'est pourquoi la nuit est un espace-temps particulier. Identifier par nuit noire une forme sans outils technologiques est pour un humain un exercice aux résultats incertains.

## **La nuit, espace-temps du tout possible et allégorie de l'inconnu**

Pourtant, cette vie inconsciente propre au sommeil de nos nuits est bien celle qui alimente nos espoirs et nos doutes, nos fictions et nos réponses, confrontés que nous sommes aux inconnus de notre destin. Ainsi Victor Hugo, dans son roman *Les Travailleurs de la mer*, écrit que « l'inconnu dispose du prodige, et il s'en sert pour composer le monstre », pour illustrer ces moments de doute où « l'insaisissable qui flotte en nos songes rencontre dans le possible des aimants auxquels ses linéaments se prennent, et de ces obscures fixations du rêve il sort des êtres »<sup>3</sup>.

Il ne fait aucun doute que, transposé dans le vocabulaire de notre temps, « le prodige » est ici synonyme d'inconscient, tandis que « les obscures fixations du rêve » sont pour leur part l'ombilic, ce qui n'est pas formulable, nommé « réel » en psychopathologie. Cette catégorie, le réel, désigne le reste à jamais insaisissable et informulable de la pensée<sup>4</sup>. La définition que Victor Hugo donne de l'inconnu possède le mérite de suggérer que peut exister dans la réalité une force psychique qui dépasse de loin la seule dimension imaginaire, une force qui puise ses fondements

2. S. Freud, *L'Inquiétante étrangeté*, 1919

3. V. Hugo, *Les Travailleurs de la mer* [1866], in *Œuvres complètes*, Paris, Robert Laffont, vol. III, 1985, p. 278.

4. J. Lacan, *L'Éthique de la psychanalyse*, séminaire VII, Paris, Le Seuil, 1986, p. 85.

dans le symbolique, dans un savoir inconscient, façonné par l'existence d'ombres provenant de la part d'inconnu en soi-même. C'est justement cette force qui donne forme aux monstres de nos nuits.

Cette propriété de mise en forme de l'inconnu, de « pousse à la forme », Roger Caillois l'avait également isolée dans son essai sur l'imaginaire<sup>5</sup>. Il la qualifie d'expression d'un au-delà de la représentation, de figuration de ce qui n'a jamais été vu ou connu, ou bien encore de tentative d'anticipation de la forme dite « chose » parce qu'elle est difficilement identifiable et qu'elle échappe à la nomination. Sans analyse, les contenus de pensée inconscients provoquent de l'angoisse parce qu'ils suggèrent des liens puissants entre insaisissable, perte et jouissance ; des liens qui, selon la structure psychique du sujet, produisent des motifs d'inquiétudes et d'inconnus dont on trouve trace dans l'esthétique des monstres et fantômes.

Précisons ici que les monstres sont avant tout des êtres formels donnant à voir des étrangetés subies par le corps, tandis que les fantômes, par contraste, concernent l'esprit et effacent la forme. Ces maniements formels témoignent tous deux de ce qui nous surprend, de ce que nous peinons à intégrer à nos réalités, à nos expériences, ce que nous appelons traumatismes.

## Les monstres, des figurations de l'impensable

Esthétiquement, le monstre est créé à partir de trois traitements formels : la métamorphose, l'altération avec ajout ou amputation d'éléments corporels et la déformation.

Ce faisant, le monstre appartient à une catégorie de l'esthétique originale, car il fait le lien entre la forme imaginée et le biologique, confrontant les créatures à la réalité. C'est pourquoi les créatures monstrueuses permettent de rendre compte à la fois de l'inadéquation de l'image dans le miroir et de l'inadéquation de la représentation de la forme corporelle au regard du savoir acquis par l'observation. Cette inadéquation est généralement une formalisation de la pulsion de mort, car que ce soit dans nos rêves, dans l'histoire de la peinture, dans les récits mythologiques, l'apparition du monstre permet de formaliser ce qui n'a pas d'explication logique afin de proposer une forme au non-familier et au surnaturel. En usant du hors-norme et donc du singulier, le monstre formalise ce qui est inhumain et donc, par contraste, définit l'humain<sup>6</sup>. Il permet de préciser la catégorie logique du général. Nous avons à cet égard

5. R. Caillois, *La Pieuvre*, Paris, La Table ronde, 1973.

6. V. Martin-Lavaud, « Le monstre, une altération esthétique pour penser l'humain », *Topique* n° 122, 2013/1, pp. 83-91.

avancé l'idée que c'est parce que le signifiant « monstre » est un tenant lieu du représentant de la représentation qu'il est toujours singulier et original pour celui qui le crée et le définit à lui-même<sup>7</sup>.

La nuit, en accueillant nos rêves, ouvre un espace à tous les possibles, un espace qui devient angoissant parce qu'il met en images des motifs sans réponse comme notre origine, la jouissance et la mort. Les images et les formes données à nos inconnus sont donc des illustrations des productions nées de l'absence de mots, de vécus traumatiques, de confrontation à l'insu.

Remarquons que de tout temps, imaginer l'inconnu a été une préoccupation des lettrés et hommes de science, qui s'exprima dans l'art avec plus ou moins de succès. En témoignent, par exemple, les bêtes de la terre et de la mer, lion et dragon à sept têtes et huit cornes, dans le texte de l'Apocalypse de saint Jean, miroirs esthétiques des angoisses et symboles des inquiétudes des premiers chrétiens. Tel l'était également le Léviathan dans les récits apocryphes du livre de Baruch, horrible monstre marin surgit lors du cinquième jour de la Création en même temps que Béhémot, créature gigantesque régnant sur les terres.

Le médiéviste Jean Céard remarque que « le Moyen Âge n'a jamais réussi à définir un vocabulaire de ces choses que les Grecs nommaient paradoxales »<sup>8</sup>. Ces choses sont l'écho formel dont on peut observer la diversité sur les tuffeaux sculptés des monuments religieux et royaux. Ce n'est qu'à la Renaissance que certaines critiques seront émises quant au flou et à la fantaisie des représentations de monstres. Pierre Belon, scientifique du XVI<sup>e</sup> siècle, reprochera ainsi à Ambroise Paré, chirurgien auteur d'un recueil intitulé *Des monstres et prodiges*<sup>9</sup>, et à André Thevet, religieux et grand voyageur, auteur d'une *Cosmographie universelle* (1575), leur manque d'objectivité. « D'un auteur à l'autre, le nombre de ces races augmente ou décroît ; leurs noms subissent les plus surprenantes modifications, leurs traits particuliers se séparent, se combinent, se transforment à plaisir. De telles libertés ont des raisons évidentes : l'Antiquité, d'abord, n'a pas transmis une liste unique, ensuite l'incertitude des traditions manuscrites, parfois les pièges des abréviations paléographiques ont pu rendre certains noms méconnaissables, enfin l'interprétation trop libre de certains termes grecs, à une époque où la connaissance de cette langue est très déficiente, a pu suffire à faire naître de nouvelles races<sup>10</sup>. »

7. V. Martin-Lavaud, *Le Monstre dans la vie psychique de l'enfant*, Paris, Érès, 2009.

8. J. Céard, *La Nature et les Prodiges*, Genève, Droz, 1996, p. 40.

9. Ambroise Paré publié, en 1573, *Des monstres tant terrestres que marins*, ouvrage devenu par la suite *Des monstres et prodiges*, puis inclus dans l'édition des *Œuvres* parue en 1575, augmentée en 1579, puis en 1585. En 1582, une traduction latine paraît à Paris, qui assure le rayonnement international de l'œuvre de Paré.

10. J. Céard, *op. cit.*, p. 44.

De fait, aux XII<sup>e</sup>, XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles, seuls les récits des voyageurs et des commerçants servaient de supports à l'élaboration de la connaissance. La volonté de surprendre était telle que certains n'hésitaient pas à utiliser leur propre imaginaire pour créer des compositions originales, remplies de monstres et autres créatures extraordinaires, destinées à captiver le non-voyageur, mais également à traduire la surprise de celui qui, témoin oculaire de tant de nouveautés, ne pouvait en croire ses yeux.

Comme le souligne Jurgis Baltrušaitis, il semble à la lecture des récits des explorateurs que les créatures décrites étaient d'autant plus extraordinaires que l'était la portée du souvenir sur le narrateur : « *La mappa mundi*, imprégnée de conventions et de structures fabuleuses, est, avant tout, une géographie des fables qu'elle amoncelle sur toute son étendue. Les merveilles et les curiosités du monde en constituent le principal objet<sup>11</sup>. » « La faune, les monstres de la terre et de la mer sont, eux aussi, abondamment représentés. Les peuples anormaux de Solin et de Pline (Blemmyes, moniculi, hermaphrodites...) s'alignent dans une bande étroite longeant l'Afrique et l'Asie, du côté de l'Océan, comme sur la marge d'un manuscrit<sup>12</sup>. »

Ce modèle de représentation du monde lié en partie à l'ouverture du Moyen Âge aux mondes islamiques et orientaux était donc fort riche<sup>13</sup>. Les liens, pour la plupart commerciaux, permirent nombre d'échanges qui influencèrent les représentations de l'inconnu, et ce, à partir du XII<sup>e</sup> siècle, dans toute l'Europe occidentale. En utilisant et en exploitant les formes nouvelles découvertes lors de ces voyages, les Européens rapportèrent de fait de nombreux monstres, dragons, licornes, cynocéphales (hommes à tête de chien), sciapodes (hommes à une seule jambe), dont certains nous sont devenus familiers.

La prise de conscience de la distorsion subie par l'objet d'étude viendra remettre en cause les connaissances acquises à cette période et jeter le doute sur toutes les tentatives précédentes de représentation du monde. Ces critiques concernant le pouvoir sans limite de l'imagination seront par la suite reformulées par Descartes et lui serviront à construire sa métaphysique<sup>14</sup>. S'endormir sur des balivernes n'était en effet pas du goût des philosophes et scientifiques du XVII<sup>e</sup> siècle, qui, au contraire de leurs aînés, vont faire preuve d'une rigueur et d'une logique naturaliste, créant la tératologie, science répertoriant les anomalies du vivant pour les classer par catégorie<sup>15</sup>.

11. J. Baltrušaitis, *Réveils et Prodiges*, Paris, Flammarion, 1988, p. 254.

12. *Ibid.*, p. 258.

13. J. Baltrušaitis, *Le Moyen Âge fantastique*, Paris, Flammarion, 1981.

14. « C'est pourquoi peut-être que de là nous ne concluons pas mal, si nous disons que la physique, l'astronomie, la médecine, et toutes les autres sciences qui dépendent de la considération des choses composées, sont fort douteuses et incertaines » (Descartes, *Méditations métaphysiques*, Paris, Flammarion, 1979, p. 71).

15. Étienne Geoffroy Saint-Hilaire et son fils Isidore.

## Conclusion

La nuit, espace-temps de l'oubli de soi de la conscience, offre un espace qui n'a rien à voir avec la science et la raison. L'accueil de la surprise, de ce qui ne va pas de soi, est souvent synonyme de ce qui n'est pas clairement identifiable, de ce qui angoisse. Si les enfants font parfois de mauvais rêves dans lesquels des formes menaçantes les brutalisent, faisant entendre leurs contradictions pulsionnelles, la formalisation de ces angoisses sous forme de monstres et de créatures menaçantes en est une expression bien naturelle. Dans l'histoire des idées, nous avons illustré pourquoi le terme « monstre » était utilisé pour décrire ce qui n'avait pas de logique ou de correspondance avec le connu. Aujourd'hui encore, lorsque des scientifiques sont surpris par ce qu'ils découvrent, tels les astrophysiciens ou mathématiciens, la nomination de la forme inconnue est désignée par cette terminologie<sup>16</sup>. ┘

16. « Les vrais "monstres" mathématiques ne naissent qu'au XX<sup>e</sup> siècle, au cours de deux révolutions successives contre Euclide. [...] Ces nouvelles structures étaient considérées par les mathématiciens de l'époque comme "pathologiques", comme des "monstres" apparentés à la peinture cubiste et à la musique atonale qui bouleversaient les canons du goût artistique vers la même époque. Les mathématiciens qui créèrent ces monstres les considéraient comme importants parce qu'ils démontraient que le monde des mathématiques pures inclut une richesse de possibilités allant bien au-delà des structures simples qu'ils voyaient dans la nature » (B. Mandelbro, « Des monstres de Cantor et de Peano à la géométrie fractale de la nature », *Penser les mathématiques*, Paris, Le Seuil, 1982, pp. 231-233).

JEAN-YVES DANIEL

## LA NUIT, AU SEIN DE L'UNIVERS

### Sémantique

De quoi parle-t-on quand on évoque la nuit ? Ce qui est le plus commun est donné par les dictionnaires usuels. On peut citer *Le Robert* : « Obscurité qui enveloppe quotidiennement une partie de la Terre du fait de sa rotation. Espace de temps qui s'écoule depuis le coucher jusqu'au lever du Soleil. » Une définition en deux phrases permettant d'associer le phénomène astronomique avec l'effet de noirceur durable : la rotation de la Terre illuminée par le Soleil créant une durée séparant deux configurations locales de la position du Soleil, à savoir le crépuscule et l'aube. Ces éléments se retrouvent peu ou prou dans les autres ouvrages de référence.

Levons tout de suite une ambiguïté qui tient au fait qu'ombre et lumière sont indissociables, comme le sont obscurité et clarté, et que souligne la double notion de jour. Le jour, légalement, est la période de rotation « diurne » de la Terre sur elle-même, de 24 heures ou 86 400 secondes si l'on se donne comme échelle de temps le temps civil ou temps universel (TU), qui est le temps de la vie sociale calé sur la rotation terrestre et la position du Soleil<sup>1</sup>. L'autre définition du jour, parfois appelée la journée, est complémentaire de la nuit, entre aube et crépuscule, l'espace de temps baigné par la lumière naturelle, issue du Soleil. Nous comptons sur la sagacité du lecteur pour faire le départ entre ces deux notions au cours de leur occurrence dans le texte, au regard du contexte étudié.

La nuit a donc une portée universelle si l'on songe qu'elle peut être appliquée à toute planète de notre système solaire, toujours animée d'un double mouvement, celui de la révolution autour du Soleil et de la rotation sur elle-même. Cette portée s'est agrandie avec la découverte des planètes extrasolaires, soit des planètes autour d'autres étoiles dans notre galaxie. Ce ne sont pas moins de 5 000 « exoplanètes » qui ont été mises au jour depuis trente ans. Bien sûr, ce qui n'est pas universel, *a priori*, est l'existence d'une vie témoin de ces nuits « ailleurs ».

1. Si l'on veut être rigoureux, il faut en effet préciser dans quel repère se mesure la rotation terrestre, à savoir une origine et trois directions qui servent d'axes. L'origine étant le Soleil, le temps universel (le jour civil de 86 400 secondes) est calé sur la position du Soleil (on parle de Soleil moyen, car le mouvement de la Terre, et donc du Soleil pour nous, se fait selon une ellipse). Si l'on parle du repère dit de Copernic, les trois axes sont matérialisés par les directions de trois étoiles lointaines. Il s'agit alors du temps sidéral (par rapport aux étoiles), légèrement différent du temps civil. Le jour sidéral est plus court de 3 minutes et 56 secondes que le jour civil.

Si l'on revient à notre monde terrestre, des précisions s'imposent au-delà de la définition commune de l'entre crépuscule et aube, si l'on s'attache à la position du Soleil dans son rapport à l'obscurité. Même disparu sous l'horizon, le Soleil en effet continue d'éclairer les cieux au couchant, comme il a commencé d'éclairer les cieux au levant avant d'apparaître au-dessus de l'horizon. Les cieux rougeoient alors en général, car la partie bleue et verte de la lumière a disparu, diffusée par une épaisseur d'atmosphère importante dans le cas des levers et couchers du Soleil.

Trois définitions sont classiquement mentionnées, civile, nautique, astronomique, selon la position du Soleil sous l'horizon :

- la nuit civile sépare les moments où le Soleil est à  $6^\circ$  sous l'horizon. Le crépuscule civil correspond à une position décroissante du Soleil entre  $0^\circ$  et  $6^\circ$  sous l'horizon. L'aube civile correspond à une position croissante du Soleil de  $6^\circ$  à  $0^\circ$  sous l'horizon. Cette définition est la référence de l'allumage et de l'extinction de l'éclairage artificiel respectivement entre fin du crépuscule civil et début de l'aube civile ;

- la nuit nautique correspond à un angle de direction du Soleil de  $12^\circ$  sous l'horizon. Les définitions du crépuscule et de l'aube nautiques correspondent. Historiquement, le crépuscule nautique, entre  $6^\circ$  et  $12^\circ$ , qui suit le crépuscule civil, est ce moment où apparaissent des étoiles, les plus lumineuses du Ciel et qui permettent aux marins de faire le point ;

- la nuit astronomique est calée sur une position du Soleil de  $16^\circ$  sous l'horizon. Le crépuscule astronomique, entre  $12^\circ$  et  $16^\circ$ , suit le crépuscule nautique, et à son terme toutes les étoiles visibles le deviennent effectivement, y compris les moins lumineuses.

## Durées de la nuit

L'utilisation du pluriel marque la dépendance de la durée de la nuit en fonction de l'endroit sur Terre (la latitude) et de la date (le jour et le mois) au cœur de l'année. Cette variation est due au double mouvement de la Terre, de révolution annuelle autour du Soleil dans un plan, celui de l'écliptique, et de rotation autour d'un axe incliné sur l'écliptique. L'angle entre l'axe de rotation terrestre et la normale à l'écliptique est appelé inclinaison de l'écliptique et vaut actuellement (il varie légèrement en raison des perturbations des planètes sur la trajectoire de la Terre)  $23^\circ 26'$ . Cette inclinaison est responsable du phénomène des saisons et de la variabilité de la durée de la nuit en un lieu donné au cours de l'année. Les données cinématiques du mouvement de la Terre déterminent quatre configurations particulières dans le temps, on le sait, celles des solstices d'été (20 ou 21 juin) et d'hiver (21 ou 22 décembre), et celles des équinoxes

de printemps (20 ou 21 mars) et d'automne (22 ou 23 septembre). Aux solstices, le plan formé par l'axe de rotation et la droite Terre-Soleil est perpendiculaire à l'écliptique. Aux équinoxes, l'axe de rotation est perpendiculaire à la droite Terre-Soleil.

L'inclinaison de l'écliptique pointe par ailleurs cinq cercles de latitude donnée (parallèles) sur la Terre : l'équateur, les tropiques du Cancer et du Capricorne, les cercles polaires arctique et antarctique, de latitudes respectives :  $0^\circ$ ,  $23^\circ 26'$  Nord,  $23^\circ 26'$  Sud,  $66^\circ 34'$  Nord,  $66^\circ 34'$  Sud.

En conséquence, ces particularités des mouvements de la Terre rejaillissent sur les durées de la nuit (et du jour). Aux équinoxes, les durées de la nuit et du jour sont les mêmes sur toute la Terre, et valent 12 heures, cette égalité restant vraie toute l'année à l'équateur. Au solstice d'été, la nuit est la plus courte dans l'hémisphère Nord et la plus longue lors du solstice d'hiver. Les saisons et les durées sont inversées dans l'hémisphère Sud. Lorsque la latitude croît, les inégalités entre jour et nuit augmentent. Entre équateur et tropique du Cancer, le Soleil peut passer au zénith d'un lieu, ce phénomène ne se produisant plus qu'une fois dans l'année, au solstice d'été sur le tropique du Cancer. Entre ce tropique et le cercle arctique, la durée de la nuit augmente à partir du solstice d'été jusqu'au solstice d'hiver. Au nord du cercle polaire arctique, la nuit peut durer plusieurs jours autour du solstice d'hiver, cette durée étant d'autant plus grande que l'on se rapproche du pôle Nord. En ce point très particulier, la nuit dure six mois autour du solstice d'hiver, entre l'équinoxe d'automne et l'équinoxe de printemps. Tous ces phénomènes sont bien sûr à inverser pour l'hémisphère Sud.

## Histoire de la nuit

Le jour, comme période de rotation de la Terre, a en fait une histoire. Il a varié et continue de varier au cours des temps, il en est donc de même de la durée de la nuit.

L'invariabilité est une abstraction qui ne correspond pas à la complexité des phénomènes physiques. Johannes Kepler, vers 1600, a le premier émis des doutes sur la constance de la vitesse de rotation terrestre. Emmanuel Kant et Pierre-Simon de Laplace, au XVIII<sup>e</sup> siècle, soupçonnèrent un ralentissement séculaire de la rotation, dû à la perte d'énergie par effet de marée. Qu'en est-il ?

Si l'on veut mettre en évidence la non-uniformité d'un temps fondé sur un phénomène périodique, il faut disposer d'un phénomène plus stable. C'est ainsi que les oscillateurs à quartz dans les années 1930, puis les horloges atomiques dans les années 1970 ont permis de montrer de façon de plus en plus précise que le temps universel subissait des variations

en raison de la variabilité du jour. La rotation terrestre est soumise en effet à différents types de variations, saisonnières, irrégulières, séculaires. Avec leurs mouvements de matière périodiques (fontes et glaciations, précipitations et évaporations, apparitions et disparitions végétales...), les saisons peuvent faire varier la rotation terrestre d'une milliseconde d'un jour à l'autre, avec des retards et des avances qui se compensent au cours de l'année. Des irrégularités se superposent, qui peuvent en se cumulant atteindre quelques millisecondes sur la dizaine d'années. De 1900 à 1918, le jour a diminué de 2 millisecondes ; et il a augmenté de 2,3 millisecondes entre 1918 et 1936. On pense que ces variations sont dues aux réarrangements de la structure interne de la Terre. On n'a pas toujours d'explication, comme dans le cas du 20 septembre 1945, où le jour a augmenté d'un coup de 3 millisecondes.

Ces variations irrégulières ne masquent pas cependant sur le long terme un fait avéré : le ralentissement séculaire de la rotation terrestre. À la surface de la Terre se déplace un bourrelet liquide par effets de marée créés essentiellement par la Lune. En raison de la rotation de la Terre, ce bourrelet frotte sur le fond des mers peu profondes et les côtes continentales. D'où une perte d'énergie qui a tendance à freiner la rotation terrestre, dont la mer de Behring serait responsable pour moitié. Cet allongement séculaire du jour atteint 2 millisecondes par siècle. On pourrait considérer que c'est dérisoire, sauf qu'il est cumulable sur des milliards d'années et que le retard ainsi causé dans l'échelle de temps universel par rapport à un temps plus uniforme (temps atomique) suit une loi en nombre d'années au carré. On s'est ainsi aperçu que des phénomènes observés par les Grecs ont eu lieu avec plus de 3 heures d'avance sur les calculs faits aujourd'hui en supposant un jour invariable. Et par ailleurs, des observations du nombre de cercles de croissance des coraux, lié aux alternances diurnes jour/nuit de luminosité au cours de l'année (qui elle est restée à peu près constante), attestent qu'il y a 400 millions d'années, il y avait 400 jours de 22 heures dans une année !

Nos connaissances actuelles représentent une formation de la Lune, il y a 4,5 milliards d'années, par collision d'une petite planète avec notre Terre. Au début, la Lune était très proche, la rotation de la Terre bien plus rapide (de quelques heures, d'où près de 1000 jours dans l'année) avec des nuits également beaucoup plus courtes, sans parler de marées extrêmement fortes. Les lois de la mécanique prévoient un éloignement progressif de la Lune (effectivement mesuré de 4 centimètres par siècle), et dans des milliards d'années elle devrait se situer quatre fois plus loin que maintenant, la Terre ayant suffisamment ralenti pour que Lune et Terre se présentent la même face, les effets de marée disparaissant alors. La période de rotation terrestre serait de 50 jours actuels. Y aura-t-il une humanité pour vivre sous l'empire de nuits aussi longues ?

## La nuit et la Vie

Depuis « l'explosion de la Vie » au Cambrien, il y a 500 millions d'années, la durée de la nuit a peu diminué, suivant celle du jour passée de 20 heures à 24 heures. Le vivant, quelle que soit l'espèce, à commencer par la nôtre, *Sapiens*, âgée de 300 000 ans, du genre *Homo*, daté lui de 3 millions d'années, a été façonné par le rythme luminosité/obscurité qui accompagne toute la biosphère exposée à l'astre du jour. Le rythme associé est dit « circadien », d'après le latin *circa*, « autour », et *dies*, « jour ». Il est essentiellement piloté par des horloges biologiques internes ou endogènes. Au cours de l'évolution, les espèces fabriquent un *corpus* génétique répondant à des *stimuli* extérieurs enregistrant la périodicité de la luminosité naturelle (solaire). Les mécanismes convoqués sont autant comportementaux et physiologiques que biologiques. Il peut s'agir, au travers de l'alternance veille/sommeil, de la production d'hormones comme la mélatonine ou le cortisol, du potassium, de la circulation sanguine, du cycle gastrique, de la température... On trouvera parfois l'emploi plus restreint du « rythme nyctéméral », du grec *nuktos*, « nuit », et *héméra*, « jour », pour décrire un cycle biologique de 24 heures, répondant de façon exogène aux manifestations de l'alternance jour/nuit. Le rythme circadien est différent, qui peut s'appliquer à tout cycle biologique à base endogène comme celui des espèces qui hibernent ou qui vivent à de grandes profondeurs (dans les mers ou sous terre).

Pour étudier précisément et expérimentalement l'influence de l'alternance jour/nuit, des expériences d'isolement « hors du temps » ont été réalisées sur des humains reclus pendant plusieurs semaines, sans *stimuli* extérieurs, celle de Michel Siffre étant sans doute la plus notoire. Il en est résulté des faits inattendus : le rythme circadien semble être de 25 heures. L'alternance veille/sommeil semble reculer d'une heure chaque « jour », comme le cycle de la température et celui du cortisol. Au bout de quelques semaines, l'alternance veille/sommeil se désynchronise des cycles biologiques, marquant la rupture entre la régulation d'ordre social et celle ressortissant au biologique. L'explication tiendrait à l'existence de deux horloges biologiques principales, ou oscillateurs internes différents, l'un qualifié de « fort », peu dépendant des modifications environnementales car lié aux caractéristiques biologiques endogènes de l'espèce (expliquant notamment la difficulté à sortir du *jet-lag*), l'autre de « faible », car plus influençable par les signaux temporels extérieurs, donc plus facilement sensible aux perturbations environnementales.

De façon plus générale, l'alternance jour/nuit se répercute sur les processus adaptatifs des espèces au travers de leurs performances sensorielles particulières, qu'il s'agisse des plantes ou des animaux.

On distingue à cet égard les espèces diurnes et les nocturnes, l'acuité visuelle étant déterminante pour ces dernières, qui joue sur la structure et la sensibilité de l'organe oculaire, et notamment dans la relation symbiotique entre proies et prédateurs. Au point qu'une faible luminosité, comme celle de la Lune, peut devenir dominante et perturber les rythmes circadiens des espèces, notamment dans leurs relations trophiques. On comprend dès lors l'importance pour les cycles du vivant de la « pollution lumineuse », qui ne gêne pas que les astronomes ou les contemplateurs des cieux.

La nuit, en diminuant de façon drastique la luminosité des niches écologiques, sert de révélateur aux capteurs sensoriels dédiés à d'autres vecteurs physiques que la lumière. Ce peut être le son. Les ondes acoustiques, notamment les ultrasons, servent par leur écho (comme pour le radar) à la détection des proies, prédateurs, congénères pour de nombreuses espèces : cétacés, rongeurs, oiseaux, chauves-souris (jusqu'à 200 000 hertz, alors que l'oreille humaine est limitée à 20 000 hertz), insectes (la fausse teigne tient le record avec 300 000 hertz, ce qui lui permet de détecter son prédateur, la chauve-souris...)... L'odeur est aussi une information précieuse dans l'obscurité : pour le grand requin blanc, de grands mammifères (éléphants, ours...), les taupes, les rapaces... Mais incontestablement la chaleur est une reine des informatrices. Transfert d'énergie qui peut se faire par conduction, par convection, il peut l'être aussi par transport radiatif. Tout corps chaud émet un rayonnement dit « thermique ». Dans la gamme des températures ambiantes dans la biosphère terrestre, les corps émettent un rayonnement infrarouge dont l'énergie est adaptée à la mise en agitation des molécules, source de chaleur, sans les détruire chimiquement. À titre indicatif, l'être humain, visible le jour par diffusion de la lumière naturelle, l'est également la nuit, mais parce qu'il émet en infrarouge à une longueur d'onde de 10 microns. Tous les animaux à sang chaud sont ainsi visibles la nuit, ce qui en fait des proies et/ou des prédateurs potentiels. Les animaux à sang froid comme les reptiles, très sensibles à la chaleur, sont particulièrement avantagés dans cette relation trophique.

Pour en finir de cette relation de la nuit au vivant, l'auteur ne saurait oublier qu'il écrit ces lignes dans une revue gérée par l'armée de terre, sur la sollicitation d'un grand ami général d'armée (2S) de haute réputation de ladite arme. La détection et l'intensification du rayonnement infrarouge ne sont pas méconnues de l'univers militaire, comme l'écholocalisation, au-delà de l'observation du rayonnement visible, qui va nous occuper comme suit.

## La nuit, ouverture lumineuse sur l'Univers

Pendant des millénaires, depuis que l'Homme veut comprendre par l'observation le monde qui l'entoure, et jusqu'à une période très récente, la lumière, ou plus exactement la partie visible du spectre électromagnétique, entre 0,38 et 0,78 micron de longueur d'onde pour l'Homme, a été la seule source d'information qu'il possédait sur l'Univers. La grande responsable, et ce n'est pas péjoratif, en est l'atmosphère et les molécules qui la composent. La partie visible est une toute petite partie du spectre et c'est naturellement celle où l'œil humain est le plus sensible, selon la loi d'économie adaptative de la nature. Du côté des courtes longueurs d'onde, les molécules de l'atmosphère arrêtent les rayonnements UV, X et gamma. Du côté des grandes longueurs d'onde, les molécules comme celle de l'eau arrêtent les infrarouges, sauf dans une petite fenêtre autour de 10 microns. L'atmosphère est transparente aux ondes radio, entre 5 centimètres et 10 mètres de longueur d'onde (d'où les grands radiotélescopes au sol).

Et donc, alors qu'elles sont noyées dans le bleu du ciel ou arrêtées par les nuages, les lumières célestes apparaissent progressivement avec l'advenue de la nuit astronomique. L'observation des cieux est aussi ancienne que l'humanité. La Lune, visible aussi en plein jour, est notre compagne de la nuit et du temps, base des premiers calendriers autour de la lunaison, de 29,53 jours. L'observation attentive des changements d'allure de la voûte céleste au cours de l'année (c'est le Soleil qui apparemment parcourt le zodiaque) est nécessaire pour bâtir le calendrier annuel, celui des saisons dont la période, l'année tropique, est de 365,24 jours. Incommensurable avec la lunaison, ce qui explique les difficultés historiques d'établissement des calendriers luni-solaires.

Le mouvement majestueux de la ronde diurne des étoiles accompagné des trajectoires particulières des planètes visibles (*planètes*: « astre errant ») inspire le système géocentrique des Grecs d'une Terre centrale immobile, que la révolution copernicienne mettra plus de 150 ans à mettre à bas pour que soit adopté le système héliocentrique au cours du XVII<sup>e</sup> siècle. Un siècle qui voit la construction des observatoires d'État munis de grands instruments optiques, lunettes et télescopes, succédant à l'œil nu dont ils décuplent les performances. Les XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles sont ceux de l'investigation du monde des étoiles, notre galaxie, et de la découverte de ces objets splendides que peuvent être les nébuleuses. Le XX<sup>e</sup> siècle est la plongée dans le monde des galaxies et la détection de phénomènes universels comme l'expansion cosmique qui établissent une discipline nouvelle, la cosmologie, appliquée à un objet scientifique en soi, l'Univers.

La connaissance de l'Univers n'aurait pas été complète si, parallèlement à l'étude au sol de la lumière visible, l'observation spatiale hors de l'atmosphère n'avait pas été réalisée en UV, X, gamma, infrarouge, et même

en visible pour s'affranchir complètement des perturbations et absorptions atmosphériques, à l'instar du fameux *Hubble* aux magnifiques images, relayé tout récemment par le *James Webb* explorant au plus profond de l'Univers. Sans parler de la traque de particules comme les neutrinos ou les rayons cosmiques, ou la toute récente détection des ondes gravitationnelles.

Mais que cherche-t-on ainsi si ce n'est également la nuit ? Le ciel est très noir hors de l'atmosphère, sauf dans la direction du Soleil et de la Lune dont les télescopes spatiaux se protègent pour observer les objets célestes qui leur sont attribués : la nuit, universelle, est une ouverture sur toutes les lumières. Et puis, la nuit nous offre d'autres spectacles, qui marquent les esprits : les aurores rares et splendides, comme peuvent l'être les comètes, les météores, plus fréquents. La nuit éclaire notre condition humaine, dans un Univers que nous découvrons chaque jour un peu plus.

## ▮ La nuit est noire, une connaissance sur l'Univers

Pourquoi fait-il noir la nuit ? Cette question pourrait paraître triviale et entraîner une réponse à la « Michu » : « Pardi, c'est qu'il n'y a plus le Soleil ! Bien la peine de faire de grandes études ! » En fait, de grands esprits se sont posé la question, à commencer par Kepler cherchant à réfuter les élucubrations de Giordano Bruno, partisan d'un Univers infini rempli d'étoiles comme le Soleil. Il s'agit de fait ni plus ni moins d'une interrogation cosmologique ayant légitimité jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle. La pensée dominante était celle d'un Univers infini, statique, éternel, et habitait même un Albert Einstein hostile à l'idée d'expansion. Cette interrogation cosmologique est la suivante, débouchant sur un célèbre paradoxe, celui d'Heinrich Olbers, penseur du XVIII<sup>e</sup> siècle : dans un tel Univers, le regard ne peut que croiser en toute direction une étoile puisque les étoiles (ou les galaxies) éternelles sont en nombre infini. Et donc dans toutes les directions, comme lorsque l'on se situe dans une forêt où partout le regard croise un arbre quelle que soit sa distance, l'œil doit subir l'éclat d'une étoile, ce qui devrait rendre le Ciel éblouissant partout et en tout temps. Et ce n'est pas le cas ! La nuit, et même le jour le montrent assez. Olbers pensait avoir trouvé la réponse dans la matière interstellaire qui fait écran en absorbant la lumière des étoiles. Mais cela ne change pas le problème, car cette matière chauffée, à l'équilibre, réémettrait l'énergie absorbée et serait tout aussi lumineuse que les étoiles. Reprenant Kepler, c'est curieusement le poète Edgar Allan Poe, rejoint par l'astronome François Arago, qui est sur la piste : soit l'Univers que nous observons est fini, avec un nombre fini d'étoiles, soit il est infini et nous n'en voyons qu'une partie, l'Univers observable.

Ainsi, l'idée que les étoiles ont un âge fini, confortée par la vitesse finie de la lumière, explique que ces étoiles ne sont visibles que dans une zone délimitée de l'espace, dans laquelle nous ne sommes pas nécessairement présents. C'est la cosmologie moderne des années 1930 qui est venue résoudre le paradoxe. La relativité générale d'Einstein prédit que l'Univers n'est pas statique et qu'il est soit en contraction, soit en expansion. C'est ce dernier cas que l'astronome Edwin Hubble met en évidence, une réalité finalement acceptée par Einstein. En faisant remonter le temps dans les équations de la relativité générale, on arrive à une époque de densité et de température extrêmes, un état primordial de l'Univers décrit sous le vocable de Big Bang, et daté de 13,7 milliards d'années. L'Univers observable est fini car d'âge fini. Ce qui résout le paradoxe. Un autre phénomène y participe, secondaire. L'expansion de l'Univers fait que les galaxies lointaines sont faiblement lumineuses, leur lumière étant décalée par effet Doppler vers le rouge, où l'énergie du rayonnement est plus faible qu'en visible. La lumière de ces galaxies s'estompe et est « noyée » dans le rayonnement fossile qui est la trace lumineuse du Big Bang. Ce rayonnement formé lorsque l'Univers était âgé de 380 000 ans s'est refroidi de 3 000 à 2,7 degrés en raison de l'expansion, pour devenir un rayonnement radio micro-onde. Ce rayonnement emplît l'Univers, la nuit en est pleine, mais nous ne le voyons pas. Derrière un phénomène aussi banal et quotidien que le noir de la nuit se cache une réalité profonde de l'Univers. ─



VÉRONIQUE DUBOIS

## ON A TOUS EN NOUS QUELQUE CHOSE DE JACOB

« Ni par la puissance ni par la force, mais bien par mon esprit !  
Dit l'Éternel-Cebaot »  
(Zacharie 4, 6)

Dès l'incipit de la *Genèse*, le texte biblique consigne le motif de la nuit comme pierre d'angle de l'édifice spirituel et temporel du monde : tout commence avec lui. « Dieu dit : "Que la lumière soit !" Et la lumière fut. Dieu considéra que la lumière était bonne, et il établit une distinction entre la lumière et les ténèbres. Dieu appela la lumière jour, et les ténèbres il les appela nuit. Il fut soir, il fut matin, un jour<sup>1</sup>. »

Cette posture symbolique, voire édifiante, se poursuit dans le premier Livre du Pentateuque avec le personnage de Jacob. Ainsi les chapitres *Vayetsé*<sup>2</sup> (« Il sortit ») et *Vayichla'h*<sup>3</sup> (« Il envoya ») définissent allégoriquement le rapport de l'Homme au monde par la médiation de trois épreuves nocturnes : le rêve, la prière du soir et le combat nocturne contre l'« ange ». C'est par ces confrontations essentielles, vécues sur le mode d'une inéluctable destitution narcissique de l'être, que Jacob naîtra à lui-même et au monde, Jacob devenu YiSRa'eL<sup>4</sup>, peuple et terre à la fois.

Péricopes dites « de formation », *Vayetsé* et *Vayichla'h* engagent à lire la nuit comme constitutive de l'identité diasporique d'YiSRa'eL, qui se construit à travers « les espaces de l'oubli et la mémoire du temps »<sup>5</sup>. La sémiostylistique invite le lecteur, tel Jacob, à cheminer à travers cet espace textuel où la nuit est tapie. Le chapitre *Vayetsé* est dit « fermé » : sans lumière ni pause ni aération aucune, il instaure une pesanteur, voire une apnée, et annonce de façon prophétique les angoisses de l'exil. La première épreuve nocturne, le rêve, et l'exil du patriarche sont ici intimement liés dans son périple identitaire.

1. *Genèse* 1,5.

2. Après avoir ravi à son frère Esav son droit d'aînesse et les bénédictions d'Isaac leur père, Jacob quitte la maison de ses parents. Marquant un arrêt pour la nuit, il fait le « rêve de l'échelle » au sommet de laquelle Dieu se révèle : « Cette terre sur laquelle tu reposes, je te la donne à toi et à ta postérité. [...] Oui, je suis avec toi ; je veillerai sur chacun de tes pas et je te ramènerai dans cette contrée, car je ne veux point t'abandonner avant d'avoir accompli ce que je t'ai promis » (*Genèse* 28,10-32, 3).

3. Fuyant son frère Esav désirant le tuer, Jacob, après l'échec d'une tentative d'apaisement, prend peur et prie. Dans la nuit surgit alors un homme avec lequel il combat et qui ne le laissera partir à l'aube qu'après l'avoir béni et avoir changé son nom, Jacob devenu YiSRa'eL (*Genèse* 32, 4-33).

4. YiSRa'eL (lire Israël) : second nom de Jacob après la lutte avec l'ange (*Genèse* 32,29). Par transfert de nom, YiSRa'eL désigne aussi un peuple et une terre. Voir A. Abécassis, *La Pensée juive*. T. II *De l'éclat politique à l'éclat prophétique*, Paris, Le Livre de poche, 1996.

5. *Ibid.*

À qui sait les déchiffrer, les nuits juives de l'exil, expériences traumatiques, sont une formidable source d'enseignements. Elles recèlent forces morales et spirituelles, lumières occultes réservées aux élus, à partir desquelles s'est construite une nation capable de transformer les épreuves en défis, les défis en expériences et enseignements. Ces ressources éclairent sur la résilience gravée au cœur d'une Histoire bousculée par le sens du tragique.

La trilogie d'Élie Wiesel, *La Nuit*, *L'Aube* et *Le Jour*<sup>6</sup>, transpose cette appréhension à l'expérience traumatique de la Shoah et des camps. « Les titres marquent sa transition de l'obscurité à la lumière, selon la tradition juive de compter le début d'un nouveau jour à partir du crépuscule, en suivant la *Genèse* 1-5 : "Il y eut un soir et il y eut un matin : jour un". Dans *La Nuit*, dit Élie Wiesel, je souhaitais montrer la fin, la finalité de l'événement. Tout tendait vers une fin – l'homme, l'histoire, la littérature, la religion, Dieu. Il ne restait rien. Pourtant, nous recommençons avec la nuit<sup>7</sup>. » Tel est le sens que donnera Jacob à la prière du soir, avant son combat nocturne, prière dernière et cependant première de la journée.

Après ces deux premières expériences initiatiques, le combat contre l'ange apparaît comme ce point d'acmé où « il est possible de voir [...] la figure, éloquente pour tous les hommes, des épreuves qu'il doit traverser seul »<sup>8</sup>. Et parce que nous avons en nous quelque chose de Jacob, ses expériences nocturnes font sens dans un récit mythique<sup>9</sup> qui, en tant que tel, recèle une fonction étimologique, et parle de l'Homme, héritier moral et spirituel du patriarche.

## De la nécessaire destitution narcissique

Que dit *Vayetsé* sur le rapport de Jacob à la nuit ? Impulsion première, le titre, « Il sortit », délivre l'enseignement général de ce texte de formation. « Depuis l'aube de sa propre histoire, il [Jacob] est le patriarche de l'exil. Tandis qu'Abraham s'était arraché à la maison natale pour aller vers la Présence, son petit-fils – pourchassé, exilé de Canaan – semble parcourir le trajet inverse : il marche à rebours<sup>10</sup>. » Il quitte Beer-sheva « puits des bénédictions » pour Haran – à rapprocher de 'Haron af, « la colère [de Dieu] ».

6. Paris, Éditions de Minuit, 1958-1961-1962.

7. [https://fr.wikipedia.org/wiki/La\\_Nuit\\_\(Wiesel\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/La_Nuit_(Wiesel))

8. D. Ménager, <https://books.openedition.org/pupo/2489?lang=fr>

9. Dans *Aspects du mythe*, Mircea Eliade assigne au terme les limites suivantes : le mythe raconte une histoire sacrée ; il relate un événement qui a eu lieu dans le temps primordial, le temps fabuleux des « commencements ».

10. B. Rojzman, « La nuit de Jacob », *Pardès* n° 53, 2013/1, pp. 65-74.

Ce périple géographique désigne un état de déplacement spirituel, celui des priorités. Dès la sortie de la ville, Jacob rencontre la nuit<sup>11</sup>, obstruction de la vérité, voire aliénation de son essence et de sa source. « Le Midrash nous montre le soleil baissant brusquement sur l'horizon à l'approche du voyageur. Préfiguration d'un trouble et d'un délaissement qui seront, après lui, le lot de sa postérité. [...] Aussi longtemps que Jacob réside à Beer-Sheva, il est en lui-même, dit le *Zohar*, comme un soleil qui se lève. Mais en partant pour Haran, il devient soleil couchant. L'exil [...] apparaît désormais comme une nuit de l'âme, un crépuscule de l'être qui s'attache à l'identité même<sup>12</sup>. »

Signe d'une volonté supérieure, ce crépuscule hâtif constitue la condition d'une nécessaire destitution narcissique pour accueillir la Révélation. « C'est Dieu lui-même qui a incliné la roue du soleil avant l'heure normale, parce qu'il voulait parler à notre père Jacob dans l'intimité<sup>13</sup>. »

Afin d'accéder au niveau d'YiSRa'eL, Jacob passe par un dessaisissement initiatique de trois ordres, soumis à l'effcience de la nuit. Dans un premier temps, l'éloignement de ses parents, puis la mise à l'abri de sa famille et de ses biens valident sa fragilisation sociale, *poor lonesome cowboy* devenu. Plus encore, la nuit consomme sa fragilisation en ce qu'elle occulte la vision, physique et intellectuelle, vecteur de maîtrise sur le monde. Dépossédé de l'exorbitant privilège du Spéculaire, il reste cependant à le priver de ses ressources spéculatives. Quoique désigné *Ish tam* (« homme simple »), Jacob n'est ni simple ni « blanc bleu » : c'est par la ruse qu'il a ravi à Esav son droit d'aînesse et les bénédictions d'Isaac leur père, générant une haine mortelle. Plus encore, à l'approche de son frère ennemi, dans un esprit d'apaisement<sup>14</sup>, diplomatie et stratégie militaire<sup>15</sup> déployées sont des modèles. Or, si la stratégie est première dans la logique humaine<sup>16</sup>, elle est vouée à l'échec en ce qu'elle n'est que seconde dans l'économie de la Transcendance. « Dans une dimension plus théologique, c'est la solitude<sup>17</sup> du personnage qui devient l'essentiel, comme toujours lorsque les récits exigent que le héros démontre ses ressources intérieures<sup>18</sup>. »

11. Genèse 28,11 : « Il atteignit l'endroit et il y passa la nuit, parce que le soleil s'était couché. »

12. B. Rojzman, *op. cit.*

13. *Ibid.*

14. « Vous parlerez ainsi à mon seigneur, à Ésaü : "Ainsi parle ton serviteur Jacob". »

15. Genèse 24 : « Puis il les [les siens] aida à traverser le torrent et fit passer ce qui lui appartenait. »

16. « Je veux rasséréner son visage par le présent qui me devance et puis je regarderai son visage, peut-être deviendra-t-il bienveillant pour moi. »

17. Genèse 32,25 : Jacob est déjà de l'autre côté de la rivière (*Houlin* 91a).

18. D. Ménager, *op. cit.*, cite Roland Barthes.

## Le rêve : du contrat de confiance à l'ordre de mission existentielle

« La nuit de l'exil est le milieu naturel d'un mode particulier de Révélation, d'une Parole onirique et intime, plus feutrée que les divulgations diurnes. Quelque promesse qui ne se délivre que dans l'ombre, au fond d'un sommeil chargé de signes<sup>19</sup>. » Cette dimension onirique est, au sens propre, porte-parole du Tout-Puissant<sup>20</sup>, qui délivre à Jacob un contrat de confiance autant qu'un ordre de mission existentielle : la dimension des combats et des exils à venir, autant que la posture du patriarche, engage ses héritiers spirituels. À chaque génération, la stature d'YiSRa'eL est comme la Terre, une promesse dispensée par le rêve et qui s'acquiert par le mérite.

À partir du vocable « rêve », l'hébreu invite à explorer cette perspective par l'interprétation de deux paronomases particulièrement significatives. La première pose la dimension morale et spirituelle inscrite dans le vocable *halom* (« rêve »). Cette figure induite par la permutation des lettres hébraïques et la double proximité phonétique/sémantique de *halom* et *lehem* (« subsistance ») consacre le rêve comme nourriture de l'âme et, en tant que tel, son essentialité. La seconde paronomase, entre *halom* et *milhama* (« guerre »), annonce le combat nocturne de Jacob, allégorie d'une guerre défensive, obligatoire et civilisationnelle. Dans l'obscurité de l'exil, sa révélation onirique dit les enjeux moraux et spirituels d'YiSRa'eL face à l'obscurantisme spirituel des empires.

Annnonce allégorique des luttes de l'Histoire juive, cette révélation n'est que le prolongement de la violence déjà présente dans le giron maternel (« les enfants se heurtaient dans son sein », *Genèse* 25, 22). Le combat nocturne de Jacob contre celui que le *zohar*<sup>21</sup> nomme l'ange d'Esav souscrit à l'interprétation de Maïmonide pour ce qui définit la guerre obligatoire (*milhemet mitsva*), « celle [qui a pour but] de sauver Israël des mains d'un ennemi qui l'attaque »<sup>22</sup>. Combattre Esav est de cet ordre, une responsabilité à l'échelle de la nation d'YiSRa'eL et qui ne relève pas de l'option. « La guerre n'est rien d'autre qu'un duel à une plus vaste échelle », écrit Clausewitz, transposant dans la modernité des conflits celui, biblique, de Jacob et de l'ange<sup>23</sup>.

19. B. Rojzman, *op. cit.*

20. *Nombres* 12,6 : « S'il [Moïse] n'était que votre prophète, moi, Éternel, je me manifesterais à lui par une vision, c'est en songe que je m'entretiendrais avec lui. »

21. Livre des Splendeurs, mystique juive.

22. D. Banon, « Guerre imposée et guerre autorisée selon Maïmonide », *Pardès* n° 36, 2004/1.

23. *Genèse* 25, 22-2 : « Deux nations sont dans ton ventre, deux peuples se sépareront au sortir de tes entrailles. Un de ces peuples sera plus fort que l'autre. »

## ┌ Mission impossible ?

*« C'est la nuit que l'on perçoit mieux le son du cœur, le frémissement de l'anxiété,  
le murmure de l'impossible et le silence du monde »*  
Fabrizio Caramagna

Métaphore de la nuit intérieure par absence de discernement, la peur du patriarche est le paradigme des peurs de tout soldat avant le combat. Or l'expression de sentiments dans un texte biblique, de surcroît à ce moment du récit, est chose qui interpelle suffisamment pour être signifiante. « Jacob fut fort effrayé et plein d'anxiété »<sup>24</sup>, révèle le texte, avant qu'il ne prie et livre combat. Convient-il, pour Jacob, YiSRa'eL en devenir, de connaître peur et angoisse ?

« Les patriarches et les matriarches sont un exemple pour les générations qui les suivent » enseignent les textes. Si face à l'inconnu la peur est légitime, c'est cependant au nom de cette responsabilité pour les générations à venir que cette peur honore Jacob. D'ordre altruiste, elle est portée par la conscience de l'exemplarité, motivée par la crainte d'avoir perdu la protection divine face à des comportements moraux peu louables. Les fautes commises montrent qu'il n'y a pas d'acquis éternel en termes de mérites, leur préservation relevant d'un combat intérieur permanent. Et cette peur d'enseigner qu'il revient à chacun d'inscrire dans une généalogie comportementale illustre, morale, spirituelle, militaire.

« Parfois, les plus grands ont le plus bas niveau de confiance en eux, car ils savent à quel point la responsabilité est immense et à quel point ils se sentent petits par rapport à elle », explique le grand rabbin Jonathan Sacks, citant le prophète Jonas fuyant de peur face à la grandeur de la mission confiée par Dieu. Comme lui, Jacob en a peur. « Je suis peu digne de toutes les faveurs et de toute la fidélité que tu as témoignées à ton serviteur »<sup>25</sup> s'épanche-t-il avant la lutte. Envoyant une tempête pour l'un, un ange pour l'autre, le Tout-Puissant fait réaliser l'impossibilité de la fuite.

Le vrai héros est celui qui, par-delà sa peur, combat et va au bout de la mission qui le transcende. Le plus grand acte de courage est de lutter contre sa propre peur, danger premier pour nous et pour les autres, en ce qu'il occulte toute faculté de discernement. « Le courage ne signifie pas ne pas avoir peur. Il signifie avoir peur mais la surmonter. Si cela est vrai pour le courage physique, ça l'est également pour le courage moral et spirituel. Ressentir de la peur est tout à fait acceptable. Mais la laisser

24. Genèse 32, 8.

25. Genèse 32, 11.

nous envahir ne l'est pas. Car Dieu a foi en nous, même si parfois les meilleurs n'ont pas foi en eux-mêmes<sup>26</sup>. »

Tel l'enfant devenu adulte quand il terrasse sa peur de l'obscurité, par ce combat de nuit Jacob naît alors véritablement à lui-même et au monde. L'aube d'une nouvelle stature s'est levée sur Jacob alors YiSRa'eL « car tu as jouté contre des puissances célestes et humaines et tu es resté fort<sup>27</sup>. » Parce qu'il a combattu (*yeavek*), il peut désormais symboliquement franchir la rivière Yabbok et aller au-delà de lui-même.

Par-delà la question du doute en la Protection divine, Jacob craint de tuer<sup>28</sup> son « frère ennemi », enfreignant le commandement « j'ai mis devant toi le bien et le mal. Tu choisiras la vie ». Si Esav est mù par la vengeance, faisant fi de sa propre humanité, Jacob en revanche est effrayé à l'idée de perdre celle qui le constitue. Selon l'acception de Vladimir Propp, combattre de nuit est ici une « épreuve intérieure qualifiante ». Aller au bout de la mission et d'une « longue nuit de divorce avec soi-même »<sup>29</sup>, dans l'ambivalence de notre humanité, tel est le sceau de l'exemplarité des héritiers de Jacob.

## La prière du soir

*« Ily a une fissure en toute chose. C'est ainsi qu'entre la lumière »*  
Léonard Cohen

Adressée dans la solitude et l'angoisse du soir précédant le combat, la prière de Jacob<sup>30</sup> est l'ultime étape, décisive, de sa destitution narcissique. Effraction initiatique de son univers intérieur, son Verbe est celui de l'épanchement du cœur contrit face à l'épuisement des ressources intellectuelles. « Ceux qui implorent, l'Éternel les entend et il les délivre de tous leurs tourments<sup>31</sup>. » Dans un moment de doute absolu et de danger, sa prière appelle à une vérité qui repose sur la foi. Prier, c'est trouver dans l'obscurité de la nuit une double cardinalité, celle de la vérité et de la foi, affirmée dans le *Chéma YiSRa'eL* du soir par la formule *Emet ve Emouna* (« Vérité et Foi »). Jacob n'est-il pas berger, au sens propre et allégorique, celui d'un peuple et d'une humanité en quête de cardinalité ?

26. Grand rabbin Jonathan Sacks.

27. *Genèse* 32, 29.

28. Rachi sur *Beréchith rabba* 76, 2.

29. B. Rojtman, *op. cit.*

30. *Genèse* 32,8-10 : « Jacob fut fort effrayé et plein d'anxiété. [...] Puis Jacob dit "Ô Divinité de mon père Abraham, Divinité d'Isaac mon père !" »

31. *Psaume* 34, 18.

La prière du soir, instituée par le patriarche, est l'expression d'espérance absolue en ce que, selon le calendrier juif, elle inaugure le jour nouveau. « Nul ne s'approche du jour s'il ne se laisse transformer lui-même par les paroles qui, dans la nuit, l'appellent à se lever ou à se relever<sup>32</sup>. » C'est pourquoi elle deviendra celle de l'exilé priant en quête d'espoir, scellée dans le canon des prières impératives après la destruction du deuxième Temple, « capacité juive de transformer la faiblesse en force, l'adversité en avantage, les ténèbres en lumière »<sup>33</sup>. Parce qu'il convoqua la promesse divine dans sa prière du soir, Jacob devient YiSRa'eL, transférant ses qualités à une nation et à une terre. « La mémoire juive est espérance plus que nostalgie<sup>34</sup>. »

## La promesse de l'aube

« De temps en temps la chèvre de M. Seguin regardait les étoiles danser  
dans le ciel clair et elle se disait : "Oh ! pourvu que je tienne jusqu'à l'aube" »  
Alphonse Daudet (*La Chèvre de monsieur Seguin*)

Le combat nocturne contre l'ange met en scène deux conceptions de la nuit, restituées par l'antagonisme des adversaires et leur appréhension de l'aube : Esav, mû par la rancœur, et Jacob, porté par la promesse divine<sup>35</sup>. Si, le regard tourné vers le ciel/Ciel, Jacob espère tenir jusqu'à l'aube, son adversaire en revanche redoute cette échéance<sup>36</sup>. De nouveau, une paronomase hébraïque – *chahar* (« aube »), *tsahar* (« clarté ») et *chahor* (« noir ») – nous éclaire : l'économie temporelle étant subordonnée à celle spirituelle du monde, le commencement du jour au soir qui le précède<sup>37</sup>, il existe une lumière intrinsèque à l'obscurité qu'il incombe à chacun de révéler. « Quand donc l'obscurité existe-t-elle ? Lorsque l'aube monte. Car à l'aube, la Lune s'en va, et avec elle les étoiles et les astres. [...] Et c'est justement à ce moment-là que le Saint Béni soit-Il répond à l'appel du monde et fait monter l'aube du sein des ténèbres et illumine le monde<sup>38</sup>. »

Quel curieux combat à l'issue duquel il n'est nul réel vainqueur ni vaincu, où la seule exigence est celle d'une bénédiction d'un ennemi, sans nom ! Qu'importe. Ce qui définit l'adversaire en lieu et place du nom est

32. C. Chalier, *La Nuit, le jour au diapason de la Création*, Paris, Le Seuil, 2009, p. 20.

33. Grand rabbin Jonathan Sacks.

34. A. Abécassis, *op. cit.*, p. 77.

35. *Vayichla'h* « Pourtant, tu as dit : "Je te comblerai de faveurs et j'égaliserai ta descendance au sable de la mer". »

36. *Vayichla'h* 25-27 : « Un homme lutta avec lui, jusqu'au lever de l'aube. [...] Il dit : "Laisse-moi partir, car l'aube est venue". »

37. *Genèse* 1-2 ; 2,5 : « Il fut soir, il fut matin, jour un... jour deuxième... jour troisième... jusqu'au sixième. »

38. Y. Yottam cite le Midrash Tehillim sur le psaume 21 (édition Salomon Buber), in « Nuit », *Étincelles d'hébreu*, Éditions Lichma.

sa posture morale, tel Jacob qui a « jouté contre des puissances célestes et humaines et [qui est] resté fort »<sup>39</sup>. Vaincre ses occultations spirituelles et morales afin que son ennemi le bénisse, c'est attester de son exemplarité et permettre l'accomplissement du verset « Dieu agrée-t-il les voies d'un homme, il lui concilie même la faveur de ses ennemis »<sup>40</sup>. Toute épreuve comprend une bénédiction révéler, les textes. C'est en allant au bout de son humanité qu'à l'aube, dans l'obscurité de l'épreuve, point la bénédiction.

Si la solitude nocturne de Jacob fait écho à l'esseulement d'YiSRa'eL dans l'Histoire, tout héritier spirituel peut lire la trilogie d'Élie Wiesel comme palimpseste des épreuves nocturnes du patriarche. Parce qu'on a tous en nous quelque chose de Jacob, chaque victoire « suppose un prix à payer, une douloureuse mutilation, à la manière de la Lune que rien ne vient consoler. Du combat avec l'ange, Jacob sort vainqueur, mais blessé »<sup>41</sup>.

« À l'aube, elles [mes convictions] sont nées à l'aube. Très tôt le matin. Enfant, je me demandais à quel moment commençait exactement le jour, à quel moment tombait la nuit. Pendant des jours et des jours, je me suis mis dehors à un certain endroit, avec ma montre, pour voir à quelle heure précisément commençait la nuit. Et je ne l'ai jamais vue. C'était un moment insaisissable. Ce qui commence est invisible. Je crois à la force des commencements. Avez-vous remarqué ce que dit la Bible : "Il y eut un soir, il y eut un matin" ? Je suis persuadé que le jour commence la nuit... le jour est tissé dans la nuit. La nuit, il est écrit dedans qu'elle unit : il suffit d'inverser deux lettres. Oui, la nuit unit les jours. Et c'est dans la nuit que s'unissent ceux qui s'aiment. »

Mgr Hervé Renaudin  
(entretiens avec Jean-François Bouthors,  
*La Vie, entrée libre*, Bayard, 2002) ─

39. Berechit raba 78,4.

40. Proverbes 16,7.

41. B. Rojzman, *Le Pardon à la Lune*, Paris, Gallimard, 2001.



JEANTRÊVE

## DE MIDI À MINUIT...

Il est midi au cadran solaire. Depuis l'aube, le Soleil, qui s'est levé à l'orient, monte dans le ciel. Il inonde la terre d'une chaleur et d'une lumière de plus en plus intenses. Il ne montera pas plus haut dans le ciel cette année, car c'est le jour du solstice d'été. Cet après-midi, il descendra vers l'horizon jusqu'au crépuscule, moment de l'entrée dans la nuit. Au long des six prochains mois, l'astre de feu montera de moins en moins haut dans le ciel. La durée du jour se réduira au profit de celle de la nuit. Sa hauteur dans le ciel à midi règle le rythme des saisons. De l'entrée dans l'été à celle dans l'hiver, il ne cesse d'aller moins haut. Puis au cours de l'hiver et du printemps, il reprend son ascension jusqu'au sommet de sa course au solstice d'été. Cette alternance de montée et de descente, de prédominance du jour ou de la nuit, n'est pas sans rappeler celle de la respiration, allées et venues de l'air dans le corps qui entretient la vie.

Le regard porté sur le monde que je vous invite ici à partager est celui d'un franc-maçon épris de symbolisme, dont le point de vue s'inscrit dans le droit fil de la tradition. Loin de moi l'idée de m'exprimer au nom de la franc-maçonnerie en général, défi impossible à relever tant il y a de diversité en son sein.

Je suis de ceux parmi les Frères qui observent l'Univers, imprégnés de son sens étymologique : tourné vers l'Un. J'ai adopté pour axiome la foi en un Principe unique et j'observe la course du Soleil dans le ciel en m'efforçant de comprendre ce qu'elle nous révèle de Lui. Ce travail symbolique est bien différent de celui de l'astronome, qui met en équation le mouvement des astres pour mieux prévoir les positions qu'ils prennent et élaborer une science. Nous n'avons pas le même objectif, mais les deux ont leur raison d'être. Contrairement à une affirmation courante, qui entretient un conflit non dénué d'une volonté de domination intellectuelle, ils ne s'opposent pas mais se complètent. Quand le scientifique vise à construire un modèle du monde qui permet d'en utiliser les lois au profit des projets humains, le franc-maçon travaille au perfectionnement de l'Homme pour réveiller l'ensemble des possibilités qui gisent en lui. Et il est tout à fait possible de faire cohabiter en soi ces deux points de vue.

Selon le rituel, les travaux des francs-maçons commencent symboliquement à midi pour s'achever à minuit, du milieu du jour au milieu de la nuit, du point le plus haut atteint par le Soleil dans sa course quotidienne au point opposé, que l'on ne voit pas mais qui doit logiquement être le plus bas. Ils travaillent sous le patronage des deux saints Jean, traditionnellement associés aux deux solstices. À midi, temps

de lumière où le Soleil est au zénith, correspond le solstice d'été, jour où le Soleil monte au plus haut dans le ciel. Dans la Chrétienté, c'est le temps de saint Jean Baptiste, celui qui annonce la vraie lumière et ouvre la voie. À l'opposé du cycle, minuit, le cœur de la nuit, correspond au solstice d'hiver. C'est le temps de saint Jean l'Évangéliste, qui se tenait au pied de la croix lors de la mort du Christ pour y recueillir son héritage, puis qui fermera le récit biblique par l'Apocalypse. Les francs-maçons ont l'habitude d'appeler leur lieu de travail « loge de saint Jean », allusion à ce mouvement pendulaire entre les deux saints, entre la lumière et les ténèbres, entre le jour et la nuit, au balancier de l'horloge qui régit le cycle du temps vécu par l'Homme. Ainsi le jour est-il la période de vie en plein éveil dans la lumière, et la nuit celle du repli dans l'obscurité, du sommeil et des rêves.

Mais la nuit sur Terre n'est pas une totale obscurité, elle est plutôt un temps d'absence du Soleil. En fait, les ténèbres de ce monde ne sont pas parfaites, car elles sont troublées par la lumière réfléchie de la Lune, qui varie selon son cycle, ainsi que par les lueurs douces et lointaines des étoiles, lumineuses qui donnent l'orientation et qui guident les hommes en chemin, pourvu que les nuages ne viennent pas tout obscurcir. Cette lumière intermittente, pâle et froide, ne permet qu'une vue globale et imprécise. « La nuit, tous les chats sont gris » dit-on... Elle laisse la place à l'imagination, qui vient remplacer la perception précise éclairée par la lumière du jour.

C'est pourquoi les francs-maçons ont l'habitude d'associer la raison au Soleil et l'imagination à la Lune. Le premier permet l'observation du monde dans ses moindres détails, guide l'analyse et alimente la raison. Sous sa lumière crue, celle-ci décortique les phénomènes afin d'en identifier la logique. Car le Soleil s'adresse au cerveau par la médiation des sens et illumine l'intelligence. Le jour est le temps de la raison et de la science. Tandis que la nuit, la Lune éveille une perception globale et floue, qui peu à peu s'affine et devient plus nette par le travail de l'imagination qui éveille l'intuition. Celle-ci ne se perd pas dans le détail et ne se laisse pas enfermer dans le présent. Là se tient l'intuition intellectuelle que la franc-maçonnerie tente d'éveiller. Cette intuition qui n'est pas opposée à la raison, mais en est complémentaire, car elle donne accès à un domaine que la raison ne connaît pas ; elle met en jeu d'autres capacités que celles du cerveau, qui se situent dans le cœur – la plupart des traditions ancestrales ont identifié cette voie du cœur ; le sage hindou Shankarâcharyâ, par exemple, disait : « Quand le soleil de la connaissance se lève dans le ciel du cœur, tout est illuminé. » C'est le temps de l'intuition et de la connaissance. Et la vie passe perpétuellement du jour à la nuit et de la nuit au jour. Et le centre de l'Homme oscille du cerveau au cœur, puis du cœur au cerveau. Ainsi le franc-maçon vient-il

en loge de midi à minuit afin de travailler sur lui-même pour retrouver son centre dans le cœur, et retourne-t-il dans le monde pour y porter les vertus du cœur, en laissant son cerveau reprendre le contrôle de sa vie ordinaire de minuit à midi.

La loge au sein de laquelle il travaille est un espace clos qui ne reçoit aucune lumière du monde extérieur, un lieu volontairement plongé dans la nuit, car les changements profonds ne peuvent s'opérer que dans l'obscurité. Depuis fort longtemps, la plupart des hommes ont représenté l'univers comme une caverne dans laquelle ils sont destinés à entrer et à sortir. Cette caverne cosmique a deux portes, qui sont associées symboliquement aux deux solstices. La porte des hommes, par laquelle ils entrent, est celle du solstice d'été, la naissance marquant l'entrée dans la lumière visible qui inonde alors la caverne. La porte des dieux, elle, est celle du solstice d'hiver, car la lumière divine à laquelle elle donne accès est par essence une lumière intérieure qui reste invisible pour les sens, seulement accessible par le cœur. Selon leur chemin de vie, les hommes aspirent à sortir de la caverne par la porte des dieux ou se contentent de repartir par la porte des hommes faute d'avoir cherché la source et le sens de leur vie.

Le temple au sein duquel les francs-maçons se réunissent est une image du cosmos ; il y a une analogie avec la caverne symbolique. Il est orienté selon les directions cardinales. La porte des hommes, qui est alors la porte du temple, est à l'occident, passage entre le monde extérieur qualifié de profane et celui intérieur que le rituel constitue comme sacré car établi à l'image de la création, donc du créateur. À l'orient se trouve une estrade au milieu de laquelle est installé le président. Un tableau au-dessus de lui, différent dans sa forme selon les rites, évoque toujours la porte des dieux, la voie du retour à l'unité. Ce n'est pas à proprement parler une porte, car elle n'ouvre pas un passage physique, mais un chemin d'un autre ordre qui se joue des obstacles matériels et permet de sortir du cosmos. Dans le rite le plus répandu, placés sur le mur de l'orient, à gauche, en direction du nord, se trouve une représentation de la Lune, et à droite, en direction du sud, une représentation du Soleil.

En fait, les francs-maçons s'intéressent plus au Soleil et à la Lune qu'au jour et à la nuit. Sans doute parce qu'ils s'intéressent à la lumière qui émane directement du Soleil le jour et qui est réfléchi par la Lune la nuit. La pratique du rituel dans cet espace y introduit le temps, et donc le mouvement. Celui qui est entré par la porte des hommes à l'ouest vient du monde extérieur et est plongé dans un monde qui lui est inconnu. Il commence son parcours par le nord, découverte progressive sous la faible lumière réfléchi de la Lune. Pas à pas, il approche de l'est où le jour se lève, puis il entre dans la lumière du Soleil qui monte dans son ciel et qui culmine à midi au sud, illuminant l'espace. Puis il est accompagné par la

descente du Soleil sur l'horizon jusqu'au retour à l'ouest afin de ressortir par la porte des hommes, riche du cycle parcouru dans le temps sacré. Et puis un jour, de retour devant la porte à l'ouest, au lieu de ressortir il se retourne et s'arrête face à l'est, face à la représentation de la porte des dieux. L'accès à la maîtrise est alors le parcours de la voie directe qui franchit le centre et permet d'espérer sortir par la porte des dieux, voie spirituelle par excellence. Il n'y a plus de jour ni de nuit, mais le passage par le centre au-delà de cette alternance.

Si nous revenons aux marches ascendantes et descendantes du Soleil, le chemin qui conduit de la porte des hommes à la porte des dieux serait donc descendant, puisqu'au long de son parcours la hauteur du soleil au milieu du jour diminue. Alors le travail des francs-maçons les conduirait du triomphe de la lumière à la plongée dans l'obscurité. N'y aurait-il pas là une contradiction susceptible de faire tomber tout le système de représentation ?

La réponse réside dans ce qu'est par essence la nuit, dans la nature des ténèbres et de la lumière. Au premier degré de réflexion, la nuit est un temps d'absence de la lumière du Soleil. Quand il est dit que les travaux des francs-maçons se déroulent de midi à minuit, cela implique qu'ils s'étendent du jour à la nuit, du règne dominant de la lumière permanente du Soleil à l'éclairage intermittent et froid de la Lune, mais aussi, vu sous un autre angle, de la lumière visible qui éblouit à la lumière intérieure qui révèle.

Il nous faut ici aborder le vaste champ de la métaphysique, que certains tentent d'enfermer dans une extension abstraite de la philosophie. Or, pour le franc-maçon qui cherche la voie vers le Principe, qui s'intéresse à la cause première, elle est bien plus que cela : elle traite de ce qui relève de l'intuition intellectuelle, d'un domaine au-delà de celui accessible par la raison. Elle doit donc affronter la difficulté particulière de devoir s'exprimer par le seul langage à sa disposition, celui de la philosophie, pourtant inadapté à décrire l'inexprimable.

Cette métaphysique invite à distinguer le Principe de sa manifestation dans le monde caractérisé par les conditions formelles particulières de l'espace et du temps. Elle donne alors une autre idée de la nuit que celle que nous avons évoquée jusque-là, qui correspondait à ce que la tradition appelle les ténèbres inférieures, celles du monde physique, reflet imparfait de son Principe. La métaphysique, comme d'ailleurs plusieurs textes sacrés, invite à considérer les ténèbres supérieures, celles qui sont dans la nature même du Principe, car son unité parfaite ne laisse place à aucune lumière. Dans la plus totale obscurité, rien ne peut être distingué, tout est uniformément invisible.

L'absence totale de différenciation est ce que les physiciens considèrent comme le désordre : puisque rien ne peut être distingué, il ne peut y

avoir d'ordre. La thermodynamique exprime clairement que la croissance spontanée de l'entropie d'un système isolé est en fait la disparition progressive de toute distinction en son sein, et l'évolution nécessaire vers un milieu homogène et isotrope. Tout système physique qui évolue sans intervention extérieure se dirige vers cet état final, que les physiciens appellent le désordre absolu. Les métaphysiciens, eux, le qualifie d'unité parfaite du Principe ou de chaos primordial de l'Univers.

Dans les théories traditionnelles des cycles de l'Univers, qui existent sous des formes différentes mais concordantes dans de nombreuses formes spirituelles de par le monde, chaque grand cycle s'achève dans le chaos pour des raisons analogues à la loi de l'entropie, chaos dont émerge par un retournement l'unité principielle présidant au début du cycle suivant. Un retournement qui s'opère dans la nuit des ténèbres supérieures et qui consiste en un changement de regard porté sur l'absence de différenciation : désordre absolu d'un monde qui a épuisé toutes ses possibilités ou unité parfaite d'un monde qui n'est encore que potentialités. Le premier point de vue est celui de la fin d'une histoire et de l'extinction des lumières, le retour dans les ténèbres d'une nuit absolue qui cache le chaos final. Le second est celui du commencement d'une nouvelle histoire, qui puise dans l'unité du Principe la totalité de ses possibilités, ce qui n'interdit pas de l'appeler aussi chaos primordial.

La lumière est nécessaire pour révéler l'ordre du monde – quand on ouvre la porte d'une pièce obscure, l'obscurité ne sort pas, c'est la lumière qui entre et qui révèle ce qui est à l'intérieur. Et elle dévoile un ordre différent à chaque fois qu'elle apparaît, car le monde est en mouvement. Seul le chaos est immuable. Dans la Genèse, la parole créatrice est *Fiat Lux*, « Que la lumière soit », verbe qui annonce que la lumière révèle toute la diversité contenue dans les potentialités du monde naissant. Dans certains rites maçonniques, la devise *Ordo ab Chao* est l'exact équivalent puisqu'elle affirme que du chaos des ténèbres supérieures, ou plutôt de l'unité parfaite qui y règne, ce qui est équivalent, émerge l'ordre de l'Univers dans toute sa diversité par l'apparition de la lumière.

Le travail des francs-maçons les conduit d'un ordre passager révélé par la lumière du Soleil à une perception de l'unité apparue à la lueur de ce qu'ils appellent le soleil de minuit. Contrairement aux propos couramment tenus, il n'y a donc pas de combat de la lumière et des ténèbres, car les deux ont leur place et sont complémentaires dans notre monde. En réalité, les deux sont issues de la nuit parfaite des ténèbres supérieures. Jamais l'une ne l'emporte définitivement sur l'autre. Le mouvement pendulaire de l'une aux autres est bien celui des jours et des nuits que nous avons évoqué. Si ce mouvement s'arrête, il n'y a plus de vie, car la vie n'est pas un état mais un mouvement permanent entre ces deux pôles. Ainsi, le travail en loge qui se déroule de midi à minuit prépare le

retour dans la lumière du monde de minuit à midi. Quant à la sortie de la caverne, le franc-maçon tente d'atteindre par son travail la porte des dieux qui conduit à la nuit la plus profonde, celle de l'unité du Principe, dans laquelle se résorbent le jour et la nuit de ce monde. En quelque sorte, ceux que l'on a appelés les fils de la lumière sont en chemin vers la nuit obscure. ┘



XAVIER THOUMIEUX

## DE LA LUNE

« *Le rêve seul laisse à l'homme tous ses droits à la liberté* »

Gérard de Nerval

« Comme une bombe / Je tombe de la Lune. Il y a cent ans ou bien une minute. J'ignore tout à fait ce que dura ma chute ! J'étais dans cette boule à couleur safran [et à présent] vous voudriez de ma bouche tenir / Comment la Lune est faite et si quelqu'un habite / Dans la rotondité de cette cucurbite ? »

Vous aurez sûrement reconnu ces quelques vers qu'Edmond Rostand prête à Cyrano de Bergerac dans la merveilleuse scène (acte III, scène XIII) où ce dernier, faisant semblant de tomber de la Lune, cherche à retenir le comte de Guiche afin de laisser le temps à Roxane et Christian de devenir époux. Si j'ai choisi ces vers, c'est en premier lieu parce qu'intuitivement la Lune évoque le rêve, l'imaginaire et donc la poésie. Symbole universel au sens que donne Raoul Berteaux à ce concept, c'est-à-dire d'« appartenir à un lointain passé et à des civilisations diverses et éloignées dans l'espace », la Lune n'est donc pas un simple astre brillant dans la nuit, mais une incitation à la rêverie. Et c'est à dessein que, d'entrée de jeu, on peut l'inscrire au centre d'un paradoxe : être celle qui incite, principe actif, à la rêverie, état passif. Nous y reviendrons. En second lieu, j'ai choisi d'évoquer ce passage de *Cyrano de Bergerac* parce que l'on peut y trouver pratiquement toute la symbolique attachée à la Lune, l'astre de la nuit.



### La Lune a rendez-vous avec le Soleil

Mais commençons par le commencement. À première vue, la Lune n'existe que par son opposition avec le Soleil. Et le *Dictionnaire des symboles* de préciser que « privée de lumière propre, elle symbolise la dépendance et le principe féminin ». Elle serait ainsi passive face à un astre fondamentalement actif, dont elle ne fait que recevoir et refléter la lumière. Or, si l'on poursuit les recherches, on découvre dans le *Dictionnaire historique de la langue française* que le mot « lune » est issu du latin *Luna* formé sur la racine indo-européenne *Leuk* qui signifie « être lumineux, éclairer ». *Luna* provient d'un ancien adjectif féminin signifiant « la lumineuse », épithète, dit le dictionnaire, qui s'applique à une puissance active. Comment expliquer que les Anciens aient créé un mot désignant une puissance active pour s'appliquer à un élément dont le symbole, et donc le sens profond,

serait essentiellement la passivité et la féminité ? Il faut donc s'interroger sur cette soi-disant passivité. N'y a-t-il pas une face cachée de la Lune, qui permette d'aller au-delà de l'opposition Lune/Soleil, actif/passif ?

Si la Lune exprimait simplement la passivité, ne devrait-elle pas être un objet statique – le fait de se mouvoir induit forcément une action et donc une activité ? Or l'une de ses caractéristiques principales est d'évoluer de façon rythmée et précise, en prenant une infinité de formes au cours d'un même cycle. En outre, chacun le sait, la Lune agit sur la Terre : ses cycles provoquent les marées, influencent les cultures, les migrations des oiseaux, les naissances, les crimes, les humeurs... Enfin, dans les langues germaniques et dans tout le monde sémitique du Sud (arabique, sudarabique, éthiopien), la Lune est de genre masculin et le Soleil féminin. En hébreu et en égyptien, les deux sont masculins.

Au plan symbolique, il semble que l'on puisse tirer plusieurs réflexions de ce qui précède. En premier lieu, il est impossible de s'arrêter au principe passif de la Lune dont le rôle principal serait de réfléchir, sans aucune « plus-value », la lumière du Soleil. D'abord parce que d'un point de vue physique elle filtre et concentre la lumière émise par celui-ci et agit donc sur cette dernière. Ensuite, parce qu'elle n'est pas unique mais plurielle, ses cycles lui faisant prendre des formes diverses. Elle serait l'état transitoire entre l'intérieur sombre de la caverne de Platon et le monde extérieur éclairé par le Soleil (la lumière, symbole de transcendance, d'idéal).

La scène où se confrontent un Cyrano tombé de la Lune et le comte de Guiche cherchant Roxane reflète parfaitement la dualité évoquée. Pour de Guiche, Cyrano semble n'être qu'un pauvre hère égaré sur la Terre, cherchant son chemin, passif et inoffensif. En réalité, cette passivité n'est qu'une apparence destinée à ne pas éveiller les soupçons du comte tout en lui faisant perdre son temps afin qu'il ne trouve Roxane qu'une fois celle-ci unie à Christian. C'est donc par l'apparence de la passivité que Cyrano arrive à être le plus actif puisqu'il ne suscite aucune réaction d'opposition. On peut alors parcourir le chemin inverse, de Cyrano à la Lune, pour se demander si, dans le cas de la Lune, la passivité, réelle ou apparente, n'est pas une nécessité. Une lumière diffuse ne vaut-elle pas mieux dans certains cas qu'un grand coup de projecteur ?

Mais revenons au symbolisme. Et à la notion de cycles. En constante évolution, la Lune symbolise la transformation et la croissance. Elle symbolise la vie, puisque l'on peut assimiler très directement son évolution (des croissants à la lune pleine) à la grossesse de la femme dont le ventre s'arrondit régulièrement. Cependant, si dans sa phase ascendante elle représente la vie, sa décroissance, jusqu'à sa disparition complète trois jours durant chaque mois lunaire, marque le déclin inéluctable de toute chose et la mort. Le parallèle est d'ailleurs frappant entre la réalité

physique de cette disparition et le temps, de trois jours également, entre la mort et la résurrection du Christ telles qu'elles sont rapportées par les Évangiles.

Car, au-delà d'une croissance et d'une décroissance, la Lune poursuit un cycle inéluctable. Elle marque le temps qui passe, dont elle peut être la mesure par ses phases successives et régulières (calendrier lunaire), mais surtout l'éternel recommencement, le passage de la vie à la mort et de la mort à la vie, vérité universelle.

## Un passage

Nombre de contes ésotériques utilisent l'image d'une femme nue (la Vérité) se tenant près du puits de la connaissance avec un miroir à la main. Dans la tradition nipponne, le miroir est également mis en rapport avec la révélation de la Vérité et avec la pureté. Le miroir est un symbole lunaire direct : il est assimilable en tous points à la pleine lune qui reflète la lumière du Soleil. Le puits, lui, c'est le secret, la dissimulation ; il incite à chercher pour découvrir, à descendre en nous-même. On retrouve ici l'idée d'une face cachée de la Lune : on doit aller au-delà de l'apparence si on veut essayer de l'appréhender dans sa globalité. La croissance de la Lune symboliserait le chemin à parcourir pour atteindre la perfection et donc la Vérité, dans son acception la plus noble, du croissant au cercle parfait que tient la Vérité en sortant du puits. Une perfection qui ne dure qu'un instant – très rapidement, la lune décroît –, comme toute vérité, instable par nature, nécessite une recherche constante car, à peine trouvée (la lune pleine), elle est déjà remise en cause par l'évolution du monde. *A contrario*, et ce n'est peut-être pas si paradoxal qu'il y paraît, le retour constant à un état de perfection dans les cycles lunaires symbolise l'existence de vérités humaines inaltérables, qui changent de forme constamment, s'adaptant au monde qui les entoure, mais dont l'essence même reste identique.

La symbolique de la Lune-miroir a également une autre dimension, celle du passage. La lumière qui éclaire le miroir, lorsqu'elle n'aveugle pas l'observateur, permet à celui-ci de découvrir sa propre image, et l'incite ainsi à commencer par chercher en lui les réponses aux questions qu'il se pose. Le puits, symbole vertical par essence, fait le lien entre les profondeurs de l'être (l'inconscient), symbolisé par l'eau au fond du puits, et la Vérité qui, lorsqu'elle émerge à la conscience et à la réflexion, se trouve à son sommet et donc à l'extérieur. Cependant, la surface de l'eau sépare ces mondes intérieur et extérieur, formant un miroir pour celui qui observe de haut du puits et masquant la Vérité.

Cette assimilation du miroir et de la Lune à un passage, à une porte, est profondément inscrite dans notre culture. Alice passe « de l'autre côté du

miroir » ; à la pleine lune les loups-garous se transforment et régressent de l'état d'homme à l'état de bête, les sorcières organisent leur sabbat... Apparaît ici un autre aspect de la Lune, celui du maléfice, de l'impur. Dans des temps plus anciens, elle était associée aux menstrues des femmes qui devenaient alors impures et ne pouvaient plus, par exemple, entrer dans le saloir de peur que la viande ne tourne. Là encore la Lune est double, avec une face éclairée/pure et une face cachée/impure. Elle est le passage entre deux réalités.

Retrouvons une fois encore Cyrano. Venant de la Lune, il est le point de passage obligé pour de Guiche cherchant à rejoindre Roxane. Or celui-ci ne parvient pas à passer. Sans doute parce qu'il s'est arrêté à la surface des choses. Sa vanité l'aveugle et il n'a pas compris que Roxane en aime un autre. Comme il ne comprend pas que cet homme tombé de la Lune est un leurre destiné à lui faire perdre son temps. Aveuglé par lui-même, il n'arrivera jamais à atteindre son but. Et cette scène marque le passage de l'espoir – jusqu'au mariage, qui rend la situation irréversible, Cyrano peut encore espérer conquérir Roxane – au désespoir – le mariage de Roxane signe pour Cyrano la fin d'un rêve et de sa vie amoureuse.

Il faut de plus noter que, dans la structure même de la pièce, cette scène marque un passage. Elle prend place à la fin du troisième acte, à peu près au milieu de la pièce. Mais surtout elle marque le passage de la vie à la mort : elle clôt une période heureuse (les trois premiers actes) où Christian et Cyrano mordent la vie à pleines dents, et annonce le malheur des deux actes suivants, qui verront la séparation des amants, la mort de Christian puis celle de Cyrano. Et qui est là pour accompagner Cyrano dans sa dernière demeure et marquer la fin de la pièce (acte V, scène VI) ?  
 « Le Bret montrant à Cyrano le clair de lune : ton autre amie est là qui vient te voir ! / Cyrano : je vois. [...] Je vais monter dans la Lune opaline, sans qu'il faille inventer, aujourd'hui, de machine [...] Mais oui, c'est là, je vous le dis, / Que l'on va m'envoyer faire mon paradis / Plus d'une âme que j'aime y doit être exilée / Et j'y retrouverai Socrate et Galilée. [...] Mais je m'en vais, pardon, je ne peux faire attendre / Vous voyez, le rayon de Lune vient me prendre ! »

## Du cercle à la sphère

Il reste encore une étape à franchir pour appréhender dans sa globalité la Lune comme symbole : le passage du plan au relief, du binaire au ternaire. Nous avons jusqu'à présent envisagé la Lune comme un cercle, partiellement caché ou plein. Cependant, là encore, celle-ci nous invite à chercher au-delà de la vision primitive, de ce qui paraît être l'évidence, à chercher la Vérité derrière l'apparence, ou encore un autre niveau de

Vérité. Car celle-ci n'est pas unique mais plurielle, c'est un diamant à mille facettes qui, pour être correctement appréhendé, doit l'être dans son ensemble et non par le prisme d'une seule de ses faces. Comme la Lune qui n'est un cercle que par une impression d'optique. Il suffit de déplacer son point d'observation pour découvrir sa réalité sphérique. Une invitation à passer du binaire au ternaire, de l'opposition à la solution : le cercle s'inscrit dans un plan qui comprend deux axes qui, seuls, ne permettent pas de représenter la réalité ; seul un troisième permet de faire progresser la connaissance. D'ailleurs, les peuples nordiques ne se sont pas contentés d'un Janus à deux visages, qui regarde à la fois en avant et en arrière ; ils lui ont ajouté une dimension et ont figuré cette trinité par un triangle tournant composé de trois visages. Ceci représente « l'intelligence qui voit triple en distinguant l'agent de l'acte auquel il se livre et de l'action qu'il accomplit » (Oswald Wirth). Quand Cyrano tombe de la Lune, l'action arrive inéluctablement à un nœud, dans une opposition destructrice entre l'amour de Cyrano pour Roxane et l'union qui se prépare avec Christian ; c'est finalement un tiers, de Guiche, qui permettra de sortir de cette ornière en faisant partir les deux hommes au front avant que le mariage ne soit consommé.

Le symbolisme est un système de clés destinées à ouvrir des portes intérieures pour accéder à l'Univers. À cet égard, la Lune, symbole double par nature, qui réunit ce qui est éparé dans le temps et dans l'espace, et même triple passant du binaire (le cercle) au ternaire (la sphère), ne pourrait-elle être considérée finalement comme le symbole des symboles ? « D'où venez-vous ? » demande-t-on aux Aborigènes. « Nous venons du rêve... » répondent-ils. ─





LUC RAVEL

## NUITS MYSTIQUES

Celui qui dort à poings fermés ne garde de sa vie nocturne que le sentiment d'avoir bien dormi, d'être reposé, en forme pour le travail qui s'annonce. Sa nuit n'est qu'un faire-valoir du jour. Or la nuit ne se résume pas au temps du sommeil, ce que savent les guetteurs d'armes, les veilleurs d'âmes (les moines), les insomniaques, les parents de jeunes enfants, les fêtards, les pilotes de ligne, les boulangers et tant d'autres personnes qui, par choix, par mission ou par construction personnelle vivent la nuit, au sens d'expérimenter quelque chose avec intensité et non pas simplement de « durer » dans un temps plus ou moins mou.

En cherchant et en étudiant les mentions du sommeil depuis l'*Odyssée* jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle, l'historien Robert Ekirch<sup>1</sup> a montré que nos ancêtres n'avaient pas forcément pour mesure de la nuit le sommeil en une phase, ce bloc de six à huit heures d'affilées aujourd'hui recommandées. Au XVII<sup>e</sup> siècle, par exemple, on dormait une première fois entre 21 h et 23 h, puis on veillait jusqu'à 1 h du matin. Durant ce temps d'éveil, chacun s'occupait selon sa fonction : les paysans surveillaient leur bétail, les croyants récitaient des prières, tandis que d'autres philosophaient, étudiaient et écrivaient – cette écriture nocturne a une qualité particulière, plus intense, plus concentrée, plus libre également. Ce moment calme permettait aussi de se rencontrer d'une autre façon, en particulier maris et femmes. On se recouchait ensuite jusqu'à l'aube. Aujourd'hui encore, les monastères sont souvent réglés par la prière de nuit qui, à l'origine, rompait la continuité du sommeil par une liturgie très longue (une à trois heures pour les chartreux). C'est l'arrivée de l'éclairage artificiel et du travail industriel imposant des horaires fixes qui a modifié ce rythme biphasique du sommeil de nos anciens.



### Le combat contre les ténèbres

Parmi les activités des noctambules, il convient de signaler le combat contre les ténèbres de toutes sortes : bandes armées, agresseurs de la rue, voleurs, mais aussi adversaires intérieurs et très redoutables. Ce sont les angoisses nocturnes, les peurs « spéciales » qui jaillissent inexplicablement dès que la tête touche l'oreiller, les émotions qui envahissent d'un coup le champ de la raison, les mélanges d'idées bizarres se bousculant

---

1. R. Ekirch, *La Grande Transformation du sommeil. Comment la révolution industrielle a bouleversé nos nuits*, Paris, Éditions Amsterdam, 2021.

dans le cerveau. Ce sont ces ennemis de la nuit, terreurs ou suspicions, cauchemars ou tentations, qui non seulement retardent le sommeil, mais perturbent ensuite le jeu du jour par la fatigue qu'ils occasionnent et par la défiance qu'ils éveillent à l'égard de l'autre. La nuit influe sur la journée plus qu'on ne le pense souvent : « l'aurore aux doigts de rose » des Grecs, en chassant les terreurs de la nuit, n'efface pas tout ce que celle-ci a injecté de poison. Le coup est passé, mais sa marque reste sur le visage de l'âme.

Nos chemins d'humanité ne peuvent pas contourner cette lutte réservée à la nuit. Pour parler en militaire ou en missionnaire, c'est une mission de guerre, de haute intensité, que nous indiquent nos traditions humanistes et spirituelles. Citons ici l'agonie (*agonia* en grec signifie « combat ») du Christ au cours de sa dernière prière, de nuit, à Gethsémani, avant son arrestation et, confiné dans la solitude absolue d'une citerne, sa lutte contre l'amertume, ce fruit accroché à la trahison et à l'abandon par ses amis.

## Nuits mystiques

Opposée mais liée à ce combat nocturne, l'obscurité offre aussi la splendeur des nuits mystiques, formatrices d'existences personnelles. L'ambivalence de la nuit éclate ici et il ne faut pas craindre la force du mot « mystique », entendu comme expérience des profondeurs. Quand l'obscurité s'installe, les formes et les couleurs s'esquivent aux yeux de la chair pour que ceux de l'esprit, qui ont cessé d'être éblouis par le visible, puissent fixer l'invisible. C'est que, entre les masses de matière qui saturent l'espace et les travaux de la journée qui concentrent notre attention, l'esprit au jour n'a plus guère d'occasion de percer ce qu'il y a entre les unes et les autres, entre les choses et les affaires. Alors, il profite de la nuit pour se glisser dans cette discrète distance où s'élabore une sorte de plénitude « élastique » (elle distend *et* concentre l'esprit), que seuls l'effacement de la clarté solaire et la durée des heures sombres révèlent au cœur.

Ces nuits d'hommes dilatés, ce sont, au désert, ces visions d'infini sous les cieus percés de milliers d'étoiles ; ce sont, à Paris, ces nuits interminables sur un lit expurgé de sommeil mais où naît une flamme intérieure, une alchimie vacillante de songes et de prières ; ce sont, en Afghanistan, ces nuits de garde tendues comme une corde de piano, au cours desquelles le silence effraie plus que les bruits, veilles ouvertes à des lueurs intérieures, sous la double pression de la responsabilité et de l'incertitude. Toutes sont favorables à celui qui se laisse prendre à la chance de l'obscurité, quelles que soient sa mission ou ses raisons, de telle façon qu'il sente palpiter en lui un « quelque chose » d'une altitude jusque-là inconnue.

Ainsi la nuit de ce soldat russe, tombé à Stalingrad en 1943 et dans la poche duquel on a retrouvé un bout de papier froissé : « M'entends-tu, Dieu ? Jamais encore dans ma vie je n'ai parlé avec Toi... Cette nuit peut-être je frapperai à ta porte... Me permettras-tu d'entrer chez toi ? Tiens, on dirait que je pleure... Tu vois ce qui m'arrive ! C'est que mes yeux se sont ouverts. Pardonne-moi, Dieu ! Je vais et sûrement je ne reviendrai pas... mais quelle merveille ! Maintenant, je n'ai plus peur de la mort. »

Ainsi la nuit de feu de Blaise Pascal, au cours de laquelle il vit cette expérience qu'il a jetée sur un bout de papier, le *Mémorial* du 23 novembre 1654, retrouvé à sa mort dans la doublure de son manteau. Un écrit d'une telle importance qu'il en fait immédiatement une copie qu'il joint à l'original, et qu'il coud et recoud dans son vêtement, au plus près de son cœur.

## Nuits fondatrices

À regarder les principales religions du monde, on constate l'effet prodigieux de la nuit. C'est la « nuit de l'éveil » du Bouddha : vers l'an 528 av. J.-C., après la terrible attaque de Mâra, Siddhârtha, alors âgé de trente-cinq ans, concentre ses forces spirituelles sur la question de la souffrance. Durant la première veille, il parcourt le cycle terrifiant de naissances et de renaissances ; lors de la deuxième, il contemple ses vies antérieures et celles des autres ; à la troisième, il connaît l'éveil (la *bodhi*) et acquiert les quatre nobles vérités. À l'aurore, il est devenu Bouddha, « l'éveillé », celui qui est sorti du sommeil au sens où même quand il dort, il est en fait éveillé, dans un rapport au monde transformé.

Pour l'Islam, c'est *laylat al-qadr*, « la nuit du destin » (juillet ou août 610), durant laquelle le Coran fut révélé au Prophète. Elle est célébrée chaque année à la fin du mois de Ramadan. Cette nuit est considérée comme bénie par les musulmans, qui doivent y faire des invocations, des prières, réciter le Coran et demander le pardon sincère pour les péchés commis. Ils se réfèrent à la sourate 97, dite « de la destinée » : « Et qui te dira ce qu'est la nuit d'Al-Qadr ? La nuit d'Al-Qadr est meilleure que mille mois. »

Les Juifs, quant à eux, célèbrent la nuit de la Pâque au cours de laquelle le peuple hébreu, poursuivi par Pharaon et ses chars, traversa la mer Rouge à pieds secs sous la conduite de Moïse. Cette nuit de la libération après le temps de l'esclavage doit rester le grand souvenir à même de raviver la foi du peuple. C'est pour cette fête que Jésus se rend à Jérusalem pour la dernière fois. Pour les chrétiens, la nuit de Pâques est celle de la résurrection du Christ. Elle fait l'objet d'une célébration très solennelle, la Vigile pascale (qui dure toute la nuit dans certaines communautés) où l'on chante à pleine voix l'*Exultet*, le cantique de louange à la nuit très sainte.

Mais, pour les chrétiens et pour beaucoup d'autres, Noël est une nuit fondatrice où l'on retrouve tous les éléments égrenés plus haut : les laborieux de la nuit, les bergers aux champs ; les voyageurs de la nuit, les mages derrière l'étoile ; la fécondité de la nuit, la naissance de l'enfant ; les combats contre les ténèbres, Hérode et le massacre des innocents ; le ciel en fusion avec les anges chantant la gloire de Dieu. Au cœur de cette nuit à Bethléem, s'enchaînent les surprises traversées d'éclairs prodigieux. Cette nuit de Noël résume ce que furent et ce que seront ces nuits du dépassement, ces nuits de dévoilement, ces nuits d'éblouissement par une lumière autre que celle de l'astre solaire, nuits pendant lesquelles, au terme d'âpres combats, l'homme s'éveille. ─



NELLY BUTEL ET GHADA EL KHOURY

## TÂTONNEMENTS

**Nelly Butel:** « La nuit va être longue. » Combien de fois avons-nous entendu cette phrase ? Elle est rarement annonciatrice d'un moment de réjouissance ! Dernièrement, c'est le maire d'une petite ville bretonne qui l'a prononcée : en prévision de la tempête Ciaràn, qui s'apprêtait à frapper, il avait fait, avec son équipe, tout ce qui était en son pouvoir pour protéger la commune et ses habitants du monstre qui, déjà, annonçait bruyamment sa venue. Il ne restait plus qu'à attendre. « Oui, affirma-t-il, les traits tirés, nous sommes prêts ; ou plutôt, nous sommes aussi prêts que possible. » Que pouvait-il faire ou dire de plus ? Rien. Alors il ne lui resta plus qu'à soupirer : « La nuit va être longue. »

Si la nuit nous semble longue parfois, c'est parce qu'elle revêt un caractère inexorable. Comme l'affirme Tish Harrison Warren, prêtre de l'église anglicane, de la même façon que le gardien de nuit ne sait pas qui, du matin ou du cambrioleur, surviendra en premier, nous aussi nous « attendons et nous veillons, sans savoir ce qui nous attend »<sup>1</sup>. Nous avons beau être prêts, nous ne savons jamais avec certitude si nous allons survivre à la nuit. « La nuit sera longue... »

Nous savons cependant, intuitivement, que cette circonstance particulière que nous nous apprêtons à vivre marquera un avant et un après dans notre vie. Car la nuit agit comme un révélateur. Et voici ce qu'elle nous amène à considérer et, même, à expérimenter dans notre chair : notre vulnérabilité d'être humain. Si, à la lumière du jour, nous avons cru possible de nous en sortir par toute sorte de raccourcis ou d'illusions, il se trouve un moment pendant lequel nous ne faisons plus que tâtonner, à la recherche de nos repères. Impossible de savoir combien de temps cette nuit va durer. Cela fait pleinement partie de l'expérience humaine de la vulnérabilité, telle que nous la vivons concrètement.

**Ghada El Khoury:** Annoncée, crainte, imprévisible, dangereuse, révélatrice de notre vulnérabilité, la nuit est tout cela et son contraire. Elle a appris à travers les âges à ne pas répondre à notre peur par la peur, à ne pas se laisser troubler par notre angoisse et à recueillir en elle toutes nos détresses pour en faire une œuvre de lumière. Nous voyons partout des traces de cette œuvre : sur chaque instant de la nuit se trouvent écrits, comme sur la page d'un livre, des rencontres, des rêves, des récits, des temps de silence et de repos, qui recréent les paroles et l'activité du

---

1. T. H. Warren, *Prayer in the Night: For Those Who Work, or Watch or Weep*, Downers Grove (Illinois), InterVarsity Press, 2021, p. 128.

lendemain. Et lorsque, comme il arrive souvent ces temps-ci, sur l'un de ces instants s'écrivent des horreurs, des mots destructeurs et des silences de mort, la nuit les garde en elle et les offre au temps comme une prière. Personne n'a jamais réussi à lui apprendre à fuir, personne non plus n'a pu lui imposer sa loi. La nuit ne sait pas fuir et elle n'a jamais refoulé l'une des horreurs dont elle a été témoin. La traverser, traverser l'instant d'une vie, tous ces instants, les lire avec d'autres à la lumière du jour de notre désir, ne peut nous laisser indemnes. À notre passage, les instants de la nuit secouent leurs ailes pour laisser tomber quelques lettres qui viennent nous coller à la peau pour nous dicter ainsi notre mission. Notre mission, nous la recevons de la nuit. Le jour en est juste le témoin.

**Nelly Butel** : Cette mission que nous recevons de la nuit ne ressemble à aucune de celles que nous avons connues jusqu'alors. Elle se révèle souvent rude et âpre. Si nous avions eu le choix, aurions-nous accepté de parcourir le chemin qu'elle nous oblige à emprunter ? Car nous ne voyons presque rien, nos repères sont déformés, et les aspérités de ce chemin inconnu blessent nos pieds. Cependant, à force de tâtonnements et d'interrogations, nous découvrons parfois, à notre grand étonnement, que nous nous sommes relevés et remis en marche. Sans que nous sachions comment, nos yeux se sont habitués à la pénombre : c'est encore la nuit, les obstacles autour de nous et les aspérités du chemin menacent toujours de nous blesser, pourtant, quelque chose a changé. Laissant glisser au bord de la route ces réponses qui, finalement, ne répondaient jamais à nos questions, peut-être nous sommes-nous appropriés ce que la nuit nous a d'abord imposé : un exercice de tolérance au mystère. Cela ne veut pas dire que la nuit sera moins pénible ou moins longue. Mais nous avons appris à « voir dans le noir »<sup>2</sup>.

**Ghada El Khoury** : J'aime bien ce lien que vous faites à la fin entre « voir » et « noir ». Je préfère m'arrêter sur ce qui s'ouvre là que de parler, excusez-moi, de « tolérance au mystère ». Il me semble que nous ne tolérons rien du tout, mais la nuit nous oblige en quelque sorte à sortir de cette manie que nous avons à confondre la lumière avec la conscience que nous avons de ce qui nous traverse et de ce que seraient les êtres et les choses. Autrement dit, nous mesurons le tout à l'aune de ce que nous sommes, ou plutôt de ce que nous croyons être. La nuit nous arrache des griffes de nos certitudes et nous livre au noir comme condition d'éveil au Salut. Nous ne sommes pas sauvés par ce que nous savons et ce que nous pourrions maîtriser. Dans la nuit, dans le noir, il y a un voir qui n'est pas le nôtre, il y a un regard témoin de ce que nous sommes réellement, un

2. *Ibid.*, p. 307.

regard qui, en se posant sur nous, nous donne à nous-mêmes et au monde, toujours d'une manière qui nous échappe, heureusement, parce que par nous-mêmes et à partir de nous-mêmes nous ne savons rien faire. J'ai l'impression de parler ici de la place des rencontres dans nos traversées, et de leur nécessité absolue au chemin de chacun et de chacune de nous.

**Nelly Butel** : J'aimerais rebondir sur ce que vous dites à propos de la place des rencontres dans nos traversées. C'est si important ! La traversée de la nuit, de notre nuit, peut nous sembler parfois un chemin très solitaire. Comme il n'existe pas deux nuits identiques, ce que nous vivons à chaque fois est unique, au point que l'on pourrait dire : chacun sa nuit ! Lorsqu'une personne que nous aimons souffre, nous nous sentons souvent impuissants, car nous aimerions pouvoir arpenter ce difficile chemin à sa place. C'est malheureusement impossible. Cependant, que nous arrive-t-il lorsque nous nous rendons compte que nos yeux s'habituent à la pénombre, lorsque nous commençons à voir dans le noir ? Nous discernons autour de nous toutes ces personnes qui tâtonnent elles aussi sur leur chemin. Nous les rejoignons, ou nous nous laissons rejoindre, et parfois elles deviennent nos compagnons de route...

Lorsque je parle de tolérance au mystère, je pense à l'un des sens particuliers de ce mot, qui rejoint l'idée de « supporter avec patience », en fait, c'est très proche de la notion « d'endurer ». C'est presque un premier pas vers l'acceptation, vers un lâcher-prise de ce qui, et ici je vous rejoins totalement, nous dépasse complètement... Mais je crois que, quand la nuit est très noire, ce timide premier pas, parfois, c'est tout ce que nous parvenons à vivre. Et il me semble, pour l'avoir expérimenté et avoir entendu tant de témoignages en ce sens, que c'est déjà quelque chose. Même lorsque la foi défaille (et déraile !), il y a de la place pour l'espérance. C'est pour cela que j'aime beaucoup ce que vous dites lorsque vous parlez de « ce voir qui, dans la nuit, n'est pas le nôtre ». Lorsque vous parlez de ce « regard témoin ». Cela me rappelle ces versets du psaume 139 : « Où aller loin de toi ? Où fuir loin de ta présence ? Si je monte dans les cieux, tu es là ; si je me couche parmi les morts, t'y voici ! Si j'emprunte les ailes de l'aurore pour m'établir au-delà des mers, même là ta main me guide, ta main droite me saisit. Si je dis "Que l'obscurité m'engloutisse, qu'autour de moi le jour se fasse nuit", pour toi même l'obscurité n'est pas obscure, la nuit est claire comme le jour, les ténèbres sont comme la lumière<sup>3</sup> ! »

3. Psaumes 139, 7-12. Les extraits bibliques sont tirés de la traduction de la *Bible nouvelle français courant (NFC)*, Paris, Bibli'O, 2019.

**Ghada El Khoury** : Je comprends mieux ce que vous vouliez dire par « tolérance au mystère ». Permettez-moi de faire le lien entre cette expression, le psaume que vous citez et la notion de « protection », qui figurait déjà dans votre première intervention. La présence de l'autre, de l'aimé, est en elle-même le mystère ; se livrer à ce mystère, corps, âme et esprit, nous fait passer d'une protection à une autre. Il ne s'agit pas d'un passage comme un autre, d'un passage qui viendrait s'ajouter à d'autres, mais *du* passage propre à chacun qui, comme vous le dites, donne à la nuit de chacun(e) de nous son propre visage. Habiter le mystère de l'aimé et du chemin que nous avons à faire avec lui nous dépouille, nous vide d'un certain « moi », qui risquerait d'être obstacle à l'accomplissement de l'amour, détruit toutes nos fausses représentations de la réalité et, en collaboration avec le temps qu'il prend pour allié, nous révèle la force du présent et nous apprend à attendre sans attendre, à aimer sans aimer, à faire sans faire, à dire sans dire, parce que notre faire, notre dire, notre attente deviennent ceux d'un autre en nous, ceux de l'aimé, qui est « plus nous-mêmes que nous-mêmes », d'où la nuit. ┘

**L** POUR NOURRIR LE DÉBAT





GÉRARD DE BOISBOISSEL, LOUISE GIAUME  
ET MARION TROUSSELARD

## CE QUE LES NEUROSCIENCES APPORTENT AUX MILITAIRES

*« Si j'avais du temps et votre talent pour étudier la guerre,  
je pense que je me concentrerais entièrement sur les réalités du combat : les effets de  
la fatigue, de la peur, de la faim ou du manque de sommeil.  
Ce sont ces réalités-là qui rendent la guerre si compliquée et si difficile »*  
Lettre du maréchal lord Wavell à Liddell Hart

Le soldat déployé en opération évolue dans des environnements changeants ou déstructurés nécessitant une réactivité extrême dans la décision, tout autant qu'une capacité de discernement face à l'incertitude qui l'accompagne. Ces environnements, qualifiés de VUCA pour volatiles, incertains, complexes et ambigus<sup>1</sup>, mettent en tension les combattants et les systèmes, obligeant à mieux comprendre les mécanismes cérébraux impliqués dans l'action militaire, et à intégrer des modes de fonctionnement plus innovants et réactifs dès la préparation opérationnelle.



### Cerveau et comportements

Le cerveau est un système évolutif en constante transformation dont la fonction est l'anticipation, la détection et la reconnaissance. C'est un simulateur d'actions et un générateur d'hypothèses dont le rôle fondamental est, *in fine*, de décider. Ce cerveau qui perçoit, décide et agit est susceptible de conditionner un certain nombre de comportements individuels permettant un apprentissage des relations entre l'environnement et la meilleure action à faire.

La perception est le résultat d'une construction active puisque nos attentes, notre motivation et ce que nous cherchons à saisir sont autant d'éléments qui la déterminent. La décision, elle, est une activité permanente du cerveau qui n'intervient pas uniquement lorsque l'individu se sent agent de son action. Elle est omniprésente, et peut être consciente ou non. Or l'état psychologique de l'individu peut avoir des répercussions sur ces deux propriétés du cerveau. Les modalités de sa réaction face à un environnement contraignant influent sur la prise de décision qui conditionne le comportement et qui se traduit par des actions initiées ou inhibées.

1. « Developing Strategic leadership: the US Army War College Experience, Strategic Leadership Primer », US Army, 1990.

Qu'en est-il des comportements militaires face au danger<sup>2</sup> ? Leur étude et celle des prises de décision sous le feu montrent que c'est l'entraînement qui permet de limiter le risque de sidération. Les gestes et les procédures maintes fois répétés permettent de poursuivre voire de redémarrer l'action, de sauver des vies ou de se protéger. Un *drill* définit comme « une série d'exercices physiques qui, par leur répétition, rend le combattant apte à exécuter sans hésitation, rapidement et sans faute de manœuvre, un mouvement complexe en situation stressante »<sup>3</sup>. Individuel, il permet de développer une maîtrise de soi-même et de ses réactions dans le but de surmonter une crainte paralysante et de maintenir sa volonté d'action. Collectif, il crée une base de coordination des efforts et une harmonie entre les soldats d'une même unité, renforçant d'autant les liens qui unissent ces hommes. D'usage, il automatise les gestes d'utilisation de l'arme afin de permettre au combattant de se focaliser sur une autre tâche qui demande une réflexion. L'entraînement est donc la base de toute formation au comportement.

21 juin 2023, rue Saint-Jacques à Paris. Une déflagration fait s'effondrer un immeuble de deux étages et souffle les bâtiments voisins dont deux prennent feu. À son arrivée, l'officier supérieur de la brigade des sapeurs-pompiers dépêché sur les lieux découvre une scène inhabituellement complexe. Il va mettre dix longues secondes à réagir, comme bloqué : par où commencer ? quelle est la priorité ? quels choix dois-je faire ? C'est le rappel des procédures maintes fois apprises et répétées qui va le remettre dans l'action, en l'occurrence déterminer où porter l'effort principal. Or, si ces dix secondes ont pu lui paraître longues, elles sont probablement le plus faible temps de calcul nécessaire à un cerveau très entraîné comme le sien pour réagir de la façon la plus adaptée.

Le militaire se doit aussi de faire face aux émotions, même les plus terribles, car lorsque celles-ci répondent à un environnement à risque, elles sont susceptibles d'induire des comportements inadaptés. Ce sont l'esprit d'équipe et la camaraderie, l'attention aux réactions de l'autre, ainsi que la nécessité d'aller au bout de la mission qui permettent de faire face à l'adversité de façon appropriée.

Plus récemment, avec la numérisation de l'espace de bataille, un autre aspect comportemental est à prendre en compte : l'augmentation du nombre d'informations reçues ou à traiter dans des systèmes de plus en plus interconnectés et complexes, qui génère une surcharge cognitive que le cerveau a du mal à gérer, ce qui constitue un danger, particulièrement pour le chef dans ses prises de décision.

2. Voir « Neurosciences et monde militaire, aspects comportementaux », journée d'étude organisée par le Centre de recherche de Saint-Cyr Coëtquidan (CREC) et l'Institut de recherche biomédicale des armées (IRBA), 31 mai 2023.

3. B. Dary, « Les forces morales au cœur des forces armées », *Inflexions* n° 7, 2007, pp. 173-186.

## ┌ L'apport des neurosciences

Comment les neurosciences peuvent-elles aider le combattant à se connaître afin d'adapter au mieux ses comportements aux exigences de l'environnement ? Quelques exemples pour illustrer comment une meilleure compréhension des mécanismes cérébraux ouvre des perspectives pour la formation, la performance et la santé.

### ┌ Gestion de la menace

Une menace est une situation de dissonance cognitive, une incohérence entre le monde attendu et celui observé. Sa détection provoque une réaction neurobiologique de stress, qui va conditionner le comportement de réponse. Les réactions sont plurielles : une exploration curieuse et désinhibée lorsque la menace est lointaine ou, lorsqu'elle est proche, une analyse anxieuse et inhibée témoignant d'un vécu de peur. Cette dernière est une émotion automatique et consciente qui résulte de l'activation inconsciente du réseau d'alarme cérébrale, et qui induit des réponses comportementales pouvant aller jusqu'à l'inhibition et la sidération.

La réponse cognitive à la menace dépend du système de prise de décision activé. Deux sont disponibles<sup>4</sup>. Le premier délivre une réponse rapide, automatique, mais peu fiable. Il utilise des raccourcis de réflexion qui permettent un raisonnement rapide, intuitif et implicite. Il sert en particulier à la survie. Le second permet une vraie réflexion par un raisonnement algorithmique plus lent. Il est logique, délibératif et rationnel.

Pour prendre la décision la plus adaptée, l'individu doit avoir conscience de sa réponse émotionnelle, notamment détecter sa peur, et s'attacher à remettre au calme son réseau d'alarme afin de pouvoir activer son système rationnel. Ce calme raisonné est d'autant plus important en milieu militaire du fait des interactions de groupe. En effet, l'unité de celui-ci joue un grand rôle dans les réponses à la menace, car c'est en son cœur que se trouvent les interactions émotionnelles des combattants. Deux phénomènes peuvent s'y manifester : la contagion émotionnelle ou un contrôle social de la peur.

Le stress provoque des réponses possiblement délétères dans le processus décisionnel d'un militaire. Plusieurs comportements en découlent : une incapacité à décider, une répétition incontrôlable d'un comportement particulier, une tunnelisation cognitive en situation qui conduit à des persévérations dans l'action, une persistance dans des actions irrationnelles, une confiance excessive dans une stratégie qui occulte les

4. D. Kahneman, *Thinking, Fast and Slow*, Harmondsworth, Penguin, 2011.

informations extérieures... En effet, sous stress, le cerveau perd sa capacité à changer de point de vue et n'est plus capable d'ajuster sa propre réalité du monde aux informations qu'il reçoit.

La pression opérationnelle engendre un tel mode de pensée dégradé, rapide et automatique, mais qui n'est pas toujours adapté à la complexité de l'environnement. La conséquence peut être une non-reconnaissance de l'alerte de signaux externes aboutissant à des décisions irrationnelles. La force du groupe trouve toute sa place face à ce risque : un contact physique avec un camarade à ses côtés, une tape dans le dos, peut suffire à « réveiller » l'individu en proie à un tel état.

Toute prise de décision passe par la perception et donc par la conscience de la situation. Or les émotions, positives comme négatives, vont la moduler, ce qui rend compte de son lien étroit avec le fonctionnement cognitif (attention, mémoire, raisonnement). Il faut donc que chaque individu apprenne à les identifier afin de pouvoir être conscient de leur effet sur ses propres mécanismes cognitifs. Il s'agit de savoir les utiliser pour éviter certains biais et favoriser l'émergence de stratégies de remédiation cognitive. C'est tout l'objet de l'apprentissage de soi-même qui sera développé ci-dessous.

## ▣ Les interactions corps/cerveau

Depuis une dizaine d'années, les recherches sur les connexions entre le corps et le cerveau constituent un nouveau champ d'études des neurosciences. Dans ce champ, l'intéroception mesure la capacité d'un individu à ressentir et à se représenter les signaux émis par son corps. Les changements intéroceptifs liés à l'environnement de travail orientent la réponse émotionnelle et le comportement qui en découle pour assurer une réponse adaptée. Le cerveau est informé des modifications internes au corps par le biais du système nerveux autonome, en grande partie par sa voie parasympathique ou vagale, qui est un puissant frein physiologique de l'organisme et permet un retour au calme. C'est une voie majeure de l'adaptation et de la flexibilité de la réponse de stress, mais aussi du sommeil et de la récupération. La réponse au stress étant conditionnée par la qualité de récupération qui a suivi l'exposition précédente, il est essentiel de renforcer la robustesse vagale. Le chant, le sport ou encore la cohérence cardiaque sont des mesures prometteuses pour ce faire.

Un autre champ d'exploration de plus en plus étudié est l'interaction estomac/cerveau à partir de l'observation de leurs activités électriques lorsque l'individu se détend – la détente se caractérise par l'émergence d'ondes cérébrales dites ondes alpha, qui se visualisent sur l'électro-encéphalogramme. Plus ce couplage est élevé, plus la performance sur une tâche sera importante, et meilleurs seront la motivation, l'orientation des actions et le comportement face à une situation. Ce champ de recherche

devrait ouvrir la voie à des approches alimentaires et/ou probiotiques visant à améliorer la communication entre le système digestif et le cerveau pour une meilleure gestion du stress en situation.

## ▣ Plasticité du cerveau

La plasticité cérébrale se définit par la capacité du cerveau à s'adapter et à modifier sa structure au cours des apprentissages et des expériences. C'est l'un des axes des recherches menées par Christian Clot et son équipe du Human Adaptation Institute. De mars à avril 2021, dans le cadre de l'expérience Deep Time, quinze personnes ont été isolées dans une grotte durant quarante jours<sup>5</sup>. Les premiers résultats, menés par les docteurs Margaux Romand-Monnier et Étienne Koechlin du laboratoire de neurosciences cognitives et computationnelles de l'École normale supérieure, ne permettent pas encore aujourd'hui de mettre en relation des modifications cérébrales avec les adaptations cognitives et comportementales observées à la sortie de la grotte.

Une expérience similaire, baptisée Deep Climate, a pris fin en juin 2023 : trois expéditions de quarante jours dans trois climats extrêmes différents. Il s'agissait d'étudier comment l'individu s'adapte à de nouvelles conditions de vie, si l'accoutumance à ces différents climats et environnements peut être caractérisée à la fois sur le plan de la plasticité cérébrale et sur celui des comportements, et s'il est possible de décrire des réponses d'adaptation génériques, indépendantes des types de climat et des contraintes spécifiques de chacun d'eux.

Ces études posent la question du temps d'acclimatation de l'individu à son milieu. Elles ouvrent aussi sur la perspective d'un possible renforcement de la plasticité cérébrale afin d'optimiser la vitesse d'adaptation du militaire projeté en opération, ou encore de réduire des symptômes post-commotionnels consécutifs à des chocs cérébraux. Elles apportent en outre des informations sur la robustesse et la qualité des systèmes de *monitoring* en dehors du laboratoire, intéressantes pour mieux équiper les combattants dans le futur.

## ▣ Les biais cognitifs

Les décisions prises par le cerveau sont bien souvent soumises à des biais<sup>6</sup> cognitifs. S'ils sont considérés comme étant au service de la survie, ils constituent le mode privilégié de fonctionnement, car réfléchir est coûteux en énergie, et force est de constater que notre cerveau fonctionne le plus souvent à l'économie. Les biais sont modélés par des facteurs

5. Lire le récit de cette expérience dans le dossier « Le temps » du n° 54 d'*Inflexions* : F. Mattens, « Ce que vivre hors du temps nous apprend de notre relation à l'autre », septembre 2023.

6. Un biais est une déviation systématique de la pensée logique et rationnelle par rapport à la réalité.

intra-individuels comme les émotions, mais aussi interindividuels en lien avec des considérations sociales, culturelles... Les données de l'imagerie fonctionnelle ont ainsi montré que certaines régions cérébrales s'activent lors de prises de décision et de raisonnements, mais aussi à l'occasion de biais cognitifs.

Prenons un exemple historique d'excès de confiance dans un raisonnement qui a été dévastateur pour la France. En mai 1938, après un exercice dans les Ardennes, le général André-Gaston Prételat écrit le compte rendu suivant : « Sur notre front, les Allemands ont intérêt à tenter une attaque brusquée. Celle-ci sera payante, en effet, si elle réussit à rompre notre système fortifié dans la période où nos unités de forteresse sont réduites à leurs moyens, sans possibilité de renforcement par des grandes unités de campagne. La supériorité en artillerie et en chars doit leur permettre de réaliser, à coup sûr, en quelques heures, la rupture de la position. » Le général Gamelin, généralissime des Forces armées françaises, est courroucé : un de ses subordonnés met en doute sa vision de la guerre future alors qu'il ne peut qu'avoir raison puisqu'il est le chef. Il l'écarte donc en répondant que « dans le cas particulier de l'exercice, il est certain que la part faite aux Allemands a été aussi belle que possible. L'offensive allemande ne s'étendant pas au nord de la Meuse, le commandant en chef aurait sans doute mis à la disposition de la II<sup>e</sup> Armée la I2<sup>e</sup> DI motorisée, qui dispose des moyens nécessaires »<sup>7</sup>. On connaît la suite...

Ce biais peut également être collectif. Ainsi, à la même époque, c'est la France entière qui avait une confiance extrême en la ligne Maginot, qui, bien qu'elle ait « en définitive rempli deux de ses missions initiales (assurer l'invulnérabilité de la frontière franco-allemande et empêcher une "attaque brusquée"), [...] a participé d'une logique d'enfermement et de ce qu'il faut bien appeler une sorte de "bétonnage" des esprits et de la réflexion stratégique »<sup>8</sup>.

## Applications militaires

L'armée française n'a pas attendu de mieux connaître le fonctionnement du cerveau pour former ses combattants. Et de fait, les études récentes permettent de valider des techniques déjà mises en œuvre : l'implication dans l'action, qui marque la mémoire kinesthésique, et la construction d'un apprentissage à plusieurs, qui permet de mieux apprendre et

7. F. Guelton, « Comprendre la défaite : "Les forêts des Ardennes sont impénétrables..." », in S. Martens et S. Prauser, *La Guerre de 1940. Se battre, subir, se souvenir*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2014.

8. P. Garraud, « La fortification des frontières françaises dans l'entre-deux-guerres : enjeux et effets de la ligne Maginot », F. Dessberg et F. Thébaud (dir.), *Sécurité européenne : frontières, glacis et zones d'influence. De l'Europe des alliances à l'Europe des blocs*, <https://books.openedition.org/pur/26127>

retenir l'information. À l'Académie militaire de Saint-Cyr Coëtquidan, par exemple, l'amélioration des capacités cognitives se décline en une multidisciplinarité consistant, à partir d'un objectif pédagogique concret, à ancrer un apprentissage dans un contexte professionnel et à croiser plusieurs disciplines d'enseignement ; une place est également accordée au droit à l'erreur, ce qui favorise la prise de risque des élèves officiers, en se fondant sur la capacité du cerveau à se modeler au gré des évolutions de l'environnement et des expériences.

Alors que peuvent offrir aux armées les neurosciences ? Peuvent-elles contribuer à améliorer la préparation opérationnelle, physique et psychologique des combattants ? S'il est impossible d'être exhaustif sur cette question, quelques pistes d'investigation peuvent néanmoins être présentées.

### ▣ La conscience du corps

La maîtrise du mécanisme cérébral qui perçoit et interprète les informations fournies par le corps, notamment intéroceptives, pourrait être un moyen de réduire le risque de blessures physiques au cours des activités opérationnelles, notamment celles des membres inférieurs. Des études en cours montrent en effet que lorsque nous portons l'attention activement et délibérément sur notre corps, nous augmentons la quantité d'informations mise à disposition du cerveau. Une étude menée par l'Institut de recherche biomédicale des armées (IRBA) sous la direction du médecin principal Charles Verdonk s'est penchée sur la proprioception<sup>9</sup> des participants au stage commando marine où 60 % des échecs sont dus à une inaptitude médicale à la suite de blessures aux jambes. Le *monitoring* de la posture du corps réalisé grâce à une plateforme connectée a mis en évidence que le risque de blessures par chute était prédictible à 70 %. Ainsi, le renforcement de la conscience du corps avec des techniques de type optimisation des ressources des forces armées (ORFA) est une piste d'exploration intéressante.

Une autre étude de l'IRBA cherche à mesurer l'efficacité du *neurofeedback*<sup>10</sup> sur l'augmentation des performances d'une fonction du cerveau. L'intérêt pour les armées serait d'optimiser des fonctions cognitives, comme l'attention, afin d'améliorer la prise de décision.

9. La proprioception, ou sensibilité profonde, désigne la perception, consciente ou non, de la position des différentes parties du corps. Elle fonctionne grâce à de nombreux récepteurs musculaires et ligamentaires, et aux voies et centres nerveux impliqués.

10. Il s'agit du contrôle de l'activité d'une région de son cerveau avec l'aide d'un signal généré par sa propre activité cérébrale.

### ▣ La méditation de pleine conscience

Les effets du stress aigu comme chronique sont délétères sur le cerveau : ils conduisent au risque d'atrophie de certaines de ses régions, notamment préfrontales, ce qui implique une baisse des capacités à fournir des réponses complexes, par exemple attentionnelles dans des situations opérationnelles à risque.

Depuis une cinquantaine d'années, la méditation de pleine conscience s'est développée. Inspirée de pratiques orientales, elle consiste à être présent, ici et maintenant, et d'accueillir, sans jugement, pensées et sensations agréables ou désagréables. En choisissant de porter son attention sur son souffle ou ses perceptions corporelles, elle permet d'observer toutes les déviations (défaut d'attention, pensées vagabondes...) afin de s'entraîner à réorienter son attention sur la tâche en cours.

La littérature met également en évidence que cette pratique aide à améliorer les capacités métacognitives (résilience, régulation émotionnelle, gestion du stress) et qu'elle renforce la plasticité, donc l'adaptation : non seulement la structure du cerveau est modifiée par la pratique (augmentation de la matière grise), mais son fonctionnement est également remodelé. Ces changements sous-tendent une augmentation de performances comme la concentration et la supervision des biais cognitifs, à condition que la pratique des exercices de méditation soit régulière.

### ▣ La cohérence cardiaque

Toujours pour faire face au stress, la technique de la cohérence cardiaque peut venir compléter de façon intéressante la méditation de pleine conscience. Elle vise à renforcer le système vague par des exercices courts mais réguliers de respiration calme et ample. Sa pratique favorise la régulation des hormones du stress, soutient un état de lucidité sous stress, améliore la concentration et la perception des biais cognitifs, et favorise une empathie de qualité. Si de nombreuses applications existent, sa pratique hors de toute connexion est possible par l'utilisation d'outils discrets pour guider la respiration. L'un d'eux, le zenspire-army®, est en cours de développement<sup>11</sup>.

### ▣ La psychologie positive

Notons également le rôle de la psychologie positive, c'est-à-dire l'étude scientifique du fonctionnement optimum de l'individu et du groupe. Ce champ de la science s'attache à renforcer les ressources psychologiques afin d'augmenter robustesse, résilience et maintien de la motivation en tout temps et en tout lieu.

11. <https://www.relations-publiques.pro/223756/la-solution-par-zenspire-army-pour-gerer-son-stress-en-intervention-et-ameliorer-son-sommeil.html>

Depuis 2021, plusieurs programmes fondés sur la méditation de pleine conscience, la cohérence cardiaque et la psychologie positive ont été expérimentés auprès des soignants de la brigade de sapeurs-pompiers de Paris (« Firecare », 2021), des opérateurs du centre d'appel 18-112 (« Cocare », 2022), des stagiaires de l'École de guerre<sup>12</sup> (« Don't it », 2022 et 2023) et des cadres de l'état-major du premier groupement d'incendie de la BSPP (« EM Care », 2023). Les résultats sont prometteurs, que ce soit sur la diminution de l'épuisement opérationnel, la gestion du stress, l'amélioration des troubles du sommeil et la réduction du biais d'angle mort, qui consiste à ne voir que les biais chez les autres et à se considérer soi-même comme fonctionnant cognitivement sans aucun d'entre eux.

## ┌ Pour conclure

Mieux se connaître pour mieux se gérer, voilà l'objectif fondamental de la recherche sur le fonctionnement du cerveau humain, organe qui s'enrichit grâce à l'expérience et qui fait preuve de créativité pour s'adapter à son environnement. Les découvertes faites grâce aux neurosciences vont aider à enrichir les dispositifs de formation des militaires déjà existants dans des domaines tels que l'optimisation des apprentissages, l'appréhension des biais cognitifs, la gestion des émotions et l'aptitude à la prise de risque après une étude rationnelle de toutes les options envisageables. Mais aussi proposer au soldat un panel de méthodes ou d'outils qui lui permettront de s'adapter et de raisonner. À lui de trouver ce qui lui correspond le mieux.

Plus encore, les neurosciences ont pour ambition d'améliorer le *drill* numérique pour apprendre à gérer les défis de la numérisation et de la surcharge cognitive qui guette tout décideur militaire. La simulation jouera un grand rôle dans la mise en œuvre de contre-mesures ciblant les mécanismes cérébraux qui sous-tendent les comportements, en se centrant sur l'individu et non pas exclusivement sur l'équipement. Elles permettront de mieux comprendre les interactions entre le cerveau humain et les machines pour s'assurer du contrôle cognitif et de la régulation émotionnelle en contexte opérationnel. Le combattant reste ainsi au centre de l'entraînement, apte à maîtriser l'intelligence de situation, à maintenir sa capacité d'adaptation, le contrôle de la violence et le respect de l'humanité de l'adversaire. ┐

12. É. Ojeda, « Penser l'augmentation des futurs chefs de l'armée de terre : la pleine conscience et la cohérence cardiaque », mémoire École de guerre-terre soutenu le 14 juin 2021.





NICOLAS FAURE

## PENSER L'APOCALYPSE. PEUT-ON CONCILIER ÉTHIQUE ET DISSUASION ?

Dans l'éditorial de *Combat* du 8 août 1945, au surlendemain de la frappe nucléaire sur Hiroshima, Albert Camus écrivait : « On nous apprend [...] au milieu d'une foule de commentaires enthousiastes que n'importe quelle ville d'importance moyenne peut être totalement rasée par une bombe de la grosseur d'un ballon de football. [...] La civilisation mécanique vient de parvenir à son dernier degré de sauvagerie. Il va falloir choisir, dans un avenir plus ou moins proche, entre le suicide collectif ou l'utilisation intelligente des conquêtes scientifiques. » Dès les premiers jours est posée la question du rapport de cette nouvelle arme à l'éthique, identifiée dans ce cas à la philosophie morale, qui renvoie à la réflexion permettant la distinction entre le bien et le mal, et à l'établissement des règles de conduite à adopter.

Ce qui caractérise l'arme nucléaire, c'est sa puissance extrême, au-delà de tout ce qui a pu être inventé jusque-là. Que faire, du point de vue éthique, de cette « arme absolue », ouvrant la possibilité d'une guerre d'anéantissement en signant la fin potentielle de l'humanité entière ? Près de quatre-vingts ans plus tard, alors que la guerre en Ukraine a remis la dialectique nucléaire au cœur de nos préoccupations, la réflexion est plus que jamais nécessaire.

Un bref tour d'horizon d'Internet atteste que cette réflexion vient facilement s'échouer sur les bancs d'un pacifisme absolu, s'appuyant sur une immoralité de principe de la guerre, cette dernière étant par nature opposée à la morale. Le désarmement total et immédiat est ici conçu comme la clef de voûte d'un monde définitivement pacifié. L'actualité montre toutefois que les disciples du désarmement inconditionnel risquent de se présenter nus face aux dangers du monde. Le destin de l'Ukraine, qui a renoncé aux mille cinq cents têtes nucléaires russes stationnées sur son territoire sous couvert du memorandum de Budapest en 1994, invite au réalisme.

À l'opposé, certains cherchent à épuiser la réflexion éthique en promulguant une amoralité de principe : la morale ne peut penser la guerre, puisque celle-ci est en dehors du champ de la morale. En suivant ce raisonnement, l'arme nucléaire n'est ni bonne ni mauvaise, elle *est*. On ne pourra pas la désinventer, c'est une certitude. Au regard de la situation géopolitique actuelle, on prend peu de risque en affirmant que dans vingt ans il y aura toujours des armes nucléaires. Par ailleurs, force est de constater que le mécanisme de dissuasion, qui s'appuie sur la puissance

inédite de l'arme, a joué un rôle fondamental dans la période de stabilité que nous connaissons depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. Mais, additionnées au postulat d'amoralité, ces conséquences positives assèchent également le débat.

Le questionnement éthique butte enfin, et paradoxalement, sur la licéité de la dissuasion nucléaire fondée sur le droit à la légitime défense ouvert par la Charte des Nations unies et confirmé par l'avis rendu en 1996 par la Cour internationale de justice. Mais le droit n'est pas la morale, bien que l'un et l'autre s'inspirent mutuellement. L'écrasement de l'un par l'autre peut avoir un effet nocif : le droit, les règlements et procédures sont de puissants anesthésiants des consciences, en gelant la réflexion sur la base d'un trop rapide « c'est légal, donc c'est légitime ».

Or, il y a un chenal entre les hauts fonds de l'abolitionnisme béat et ceux du conséquentialisme cynique. En 2024 comme hier, trouver ce chemin est une nécessité. À la fois pour ne pas laisser le champ libre à des réflexions univoques, mais également parce qu'il existe un enjeu d'acceptabilité. Certes, en France, le débat relatif à la dissuasion nucléaire ne prend pas, tant cette dernière fait l'objet d'un certain consensus. Il n'est pas question de souffler sur des braises éteintes. Mais, comme le souligne Joseph Nye, « nous sommes tous dans nos démocraties des cibles, des victimes et des participants à la dissuasion nucléaire »<sup>1</sup>. Une réflexion est donc nécessaire, plus encore pour les générations à venir qui, selon toute vraisemblance, placeront l'impératif de justice et la nécessité de préserver le monde devant le besoin sécuritaire.

## La réflexion éthique accompagne le contexte stratégique

Cet accompagnement de l'histoire par l'éthique a été continu depuis août 1945 et peut être divisé en trois grandes périodes, comme le souligne Nicolas Roche dans *Pourquoi la dissuasion ?*.

Le premier temps est celui de la peur et des apprentissages : l'humanité prend conscience de la radicalité nouvelle de cette arme. En 1946, les États-Unis tentent de préserver leur monopole et proposent sa mise sous contrôle international dans le plan Baruch élaboré suite au rapport Lilienthal-Acheson. Un projet rapidement caduque puisque les Soviétiques lancent un programme nucléaire. La doctrine de la destruction mutuelle assurée conduit à une course aux armements, qui trouve son apogée dans la crise des missiles de Cuba en octobre 1962. L'équilibre de la terreur est en place. Face à cela, les objections morales ne manquent pas : l'ouvrage *One World or None* est publié dès 1946 et l'association Campaign for nuclear

<sup>1</sup>. J. Nye, *Nuclear Ethics*, New York, The Free Press, 1986.

disarmement, qui entend « résister au mal moral que représentent les armes nucléaires »<sup>2</sup>, organise un premier rassemblement public en 1958 en Grande-Bretagne. De son côté, l'Église catholique réfléchit aux conditions d'une acceptabilité morale. Le concile Vatican II, qui s'achève le 8 décembre 1965, affirme clairement que « tout acte de guerre qui tend indistinctement à la destruction de villes entières et de vastes régions avec leurs habitants est un crime contre Dieu et contre l'homme lui-même »<sup>3</sup>.

Centrée sur la crise des euromissiles (1977-1987), la deuxième période voit l'absolutisation du pacifisme et des objections morales. Pour protester contre l'installation des fusées Pershing et SS-20 en Europe, d'importantes manifestations ont lieu, particulièrement aux Pays-Bas et en Allemagne. Dans cette crise, l'instrumentalisation de l'opposition morale à l'arme nucléaire a pesé sur le contexte stratégique, en imposant à l'OTAN la négociation en plus de la modernisation des Pershing.

La troisième période commence avec la chute du bloc soviétique à la fin des années 1990. La menace totalitaire contre laquelle elles étaient dirigées disparaissant, les armes nucléaires semblent avoir perdu de leur intérêt en Occident. Dans le même temps apparaît la crainte d'une convergence entre terrorisme et armes nucléaires par la potentielle dispersion des armes de l'ancien bloc soviétique. L'opposition morale à la dissuasion n'est donc plus fondée sur la crainte d'un anéantissement, mais sur le « sentiment que le rapport risques/bénéfices de la dissuasion est devenu très négatif »<sup>4</sup>. Dans ce contexte, l'impulsion donnée par le discours de Prague du président Obama en 2009, doublée d'une volonté de bénéficier des dividendes de la paix, impose l'idée que la dissuasion est une tromperie : « Le raisonnement moral prend le pas sur l'intérêt stratégique »<sup>5</sup>.

## Les limites du raisonnement conséquentialiste

Le XXI<sup>e</sup> siècle naissant va toutefois porter un coup d'arrêt assez net aux illusions de paix éternelle et de croissance infinie. Cette nouvelle période confirme au fait nucléaire son rôle de levier stratégique : « Il apparaît clairement qu'aucun des États nucléaires n'a objectivement intérêt à atteindre un objectif global zéro »<sup>6</sup>. » Le fait nucléaire va donc perdurer dans le monde qui s'ouvre à nous, ce qui conforte l'idée qu'une réflexion éthique est nécessaire.

2. « Resist the Moral Evil which Nuclear Weapons Represented », *The History of CND*, <https://cnduk.org/who/the-history-of-cnd/>

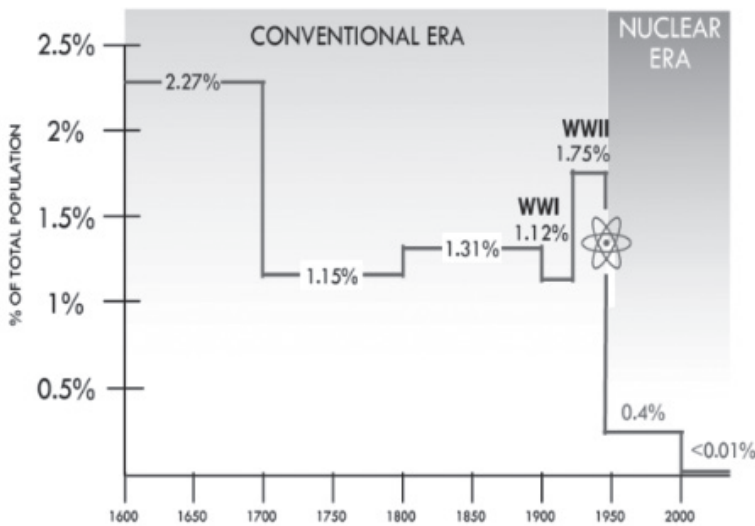
3. Paul VI, *Constitution pastorale sur l'Église dans le monde de ce temps Gaudium et Spes*, Rome, 1965.

4. N. Roche, *Pourquoi la dissuasion ?*, Paris, PUF, 2017, p. 493.

5. N. Roche, « Peut-on réconcilier armes nucléaires et morale kantienne ? », discours à l'Institut, 2019.

6. P. Vandier, *La Dissuasion au troisième âge du nucléaire*, Monaco, Éditions du Rocher, 2018, p. 51.

Le premier réflexe est de tenter une justification morale de la dissuasion par ses conséquences positives. En effet, la logique de dissuasion limite le niveau de violence entre États. Le graphe suivant vient chiffrer ce postulat : l'entrée dans l'ère du nucléaire est corrélée à une nette diminution des victimes de guerre. C'est la « voûte » du nucléaire : la crainte d'une guerre destructive pour l'humanité limite le seuil de violence des conflits. Comme l'écrit Raymond Aron, « c'est la possibilité de la violence illimitée qui, sans même que la menace en soit proférée, restreint la violence effective »<sup>7</sup>.



Wartime fatalities percentage of world population  
 Source : DoD Historical Office Nuclear Posture Review, Washington, 2018

L'efficacité de la dissuasion nucléaire ainsi prouvée tend à la rendre bonne, et par là éthiquement acceptable. Toutefois, l'état de paix qui en résulte est très imparfait. Il ne s'agit pas de l'harmonie globale et permanente entre les États, mais plutôt d'une paix par défaut, en creux, par absence de guerre. Cet état est donc par essence insatisfaisant et instable. Le choix d'une paix, ou du moins d'une limitation de la violence, fondée sur la dissuasion nucléaire, s'apparente, *in fine*, au choix du moindre mal, dont Hannah Arendt rappelle que « la faiblesse de l'argument a toujours été que ceux qui le choisissent oublient très vite qu'ils ont choisi le mal »<sup>8</sup>.

7. Cité dans P. Vandier, *op. cit.*, p. 76.

8. H. Arendt, *Responsabilité et Jugement*, Paris, Payot, 2005.

## ┌ *Jus ad bellum, jus in bello* et théorie du double effet

Après cette approche par les conséquences, tentons d'aborder l'opposition apparente entre éthique et dissuasion sous l'angle du droit à la guerre, le *jus ad bellum*, théorisé successivement par saint Augustin dans *La Cité de Dieu* (V<sup>e</sup> siècle), saint Thomas d'Aquin dans sa *Somme théologique* (XIII<sup>e</sup> siècle) et enfin Grotius dans *De jure belli ac pacis* (1625). La tradition chrétienne conditionne le recours à la violence entre États à l'accomplissement des critères suivants : juste cause, dernier recours, chances raisonnables de succès, déclaration publique par une autorité légitime, intention droite et proportionnalité.

Sans tous les reprendre, attardons-nous sur les critères les plus touchés par la singularité de la dissuasion nucléaire. Pour ce qui concerne l'autorité légitime, la critique porte parfois sur l'immoralité supposée de la solitude du dirigeant dans la décision ultime. En effet, la nécessité d'une réponse quasi immédiate en cas d'atteinte des intérêts vitaux ne laisse pas le temps à la recherche d'un consensus. À cela deux réponses : d'une part, le décideur tire sa légitimité de son élection, à tout le moins dans les démocraties ; d'autre part, une décision solitaire n'est pas forcément moins légitime qu'une décision collective. L'histoire fourmille d'exemples pour lesquels la dimension collective n'immunise pas moralement. Et la collégialité ne fait bien souvent que révéler une convergence de points de vue<sup>9</sup>.

La proportionnalité de la riposte peut aussi poser question, puisque « c'est l'ampleur disproportionnée des représailles qui doit dissuader le conflit »<sup>10</sup>. Cette contradiction apparente est toutefois résolue par le fait que, dans le concept de dissuasion, une frappe nucléaire est subordonnée à l'atteinte des intérêts vitaux. Ces conséquences extrêmes auraient probablement comme répercussion la mise en cause de l'existence de la nation, de sa souveraineté ou de la liberté du peuple. C'est ce qu'a confirmé l'avis de la Cour internationale de justice (CIJ) de 1996 : on ne peut pas exclure que des circonstances soient si graves que même l'emploi de l'arme nucléaire serait proportionné. Le général Gallois, théoricien de la dissuasion française, le résumait ainsi : « La force de la frappe est proportionnée à l'enjeu de ce qu'elle défend », c'est-à-dire la souveraineté nationale.

En suivant ce raisonnement, la dissuasion semble donc compatible avec les principes de moralité de recours à la guerre. Poussons-le et étudions maintenant non plus la dissuasion, mais un éventuel emploi de l'arme nucléaire au filtre du droit dans la guerre, le *jus in bello*, et plus particulièrement la problématique de la distinction combattant/non-combattant.

9. En 2003, quarante-sept pays se sont engagés aux côtés des États-Unis dans la guerre en Irak.

10. N. Roche, *Pourquoi la dissuasion ?*, op. cit., p. 493.

Dans ce cas, ce n'est pas l'arme en soi qui est indiscriminante, mais l'usage qui pourrait en être fait. En effet, la différenciation est contextuelle et liée à ce qui est ciblé. Par ailleurs, elle dépend de l'arme elle-même, de sa puissance et de sa précision. Si l'on imaginait une frappe nucléaire sur une flotte militaire au milieu d'un océan, cet emploi serait complètement sélectif puisqu'il n'atteindrait que les hommes et les moyens ciblés. En outre, certaines armes conventionnelles sont plus puissantes que les plus petites armes nucléaires. Une frappe conventionnelle indiscriminante de type *carpet bombing* (« tapis de bombes » ou bombardement de saturation) sur une ville aurait des conséquences humanitaires immédiates bien plus désastreuses qu'une frappe nucléaire ponctuelle au milieu d'un désert par exemple.

La somme de ces arguments démontre que l'arme nucléaire n'est pas par elle-même indiscriminante ; tout dépend du type et des circonstances éventuelles d'emploi. Mais ce raisonnement présente une faiblesse. Le cœur de la dialectique de dissuasion est bien de créer la possibilité d'un dommage inacceptable et donc de faire peser une menace si forte qu'elle ne peut être complètement discriminante. Ce qui fonde la dissuasion, c'est « la nécessité de concevoir l'impensable »<sup>11</sup>. La dialectique qui consiste à vouloir envisager des cas d'emploi discriminants et proportionnés entre donc en contradiction avec le principe d'une dissuasion par représailles.

Pour finir, revenons au critère de l'intention droite : est-il moral de faire ou de planifier un acte immoral ? Les spécificités de l'arme nucléaire rendent la question délicate. Le stratège britannique Michael Quinlan<sup>12</sup> tente d'appliquer la théorie du double effet : lorsque je suis agressé, si ma vie est menacée je peux tuer mon agresseur pour me protéger ; la mort de celui-ci est secondaire et subordonnée au gain principal qui est ma survie. Dans le cas de la dissuasion, le fait que mon arsenal nucléaire fasse renoncer l'adversaire à ses intentions hostiles et permette ainsi de préserver la souveraineté de la nation rend ce principe acceptable. Mais il existe là aussi une objection. Dans cette théorie, la conséquence néfaste doit être secondaire, tant quantitativement que qualitativement, par rapport au bénéfice qui est principal. Or, dans le cas de la dissuasion, les victimes potentielles ne sont plus l'effet secondaire, mais l'effet principal ; c'est ce qui permet de dissuader l'adversaire d'attaquer.

11. T. de Champchesnel, « Quel rôle pour les armes nucléaires après la nouvelle revue de posture américaine ? », *Note de recherche* 57, IRSEM, juin 2018, p. 8.

12. M. Quinlan, *Thinking about Nuclear Weapons: Principles, Problems, Prospects*, Oxford University Press, 2009.

## Atténuer l'immoralité ?

Alors comment résoudre ce paradoxe de la dissuasion, qui « n'est rationnelle que pour autant qu'elle repose sur une menace dont la mise à exécution serait le comble de l'irrationalité »<sup>13</sup>. S'il n'est pas possible de démontrer positivement la moralité de la dissuasion, la solution est de tenter la définition de principes normatifs permettant d'en cadrer l'immoralité.

Le premier principe pourrait être d'affirmer, en suivant Nicolas Roche, que « l'arme nucléaire ne peut être que de dissuasion ». L'emploi d'une telle arme sur le champ de bataille resterait un pari dont il est difficile de garantir qu'il sera gagnant. La rupture, même locale, du tabou qui stabilise le monde depuis près de quatre-vingts ans ouvrirait une brèche à l'avenir incertain. Or, le caractère tactique d'une arme nucléaire n'est pas qu'une affaire de portée et de puissance. *Little Boy* et *Fat Man*, larguées sur Hiroshima et Nagasaki, sont des bombes lisses<sup>14</sup> de faible puissance, qui ont pourtant eu un retentissement stratégique inégalé. De même, le *Bulletin of the Atomic Scientists* de 2019 constate que « les armes nucléaires françaises aéroportées ont des caractéristiques qui sont similaires à certaines armes nucléaires tactiques russes »<sup>15</sup>, alors que la doctrine nucléaire française n'envisage en aucun cas un emploi tactique de l'arme. Au-delà de leurs caractéristiques techniques, c'est donc bien la doctrine d'emploi qui rend ces armes stratégiques. Partant du constat du danger d'un glissement vers l'emploi, le premier critère normatif vise donc à conserver à l'arme nucléaire son statut stratégique.

En deuxième lieu, il apparaît que le principe d'une dissuasion nucléaire ne peut être que transitoire et s'inscrire dans un processus de désarmement. Cet effort nécessaire de limitation des armements vise à empêcher l'escalade et à refuser la dérive vers l'hégémonie. Il n'y aura pas de victoire nucléaire. C'est ce que souligne Benoît XVI : « Dans une guerre nucléaire, il n'y aurait pas de vainqueurs, mais seulement des victimes<sup>16</sup>. » L'objectif de l'humanité est d'atteindre un monde définitivement pacifié, libéré de la menace des armes. Dans ce domaine, le monde des abolitionnistes s'oppose à celui des gradualistes. Les tenants du Traité d'interdiction absolue des armes nucléaires (TIAN) veulent brusquer les principes du Traité de non-prolifération (TNP), dont le sixième chapitre impose un désarmement de « bonne foi ». Toute la difficulté consiste à

13. E. Bastié, « Interview de Jean-Baptiste Dupuy », *Figarovox*, 28 novembre 2019.

14. Ces bombes ne disposaient d'aucun système de propulsion ou de guidage.

15. Cité par O. Zajec, « "Some other Kinds of Controlled General War." Deux ans après la Nuclear Posture Review américaine de 2018, quel débat sur l'emploi des armes nucléaires tactiques ? », *Pensée stratégique*, Institut d'étude de stratégie et de défense, faculté de droit, université Jean-Moulin-Lyon-III, 2020, p. 11.

16. Benoît XVI, *Message pour la célébration de la journée mondiale de la paix*, Rome, 1<sup>er</sup> janvier 2006.

objectiver la sincérité de celle-ci. Dans l'attente de l'unification utopique de l'humanité sous les mêmes principes moraux, ce désarmement ne peut être que collectif et s'inscrire dans le temps long afin de ne pas aboutir à une déstabilisation pire que l'état imparfait actuel. Il faut donc poursuivre l'objectif d'un désarmement commun, tout en défendant la possession de l'arme et le principe de la dissuasion tant que l'état du monde l'imposera.

Troisième étape : quel lien entre dissuasion et démocratie ? Cette forme de gouvernement n'est pas en soi un gage de moralité. Les études de psychologie sociale des années 1970 ont nommé cela « l'effet Lucifer » : dans certaines conditions, toute démocratie libérale bon teint peut sombrer dans les pires abjections. N'étant pas une protection, le principe démocratique peut même de prime abord apparaître comme un frein à la mise en place d'une dissuasion nucléaire robuste : compte tenu de l'effort national que cela impose, un régime politique fort aurait plus de facilité à la développer et à en entretenir les moyens. Aussi, lorsque les biographes rapportent que le président Giscard d'Estaing aurait dit « tant que je serai président, on ne se servira jamais de cette saloperie »<sup>17</sup>, la dissuasion ne peut être qu'affaiblie. Alors, que peut apporter la démocratie à l'éthique de la dissuasion ? C'est justement en ouvrant un espace de réflexion et d'expression que celle-ci peut moralement être cadrée. Le bulletin de vote du citoyen fonde l'autorité légitime, créant ainsi un équilibre entre décision individuelle et délibération collective. La possibilité d'un débat offre enfin des garanties éthiques, en permettant d'éviter une dérive conduisant à un emploi non maîtrisé.

Descendons maintenant à l'échelon de mise en œuvre. Les armées sont responsables de la crédibilité opérationnelle de la dissuasion. Elles sont à ce titre en première ligne pour répondre aux opposants à l'arme nucléaire, dont l'une des objections majeures est le risque d'accident dont les conséquences seraient désastreuses. La réponse s'appuie sur l'exemplarité de la mise en œuvre et du contrôle. Au quotidien, cette exemplarité repose sur l'engagement et le professionnalisme de chaque marin ou aviateur. Il ne s'agit pas de mots ou d'incantations, mais d'années de savoir-faire, de dévouement, d'actes ordinaires au service d'une œuvre extraordinaire. Au-delà des mots, comme le souligne l'amiral d'Arbonneu, sous-marinier fameux et ancien commandant de la Force océanique stratégique (FOST), « la crédibilité de la dissuasion ne se décrète pas, elle se construit dans la durée, dans la persévérance, dans l'obstination, dans l'endurance. Elle est tout le contraire de la velléité »<sup>18</sup>.

17. « Le journaliste François Caviglioli a cité cette formule entendue par une amie de Giscard », dans [https://www.lepoint.fr/editos-du-point/jean-guisnel/valery-giscard-d-estaing-et-cette-saloperie-de-bombe-atomique-03-12-2020-2404122\\_53.php](https://www.lepoint.fr/editos-du-point/jean-guisnel/valery-giscard-d-estaing-et-cette-saloperie-de-bombe-atomique-03-12-2020-2404122_53.php)

18. T. d'Arbonneu, « Actualité et avenir de la dissuasion nucléaire », *Revue de la défense nationale*, septembre 2004.

Enfin, tant pour le militaire que pour le citoyen, la complexité de la question impose une prise de position personnelle. De même que la crédibilité de la dissuasion ne se décrète pas, l'éthique ne s'improvise pas mais se construit patiemment et évolue au gré des réflexions, de l'expérience et des rencontres. Cela vaut tout particulièrement pour celles et ceux qui sont engagés dans la conception ou la mise en œuvre des forces nucléaires. Comme le souligne Tocqueville, la nature démocratique de nos institutions autorise la réflexion dans le peuple comme dans les armées : « L'esprit général de la nation pénètre l'esprit particulier de l'armée<sup>19</sup>. » Pour le sujet qui nous intéresse ici, « poser le débat n'est pas perdre foi »<sup>20</sup>, mais permet au contraire de se forger une conviction. Le sujet est tout sauf anodin, il est légitime d'y réfléchir. Et c'est même nécessaire, puisque c'est cette réflexion qui permet de fonder la conviction intime que, le cas échéant, l'arme sera mise en œuvre. La crédibilité de la dissuasion repose, entre autres, sur ce positionnement personnel, ce qui impose d'avoir les idées claires sur sa détermination à agir, le jour du départ en patrouille.

## En guise de conclusion

Au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, le progrès technique a abouti à une nouvelle forme de guerre, la guerre absolue, s'appuyant sur deux propriétés fondamentales de l'arme nucléaire, relevées dès 1963 par le général Beaufre : éliminer le rapport entre la puissance et la masse (une seule mission aérienne larguant une seule bombe suffit à détruire une ville entière), et ne plus être astreint en termes de liberté de mouvement grâce à la mobilité totale offerte par les avions, les sous-marins et les missiles.

Comme le souligne le général de La Motte, « l'éthique précède, accompagne et suit l'action. Elle est à la fois le facteur d'équilibre et la condition de l'évolution. Fruit de l'expérience passée, elle est indispensable pour l'action à venir »<sup>21</sup>. Les principes exposés ci-dessus n'affaiblissent pas le concept, mais au contraire le renforcent en permettant au citoyen, comme au militaire, de se construire une conviction éthique propre.

Pour revenir au propos de Camus cité en introduction, ce débat vaut pour l'arme nucléaire, mais plus largement pour toutes les découvertes et les progrès techniques que nous offre la science : quelle « utilisation intelligente » veut-on en faire ? L'arme nucléaire est un exemple qui montre que les progrès scientifiques ne peuvent pas être en dehors du champ de l'éthique, que celle-ci se doit d'accompagner la technique.

19. A. de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique* [1835-1840], Paris, Gallimard, « Folio Histoire », p. 370.

20. J.-L. Lozier, intervention au colloque « Démocratique(s) et dissuasion », Bibliothèque nationale de France, 13 octobre 2022.

21. B. Royal, *L'Éthique du soldat français. La conviction d'humanité*, Paris, Economica, 2011, p. 175.

Il s'agit là d'une matière instable, dont les conclusions ne peuvent être définitives. Ce qui caractérise l'homme n'est pas sa perfection, mais bien sa perfectibilité, sa capacité à se renouveler dans la recherche du bien commun. « Apprenez que l'homme passe infiniment l'homme », dit Pascal.

Quel discours sera audible dans vingt ou trente ans ? Bien présomptueux celui qui aujourd'hui répondrait dans le détail à cette question. Toutefois, deux constantes perdureront probablement. D'une part, la réflexion éthique sera toujours plus centrale : face à l'arme nucléaire, l'humanité vit son unité, dans la mesure où cette menace dépasse les États ; il n'existe pas d'« exonération de principe par principe »<sup>22</sup> de réflexion. Le questionnement éthique se poursuivra donc et dépassera les critères religieux, politiques ou de nationalité. D'autre part, il existe une continuité dans cette réflexion, chaque étape se nourrissant de la précédente face à une donnée stratégique nouvelle. Les éléments proposés dans cet article constituent un modeste apport à cette continuité.

La guerre en Ukraine et l'effet cumulatif des désordres internationaux nous rappellent chaque jour que la liberté n'est pas une rente mais un combat, ce que trente ans d'illusion de dividendes de la paix et de croyance en la « fin de l'Histoire »<sup>23</sup> ont eu tendance à nous faire oublier. Quel prix sommes-nous prêts à payer pour préserver notre souveraineté, c'est-à-dire notre capacité à vivre librement en société ? La « charge éthique » induite par la possession de l'arme nucléaire est peut-être une partie de ce prix. ─

22. N. Roche, « Peut-on réconcilier armes nucléaires et morale kantienne ? », *op. cit.*

23. F. Fukuyama, *La Fin de l'Histoire et le dernier homme*, Paris, Flammarion, 1992, 452 p.



# TRANSLATION IN ENGLISH





BRICE ERBLAND

## FIGHTING IN THE GREEN OF NIGHT

For modern soldiers, nighttime is... green. At night, the military uses image intensifiers, which capture residual photons and amplify them by way of multiplication, or infrared or thermal cameras, which capture images below the visible spectrum and display a depiction of reality based on temperature differentiation. These tools, which enable soldiers to fight in the dark, deliver a visual representation of the world in different shades of green.

Thus, this monochromatic environment quickly becomes the hallmark of all nocturnal action. This proves particularly true for military crewmembers, especially aircrew aboard combat helicopters: the mission leader constantly switches between a direct view, through image intensifiers, and an indirect view through a thermal scope. Over time, the brain builds up an entire library of images, enabling it to link what it perceives in night vision to its usual representation of reality. A given contrast of greens will indicate the contours of a landscape, whereas a darker or lighter silhouette will quickly be recognized as a human being in a cold environment, such as a forest at night, or a warm one, like a rocky surface at the end of a sunny day.

In this respect, I have always been impressed by the sheer realism of the scene in *Zero Dark Thirty*<sup>1</sup> showing the assault on Bin Laden's compound. This is partly due to it being filmed through light intensification systems. The green monochrome backdrop is accurate, although the clarity and sharpness of the images are much better than in real life, for the purpose of the movie. This scene always reminds me of the operations I carried out in Afghanistan: from my helicopter, I was tasked with monitoring our Special Forces while they carried out similar missions. It's all there in the movie; blinding flashes of light saturated by the intensifiers, lasers materializing as beams of light gliding across the scenery and contours being flattened due to the monochromatic view. With training and experience, this peculiar environment gradually becomes "normal" and one is able to move around and fight in it as if it were daylight – even if this does come with its share of quirks.

Despite modern night vision systems, visibility remains lower at night. Pinpointing the location of one's subordinates or neighboring units remains extremely complex, as it is impossible to get an overview of the battlefield at a single glance. Maneuvers that are tricky in daytime combat become virtually impossible at night. When the French land

---

1. Kathryn Bigelow's 2012 film, which won an Oscar in 2013.

army's light aviation (ALAT) fought in Libya, a squadron of a dozen helicopters was sent to raid the positions of Colonel Gaddafi's armed forces on a moonless night. Each aircraft was unable to see the others, despite them operating in the same space. Thus, it became essential to plan time-based itineraries and precise areas of combat. Each aircraft took off from the Navy helicopter carrier sixty seconds apart, guided by GPS watches and flying at a strictly defined speed to ensure that it would not catch up with the previous aircraft without seeing it. The combat zone itself was divided into sectors, allowing maneuvers to target enemy positions without increasing the risk of collision. Despite our technology, the lack of visibility remains a major factor in night combat, as well as a considerable hurdle in terms of planning.

Paradoxically, night also renders combat more visible than in daytime. During the day, gunfire and explosions are barely visible, if at all. Even with tracer bullets or shells, daylight often makes it impossible to track a shot if you're not quite focused, or simply not paying attention to the right area. At night, things are quite different thanks to night vision devices. Each shot takes on the form of a bright green flash. When viewed through a thermal camera, explosions are worthy of Hollywood's most impressive action scenes. Bullets and tracer shells, as well as rocket and missile thrusters, all become large green lines that rip through the darkness. While hardly detectable by day, the manifestations of combat – and of death being delivered – become visible by night.

The consequences of this state of affairs are twofold. The first is that the enemy's position becomes clear as soon as the first shot is fired. In order to detect an elusive enemy, for example, I sometimes fired rockets towards their supposed location; the enemy instinctively fired back, thereby revealing their position. Similarly, on several occasions, I have arrived in combat zones and immediately been able to identify friendly and enemy positions on the ground, as they were joined together by numerous beams of light – either straight or bell-shaped – resulting from shots being exchanged between the two sides. The second consequence isn't quite as positive. When you're approaching an enemy position for an attack and countless streaks of light are coming at you, you suddenly wish you couldn't see them so well! Danger is easier to overlook when it's merely presumed. As soon as it materializes, flying towards it gives rise to a natural bodily reaction: avoidance. I clearly remember flying towards an enemy position that was armed with two 23mm cannons, which were streaking the sky with dots of light, and feeling my toes clench up in my shoes. This was the futile reaction of a body, one that was lashed to a machine, flying towards a source of danger made visible by a combination of darkness and technology.

Beyond the realm of combat, one could say that night belongs – among other things, of course – to the soldier. Every soldier has memories of nights spent in a defensive fighting position, working at an operations center or marching to earn a commendation, a ribbon, or simply to toughen up. From the moment they take up arms, soldiers must tame the night, long before they are brought to fight in its midst. Walking for seven hours instead of sleeping is a rather unique experience; amid the struggle against sleep and the monotony of incessant steps, it provides an opportunity to reflect deeply upon one's choices, abilities and dreams. In other words, it is a kind of vocational catharsis. Unseen, we cross the countryside and villages while the locals are asleep. From time to time, we catch a glimpse of privacy, when a light in a window offers us nightwalkers a fleeting view of an unfamiliar home. This habit of defying fatigue and natural physiological rhythms – developed during training nights or operational exercises – confers a kind of contempt towards sleep deprivation during missions. This total relinquishment of fatigue in the face of operational necessity leads one to ignore the consequences that await the following day, at least for oneself; one often pays more attention to the rest and recuperation of one's subordinates, one's leader or one's comrades than to one's own.

Nevertheless, these sleepless nights come at a cost. Even if the stakes of combat allow us to draw upon unsuspected resources – I remember a truly intense exchange in Afghanistan that lasted three continuous days, with two sleepless nights in a row – the physiological capabilities of the human body do have their limits. In the long run, one's natural rhythms become seriously disrupted. The fatigue generated by night combat is difficult to recover from, as the resulting tension, combined with the nervous strain of night vision devices zapping one's eyes with bright light, takes time to subside. More to the point, these sleepless nights add up to a form of debt, one that comes with a dramatically high interest rate. Thus, repaying this debt is all the more time-consuming. Night watchmen and other occupations with a nocturnal schedule are perfectly aware of this problem: daytime rest doesn't have quite the same quality as our natural nocturnal sleep. In some cases, we have to call upon outside help. In Libya, during Operation Harmattan, some combat helicopter crews took caffeine pills at night and sleeping pills during the day, under medical supervision. I have always thought that this treatment had more of a psychological than a physiological effect. Yet, the fact of the matter is that they were better able to cope with their incessantly shifting schedule – since operations followed the ephemeris in order to plan raids on moonless nights.

Such experiences also teach us that not all nights are the same, and that combat can be radically different depending on the residual light

conditions. These different types of night are, of course, very closely linked to the size of the moon, as well as to the presence of clouds and artificial lighting in the combat zone. These variables create a clearly graded range of night types, spanning from a “dark night” (i.e. a moonless sky, clouds and a desert-like environment with no artificial light whatsoever) to a “bright night” (i.e. a full moon and completely clear skies) where night vision devices become virtually unnecessary.

This range includes five types of night, each of which is more or less suited to different types of mission. While the moon may seem friendly to a young recruit on a nighttime march, it can be the unmaking of a unit trying to infiltrate enemy territory! Sometimes, even a full moon, which offers excellent visibility, entails additional threats, beyond the risk of being seen by the enemy: it gives one the illusion of seeing clearly enough to be able to act as if in broad daylight. During tactical flights close to the ground, pilots may be tempted to fly solely by sight and to stop using their enhanced flight vision systems. However, if a precise flight height has been set to ensure safe separation between the aircraft, such temptations may have very dire consequences.

I remember one such night in Afghanistan, when a huge moon lit up a cloudless night. I was commanding a patrol of two Tiger combat helicopters, which were monitoring the movement of a Special Forces unit through a valley. I had set a “ceiling” height for my pilot and a “floor” height for the other aircraft, thereby allowing us to move without constraint. As I looked out of my cockpit window, I saw the shadow of a Tiger cast on the ground. As I marveled at the beauty of this sight, I soon realized that the Tiger’s shadow was moving in the opposite direction to mine; I wasn’t looking at my aircraft’s shadow at all. When I looked up, I saw the second aircraft opposite mine, on a direct collision course. I had just enough time to grab the controls and carry out an evasive maneuver, before firmly scolding the two pilots; on such a clear night, they had felt at ease and forgotten to check their altitude.

Fortunately, “clear nights” like those are very rare. That being said, “dark nights” carry a much higher risk. Despite offering protection by making one invisible to the enemy, they are also deceptive, as they tend to flatten our perception of the terrain, not to mention the blinding lack of light. This reminds me of tactical infiltration flights to reach combat zones in the middle of the Libyan Desert. My pilot had to stick to a strict height of one hundred feet above the ground. The night was so incredibly dark that he couldn’t see anything in front of him, despite his night vision devices. We relied on my thermal camera to detect power lines; the pilot had to trust me blindly when I told him to go up and back down once he’d passed an obstacle. During one of these infiltration flights, our ground proximity warning system started

beeping, indicating that we were below the minimum height we had set, despite us maintaining a constant altitude. This could only mean one thing: we were starting to fly over higher terrain. My pilot immediately started to bring the aircraft upwards... and did so just in time: our Tiger's wheels brushed the top of the hill, slightly shaking the aircraft, but fortunately not causing any damage. "Dark nights" remain the most complex and dangerous fighting environment, due to extremely high environment-related risks being compounded by the dangers of regular combat. A terrible example of this was the collision between two helicopters in Mali on the night of November 25, 2019, which resulted in the death of thirteen brave soldiers.

Fighting at night is perhaps one of the most complex skills a military unit can acquire. This type of expertise requires regular training, as one can only master this unusual environment by coming to grips with it. In the ALAT, we aim to dedicate one third of our total training time to night training. Only then can we confidently send a helicopter squadron into a night combat situation, regardless of the conditions. Otherwise, the night takes over and becomes a greater threat than the enemy.

Yet, despite the danger it entails, night often has an incredible beauty to it. Be it in the Malian desert, on an Afghan plateau or on the deck of a helicopter carrier in the Mediterranean, I've often stopped and looked up at a sky, one of which we – in our urbanized countries – are no longer aware. When one witnesses the Milky Way tearing the sky in two with such clarity, it becomes easy to grasp how our ancestors drew inspiration from such a spectacle, leading them to create all of the world's mythologies. The night's beauty is so captivating that it calls for contemplation and meditation, one that temporarily erases fatigue and tension upon returning from a mission. Rather than reminding us of imminent dangers in an environment reduced to a green monochrome hue, the night shows us the full splendor of the immensity that surrounds us. With its unwavering presence, it brings the emptiness of our battles into question... nevertheless, we are well aware that we'll be going back into the fray, body and soul, as soon as dawn breaks. ┘





THOMAS VAISSET

**“THE NIGHT COMETH.”  
ADMIRAL D’ARGENLIEU,  
THE DEBACLE AND THE *NOCHE OSCURA***

“And so came the war... a heavy shroud of clouds and darkness, a heavy shroud of anguish and suffering. First, it was twilight... then night followed. I recall *The Gospel*’s dramatic words as the Lord’s Passion approached: “*Venit Nox*”. The night cometh. When dusk is upon us, familiar objects fade, they lose both their features and their contours. They seem to recede and distort. Yet, a vague clarity remains. My memory takes me back to those weeks of May, following the German army’s devastating attack in the west. [...] Apprehension set in soon after. We did not wish to draw hasty conclusions; we could not see clearly, we did not understand. The general public became seized with harrowing angst. Shadows gathered within our hearts, in tragic contrast with the raging brightness of a truly exceptional spring season. The invaders’ motorized columns swept across a French nation bathed in light. [...] In the aftermath of Dunkirk, the twilight shadows grew thicker and night fell with a mysterious eeriness. [...] The military disaster crept over France like an immense and mournful veil. The night grew darker still. Nevertheless, when an army is forced to yield under the weight of an opposing force’s crushing numbers and weaponry, it is left with a single resolve – a pulsating star in the night – to fall on the battlefield face to face with the victor. [...] On Monday June 17, Marshal Pétain, who had recently taken up the country’s leadership despite his age, announced his decision to enter talks with the enemy, as well as his desire to see the fighting cease. Once more, the night that enshrouded France grew darker, and thus, the last stars in the sky faded... [...] I also reflect upon the cruel darkness that threatens to envelop the souls of our grandchildren, of our young French lads, whom a clever and criminal propaganda is trying to rally to the Nazi mystique. [...] Night has come over France<sup>1</sup>!”

These words were uttered in April 1941 by future Admiral Georges Thierry d’Argenlieu (1889-1964), during a speech titled *Nuit sur la France* (Night over France) to introduce Free France in Canada. The omnipresence of night-related vocabulary – when evoking the situation in France after the debacle of spring 1940 – is by no means exceptional. Many Resistance fighters, both inside and outside of France, used similar

---

1. Archives of the Charles de Gaulle Foundation (ACDGF), Élisabeth de Miribel papers, F23-1, speech by Captain d’Argenlieu at the Cercle Universitaire (Faculty Club) on April 8, 1941.

wording – both during and after the war – to speak of their commitment and battles against the Nazi occupiers and the latter’s French collaborators. On June 18, 1943, Pierre Brossolette spoke of “the night of martyrdom and captivity<sup>2</sup>,” while General de Gaulle announced that “we have emerged from the night<sup>3</sup>” in a radio address on October 14, 1944. Among the memoirs published after the war, let us cite Henri Frenay’s *The Night Will End* and *Volunteers of the Night*, Louis Joxe’s *Victoire sur la Nuit* (Victories over the Night) and Jean Texcier’s *Écrit dans la Nuit* (Written in the Night)<sup>4</sup>. All of the latter helped shape a specific chrononym for this somber period: the “dark years<sup>5</sup>”.

However, this rhetorical device took on a rather singular dimension when used by d’Argenlieu – then-Chancellor of the newly created Order of the Liberation. Pierre-Olivier Lapie was a former Popular Front deputy who rallied to the Free French in the summer of 1940. He met d’Argenlieu a few weeks after the armistice and rightly went on to note that the latter “transposed, during those tragic years, his mysticism upon France<sup>6</sup>.” Despite being a naval officer, d’Argenlieu was, at the very same time, Father Louis of the Trinity of the Order of the Discalced Carmelites. On the eve of the war, he held the title of Vicar Provincial of the Paris Carmelite province. He was also one of the leading authorities on Saint John of the Cross<sup>7</sup>, the great Carmelite mystic, and the latter’s poem *La Noche Oscura* (The Dark Night).

This article examines how Father Louis of the Trinity and his work on the teachings of Saint John of the Cross influenced the vision of his military second self, Admiral Georges Thierry d’Argenlieu, regarding the French Campaign and the ensuing debacle. In June 1940, his understanding of the situation in France – marked by the concept of the “dark night” – was one of the factors underlying his decision to join the Resistance alongside General de Gaulle, before becoming one of the latter’s key Companions.

2. Pierre Brossolette’s speech at the Albert Hall in tribute to Fighting France’s fallen men, June 18, 1943. Quoted in P. Brossolette, *Résistance (1927-1943)*, Paris, Odile Jacob, 2015, pp. 199-202.
3. Radio address by General de Gaulle, October 14, 1944. Transcribed on a poster by the Yonne prefecture (32 Fi 60-1). Available through France’s online National Archives: <https://francearchives.gouv.fr/fr/facomponent/7f9394d1907c92c-1ffa5f2382d612e9fc8c0536e>
4. H. Frenay, *La Nuit finira. Mémoires de Résistance, 1940-1945* (The Night Will End: Resistance Memoirs, 1940-1945), Paris, Robert Laffont, 1973; H. Frenay, *Volontaires de la nuit* (Volunteers of the Night), Paris, Fayard, 1975; L. Joxe, *Victoire sur la nuit. Mémoires 1940-1946* (Victories over the Night: Memoirs, 1940-1946), Paris, Flammarion, 1981; J. Texcier, *Écrit dans la nuit* (Written in the Night), Paris, La Nouvelle Édition, 1945.
5. L. Douzou, “Les années noires” (The Dark Years), in D. Kalifa (n.d.), *Les Noms d’époque. De « Restauration » à « Années de plomb »* (Period Names: From the “Restoration” to the “Years of Lead”), Paris, Gallimard, 2020, pp. 277-295.
6. P.-O. Lapie, *Les Déserts de l’action* (Deserts of Action), Paris, Flammarion, 1946, p. 88.
7. Juan de Yepes Álvarez (1542-1591), known by his religious name as John of the Cross, was a Discalced Carmelite who radically reformed the male branch of Carmelites, upon request of Teresa of Avila. He is considered one of Spain’s greatest mystics and was proclaimed Doctor of the Church in 1926.

## Former naval officer and specialist on Saint John of the Cross

To understand how this naval officer became one of France's leading specialists on Saint John of the Cross, we must briefly look back at his career – one that is profoundly marked by the anchor and the cross.

Georges Thierry d'Argenlieu entered France's Naval Academy in 1906. He first served in Morocco, where he met Louis-Hubert Lyautey, whose personality was to have a lasting influence on him. The Great War caught him “on his way to the cloister,” as he wrote in his journals, just three weeks after he had decided to retreat from the world and answer his religious calling<sup>8</sup>. Nevertheless, he went on to spend four years fighting the naval war in the Mediterranean. In 1919, after an “interminable exercise<sup>9</sup>”, as he put it in his unpublished memoirs, he hung up his uniform in exchange for the cloth and entered the Order of the Carmelites. After being ordained in 1925, this uncompromising Catholic figure – who had temporarily been seduced by the ideals of the Action Française (a French far-right monarchist movement) – became one of the main architects of the Carmelites' intellectual and spiritual renewal between the two wars<sup>10</sup>.

D'Argenlieu's work on Saint John of the Cross dates back to the mid-1920s. At the time, he and Father Bruno de Jésus-Marie were writing a book to mark the tercentenary of the Spanish mystic's canonization. They had devised a three-part plan for the book; thus, the former naval officer was entrusted with the part devoted to the figure of the “mystical doctor”. To prepare for this endeavor, he obtained permission from his superiors to travel to Rome. Here, he would scour the archives of the Sacred Congregation of Rites to study Saint John of the Cross' beatification. During his stay in Rome, which lasted several weeks, Louis of the Trinity frequented the Vatican Library and the archives of the Generalate. Yet for reasons unknown, his work diverged greatly from the initial plan. The book was published in 1929, in *Le roseau d'or* (The Golden Reed) – a collection directed by Jacques Maritain – under the sole signature of Bruno de Jésus-Marie. The part relating to the “mystical doctor” was published separately by Louis of the Trinity in the form of articles and brochures<sup>11</sup>.

8. Private archives of the d'Argenlieu family (PA-TA), notebook 1919-1925, unpagued.

9. PA-TA, *Souvenirs 1898-1913* (Memories: 1898-1913), unpagued handwritten notes.

10. For further biographical details, please refer to T. Vaissset, *L'Amiral d'Argenlieu. Le moine-soldat du gaullisme* (Admiral d'Argenlieu: Gaullism's warrior-priest), Paris, Belin, 2017.

11. Louis of the Trinity, O.D.C., “Saint Jean de la Croix. Le directeur d'âmes” (Saint John of the Cross: Leader of Souls), *La Vie spirituelle. Ascétique et Mystique* (Spiritual Life: Asceticism and Mysticism), book XVI, no. 92, May 1927, pp. 302-329; Louis of the Trinity, O.D.C., *Le Docteur mystique* (The Mystical Doctor), Paris, Desclée de Brouwer, 1929.

During his stay in Rome, d'Argenlieu also studied the different variants of the *Spiritual Canticle*<sup>12</sup>. He wrote several contributions<sup>13</sup> to the topic, in light of his exhaustive study of John of the Cross' canonization procedure, the details of which are preserved in the archives of the Sacred Congregation of Rites. Studying these texts was long considered a rite of passage for anyone interested in disseminating the Sanjuanist writings, as the former refute the thesis according to which the *Spiritual Canticle* was written in several stages, while suggesting that Canticle B should in fact be attributed to Thomas of Jesus, a close friend of John of the Cross<sup>14</sup>.

Louis of the Trinity's work truly illustrates his total involvement in the life and influence of his religious order. As the crowning achievement of his research, he would have liked to publish the complete works of Saint John of the Cross. After having been elected Vicar Provincial of his order in 1932, however, he was unable to free up enough time for this endeavor, as he still held this position in 1939 when the war started. During the war, his unfinished work was taken up by Father Lucien-Marie de Saint-Joseph, which led to the publication of *Œuvres spirituelles du bienheureux père Jean de la Croix* (Spiritual Works of Blessed Father John of the Cross) in 1947.

## Between anchor and cross

After being drafted in 1939, d'Argenlieu approached the conflict from a spiritual standpoint and with quasi-mystical patriotism, founded upon the belief that "to love one's native land, the home of one's ancestors, is a sacred duty, for it is from our homeland that we receive, without merit, the most precious gifts<sup>15</sup>." For d'Argenlieu, as well as for many other Catholics, the French cause was perfectly noble, as it met the criteria of a just war; the stakes of the conflict transcended the national

12. This poem by Saint John of the Cross is thought to have been composed in three stages. The first stanzas were written in the Toledo convent prison in 1577-1578. Three more were written between 1579 and 1581, before the last was completed in 1583. The first edition of this collection, *Canticle A*, completed in 1584, was followed by a second, *Canticle B*, completed in 1586. Carmelite tradition regards both canticles as authentic, and considers the latter to be a reworking and an enhancement of the former by Saint John of the Cross himself.

13. Louis of the Trinity, O.D.C., "Le procès de béatification de saint Jean de la Croix et le *Cantique spirituel*" (The Beatification Procedure of Saint John of the Cross and the *Spiritual Canticle*), *Revue des sciences philosophiques et théologiques* (Journal of Philosophical and Theological Sciences), book XVI, respectively no. 1, January 1927, pp. 39-50 and no. 2, April 1927, pp. 165-187; Louis of the Trinity, O.D.C., "Autour du *Cantique spirituel*" (On the *Spiritual Canticle*), *Études carmélitaines. Mystiques et missionnaires* (Carmelite studies: Mystics and Missionaries), vol. II, 1931, pp. 1-42; vol. I, 1932, pp. 168-176 and vol. II, 1932, pp. 125-156.

14. J. Orcibal, "La "montée du Carmel" a-t-elle été interpolée? Le problème de la première traduction française de saint Jean de la Croix" (Was "The Ascent of Mount Carmel" interpolated? The issue of the first French translation of Saint John of the Cross), *Revue de l'histoire des religions* (Journal of the History of Religions), book 166, no. 2, 1964, no. 4 p. 174 and no. 6 p. 203.

15. France's National Archives (NA), Thierry d'Argenlieu papers, 517 AP 57, speech by Admiral Thierry d'Argenlieu, December 3, 1941.

framework. He saw Hitler, “Germany’s pseudo-prophet<sup>16</sup>”, as a threat to Christendom as a whole. Thus, faith in France and faith in God came together to defend a “magnificently animate Christian civilization<sup>17</sup>.” The onslaught of Hitler’s neo-paganism made him fear “the ruin of spiritual values, of the foundations of our Christian civilization and of Civilization itself<sup>18</sup>.” The true originality of d’Argenlieu’s patriotism did not lie in this form of *Gesta Dei per Francos* (Latin for “God acts through the Franks”), a sentiment widely held by Catholic officers at the time. Rather, his vision was unique due to his understanding of the fundamental antinomy between the values of France – which he saw as the kingdom of the Most Christian – and Nazi Germany, the cradle of Hitler’s paganism. Thus, the conflict was no mere war of territorial defense, but a battle to the death between two irreconcilable absolutes. Victory became a patriotic imperative coupled with a religious necessity, for it “depends upon the vigor of our faith in the fatherland, on the firmness of our hope in the fatherland, on the ardor of our love for the fatherland of France<sup>19</sup>.”

The French Campaign is key in order to fully grasp the Carmelite vicar’s vision of the conflict. This event enshrined his shift from the idea of a just war to that of a true crusade. Thus, Lieutenant-Commander Thierry d’Argenlieu gave the floor to Father Louis of the Trinity, expressing his vision of an eschatological struggle characterized by quasi-apocalyptic scenes; the text featured at the start of the present article bears witness to this. In the eyes of a Saint John of the Cross specialist, the advance of German troops darkened the sky, the debacle engulfed France and gave way to the *noche oscura*. Indeed, Sanjuanist spirituality permeates his vision of the conflict. He was reminded of the night, a theme that characterizes one of the great sorrows of the Carmelite faith<sup>20</sup>. The twilight that d’Argenlieu saw in France’s defeat is akin to the darkness that Christians believe to be one of the eschatological signs of the Second Coming<sup>21</sup>. In fact, he believed that “France is in agony and may well die<sup>22</sup>.”

However, as an exegete of the “mystical doctor”, Father Louis of the Trinity knew that John of the Cross did not equate night with desolation.

16. Carmel de Lisieux Archives, letter from Father Louis of the Trinity to Mother Agnès de Jésus, March 19, 1939.

17. ACDGF, Élisabeth de Miribel papers, F23-1, draft of a speech by Commandant d’Argenlieu, April 1941.

18. NA, Thierry d’Argenlieu papers, 517 ap 57, speech by Captain d’Argenlieu, February 10, 1941.

19. NA, Thierry d’Argenlieu papers, 517 ap 57, radio broadcast by Admiral d’Argenlieu to French nationals in the Pacific, December 31, 1941.

20. L. Van Den Bossche, *Les Carmes* (The Carmelites), Paris, Grasset, 1930, pp. 214-215.

21. M. Dupuy, “Nuit” (Night), *Dictionnaire de spiritualité ascétique et mystique, doctrine et histoire* (Dictionary of Ascetic and Mystical Spirituality, Doctrine and History), book XI, Paris, Beauchesne, 1981, col. 519-525.

22. G. T. d’Argenlieu, *Souvenirs de guerre. Juin 1940-juillet 1941* (War Memories: June 1940-July 1941), Paris, Plon, 1973, p. 61.

On the contrary, it is an experience of divine transcendence; the “dry, obscure night of contemplation<sup>23</sup>”, a topic that Father Louis of the Trinity was studying on the eve of the war. The Sanjuanist night transcends light; it illuminates the soul, purifies it and leads it towards union with God<sup>24</sup>. In 1937, in an article for *Études carmélitaines* (Carmelite Studies) on *Genesis*, he pointed out that light emerges from darkness<sup>25</sup>. For him, “night is a primordial notion for the human mind, and an elementary phenomenon for man’s senses<sup>26</sup>.” As a true mystic, he wrote: “When night falls... No, night never falls. The night – a priestess or fairy, cloaked in black, yet so beautiful – rises to enchant our senses, rest our spirits, satiate our hearts<sup>27</sup>.”

He returned to this idea in 1940, linking it directly to Free France, because “for those who were not, in that hour, plunged into the darkness of defeat, [...] very high stars shone in the skies above France<sup>28</sup>.” In his view, the night that was 1940 constituted but a stepping-stone: “However dark it may be, night is only a passage, a passage from the day that is falling to the day that is about to rise. Night is both obscure and translucent. We, the Free French, remember these two facets of night. We believe, we are sure, that the night engulfing France is only a passage. We keep our minds clear, our hearts strong, our hands armed, as means to overcome it. We will soon dispel the accumulated darkness. We will sweep it away from the soil of our homeland, from our family homes, from our beloved France. [...] The certainty of victory to come; is that not, here and now, the very light that tears through the night?<sup>29</sup>”

D’Argenlieu’s interpretation of defeat – in light of his Carmelite experience and his spirituality marked by Saint John of the Cross – led to an inescapable convergence of the spiritual and temporal realms. Nevertheless, d’Argenlieu consistently denied the intermingling of his two vocations and never ceased to insist on their strict separation. In the autumn of 1940, he pointed this out to General de Gaulle, who had appointed him to the Empire Defense Council as “Reverend Father d’Argenlieu,” rather than using his rank as a naval officer<sup>30</sup>. “If this mention of my ecclesiastical and religious title is in any way useful to

23. Louis of the Trinity, O.D.C., “Sèche et obscure nuit de contemplation” (Dry and Obscure Night of Contemplation), *Études carmélitaines. Mystiques et missionnaires* (Carmelite Studies: Mystics and Missionaries), vol. II, October 1937, pp. 206-229.

24. J. Krynen, *Saint Jean de la Croix et l’aventure de la mystique espagnole* (Saint John of the Cross and the Adventure of Spanish Mysticism), Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 1990, pp. 81-83.

25. Louis of the Trinity, O.D.C., “La nuit de la Foi” (The Night of Faith), *Études carmélitaines. Mystiques et missionnaires* (Carmelite Studies: Mystics and Missionaries), vol. I, April 1937, pp. 189-224.

26. *Ibid.*, p. 195.

27. *Ibid.*, pp. 195-196.

28. ACDGF, Élisabeth de Miribel papers, F23-1, speech by Captain d’Argenlieu at the Cercle Universitaire (Faculty Club) on April 8, 1941.

29. *Ibid.*

30. Archives of the Ministry of Foreign Affairs, War of 1939-1945, London CNF, vol. 149, Order of October 27, 1940.

the cause of Free France, I welcome it. I hope, however, that my status as a sailor will not be lost from sight, for it is as a sailor that France has mobilized me and that I wish to serve until final victory is achieved<sup>31</sup>", he wrote to General de Gaulle as soon as his appointment was announced. In public, the boundary between the spiritual and the temporal seemed perfectly watertight. Inwardly, however, in his motivations and in his actions, this separation was much less clear-cut. Despite carefully taking shelter behind the authority of several members of the episcopal hierarchy, for d'Argenlieu, the war was indeed a crusade. This crusade possessed an "organic kinship<sup>32</sup>" with politics, as was later demonstrated by Alphonse Dupront.

D'Argenlieu's perception, understanding and experience of the conflict sat on the border between anchor and cross. As early as 1941, Jacques Maritain remarked: "He is purely and simply admirable. More than ever, it is Saint John of the Cross – in an unpredictable form – that drives him. A perfectly simple, clear and heroic conscience<sup>33</sup>." D'Argenlieu's approach was also inspired by his views on holiness, which, according to him, must be both within and outside of the world – in the image of the Blessed Marie of the Incarnation (1566-1618), "the beautiful Acarie". In fact, d'Argenlieu had hoped for the latter's canonization, on the grounds that "holiness must, in a way, descend into the street<sup>34</sup>." Thus, d'Argenlieu broke away from the Carmelite model of perfection inherited from France's Ancien Régime, which advocated humility, a hidden life, the ability to suffer and to accept suffering<sup>35</sup>. ┘

---

31. NA, 3 AG 1 326, handwritten letter from d'Argenlieu to General de Gaulle, October 29, 1940.

32. A. Dupront, *Le Mythe de croisade* (The Myth of the Crusade), Paris, Gallimard, 1997, p. 435.

33. Letter from Jacques Maritain to Charles Journet, July 21, 1941, published in *Journet-Maritain. Correspondance*, vol. III, 1940-1949, Saint Maurice, Éditions Saint-Augustin, 1998, no. 757, p. 170.

34. Archives of the Paris province of the Order of Discalced Carmelites, letter no. 11 bis/34 from Father Louis of the Trinity to the Mother Prioress of the Pontoise Carmelites, March 2, 1934.

35. É. Suire, "La sainteté carmélitaine, d'après la littérature hagiographique des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles" (Carmelite Sanctity in 17<sup>th</sup> and 18<sup>th</sup> Century Hagiographic Literature), in B. Hours (n.d.), *Carmes et carmélites en France du XVII<sup>e</sup> siècle à nos jours* (Carmelites in France from the 17<sup>th</sup> Century to the Present Day), Paris, Le Cerf, 2001, pp. 171-189.



# COMPTES RENDUS DE LECTURE

Cet ouvrage collectif regroupant quelques-uns des meilleurs spécialistes du domaine est issu du colloque « La tactique au XXI<sup>e</sup> siècle : anatomie de la bataille contemporaine »<sup>1</sup>, qui a eu lieu le 10 octobre 2022. Il est dirigé par Thibault Fouillet, directeur scientifique de l'Institut d'étude de stratégie et de défense (IESD) et chercheur associé à la Fondation pour la recherche stratégique (FRS). L'essai est donc centré sur la notion de tactique qui « recouvre l'art de manœuvrer, c'est-à-dire la combinaison des diverses actions de combat en fonction des forces disponibles pour obtenir la victoire en accomplissant la mission définie par la stratégie ». Il est organisé en trois parties : « Penser les opérations au XXI<sup>e</sup> siècle : éclairage conceptuel », « Faire la guerre au XXI<sup>e</sup> siècle : modalités et enjeux » et « Les guerres du XXI<sup>e</sup> siècle : bilan critique de vingt années de conflits ». En plus de l'introduction et de la conclusion rédigées par Thibault Fouillet, cet ouvrage regroupe douze contributions de douze auteurs différents.

Sans qu'il soit possible de revenir ici sur chacune d'entre elles, nous proposons d'évoquer certaines parmi les plus marquantes. Olivier Zajec, directeur de l'IESD, développe une très intéressante réflexion sur les relations entre tactique et stratégie, en soulignant notamment « qu'hier comme aujourd'hui, conquérir et conserver l'ascendant tactique ne garantit nullement la prépondérance stratégique », mais que « ceux qui tirent le prétexte de ce constat (bien plus ancien qu'ils ne le pensent) pour accréditer une soi-disant démonétisation de la victoire militaire au XXI<sup>e</sup> siècle se trompent sans doute également ». Le général Bruno Lassalle, ancien officier d'artillerie et chercheur associé à la FRS, s'attache, lui, à décrypter la notion de « blocage tactique », qui intervient lorsque les paramètres invariants qui définissent la tactique (protection, mouvement, feu et masse brute) se neutralisent. Le général Guy Hubin développe sa thèse qu'un nouveau modèle tactique est aujourd'hui rendu nécessaire par l'évolution des conditions du combat : « On ne doit pas se contenter de faire mieux, il faut trouver le moyen de faire autrement, car on ne fera plus de bonne tactique dans le vieux pot du principe divisionnaire. » Remise en cause de la concentration des moyens, de la manœuvre axiale et de l'homothétie des articulations : les perspectives sont vertigineuses, mais l'expérimentation de ce nouveau paradigme est indispensable. Philippe Gros, chercheur à la FRS, fait brillamment le point sur un concept qui a envahi les états-majors : le combat multi-milieux/multi-champs (M2MC). Il analyse notamment sa généalogie doctrinale et met en garde quant à la difficulté et au coût d'une intégration M2MC tactique complète. Thibault Fouillet livre une synthèse précieuse de la tactique dans les combats de haute intensité de ces vingt dernières années (guerre russo-géorgienne 2008, Idlib 2020, Haut-Karabakh et guerre en Ukraine 2014-2023). Il y met, entre autres, en lumière des permanences comme le besoin d'un savant mélange de quantité et de qualité, le rôle central de la logistique, ou le fait que la compétence tactique fonde le succès en opérations. Joseph Henrotin, rédacteur en chef du magazine *DSI* et docteur en sciences politiques, reprend un concept dont il est l'un des experts, celui de « techno-guérilla », en remontant à ses origines (la non-bataille

**La Guerre  
au XXI<sup>e</sup> siècle**  
**Le retour  
de la bataille**  
**Thibault  
Fouillet (dir.)**  
Monaco, Éditions  
du Rocher, 2023



1. La vidéo de ce colloque est disponible ici : [https://www.youtube.com/watch?v=K-xJbFm56wQ&ab\\_channel=Biblioth%C3%A8quenationaledeFranceBnF](https://www.youtube.com/watch?v=K-xJbFm56wQ&ab_channel=Biblioth%C3%A8quenationaledeFranceBnF)

de Guy Brossollet) et en examinant en quoi il s'applique au cas ukrainien. Isabelle Dufour, elle, s'attache à disséquer le rôle des engins explosifs improvisés (IED) dans les conflits récents, eux qui causèrent entre un tiers et la moitié des pertes en Irak, en Afghanistan et au Mali. Elle conclut que « les tactiques utilisant des IED sont particulièrement efficaces lorsqu'il y a occupation à la fois prolongée et lacunaire du terrain par une force rendue sensible aux pertes humaines par le fait que les objectifs politiques sont mal définis ».

Au bilan, cet ouvrage collectif offre un excellent tour d'horizon de quelques-uns des enjeux majeurs de la tactique d'aujourd'hui et de demain. Il constitue une remarquable introduction à ce domaine qui connaît actuellement des évolutions rapides. Pour ceux qui voudront aller plus loin : *Tactique théorique* (2016 pour la troisième édition) du général Michel Yakovlevf demeure une référence incontournable ; la trilogie du colonel Santoni (*L'Ultime champ de bataille*, *Triangle tactique* et *Guerres infinies*) est également une lecture utile, tout comme le *Précis de tactique générale* rédigé par la chaire de tactique générale et d'histoire militaire du Centre de la doctrine et de l'enseignement du commandement de l'armée de terre<sup>2</sup>.

Rémy Hémez

## Faire écran

### Les réécritures de la Seconde Guerre mondiale dans les séries télévisées au temps de la guerre froide

Marjolaine Boutet  
Villeneuve-d'Ascq,  
Presses universitaires  
du Septentrion, 2023



Il existe un nombre relativement important d'articles et d'ouvrages qui traitent des représentations de la Seconde Guerre mondiale au cinéma, mais c'est à notre connaissance la première fois qu'un ouvrage complet destiné au grand public aborde la question sous l'angle des séries télévisées. L'idée est d'autant plus intéressante que la guerre froide correspond à la période durant laquelle la possession d'un poste de télévision par chaque famille se généralise, et l'effet de telle ou telle présentation des événements et des grands personnages peut d'autant plus être important. Un regret toutefois : cette très volumineuse étude n'aborde pas les productions de l'autre côté du « rideau de fer » qui, indiscutablement, sont porteuses d'un très puissant message idéologique. Tiré de l'habilitation à diriger des recherches de l'auteur, le volume est divisé en trois grands chapitres : « Séries télévisées, guerre froide et mémoires nationales de la Seconde Guerre mondiale (années 1960-1970) », « *Holocaust* (NBC, 1978, première fiction télévisée au retentissement transnational) », et « La Shoah, élément (in)contournable des séries des années 1980 ». Dans le premier chapitre, Marjolaine Boutet analyse plus particulièrement les séries anglophones (à partir de *Combat* !), puis élabore une forme de comparaison entre les productions françaises, britanniques et allemandes des années 1970. Consacré à la série *Holocaust*, le deuxième chapitre revient longuement sur les controverses soulevées en s'appuyant notamment sur les sondages réalisés à propos de la série en France, au Royaume-Uni, en Allemagne et aux États-Unis, et les réactions dans la presse, française en particulier. Le troisième aborde la question des évolutions de fond dans les différentes séries après *Holocaust*, dans le contexte moral et intellectuel post-guerre du Vietnam. Les grandes productions de la fin des années 1970 et des années 1980, en particulier américaines, sont ici replacées dans leur contexte et analysées. Sans oublier les humoristiques, voire volontairement caricaturales, ou presque « nostalgiques », comme les séries anglaise *Allo ! Allo !* ou allemande *Heimat*. Au total, treize séries sont décortiquées. Les très nombreuses références figurant en fin d'ouvrage permettent à ceux qui le souhaitent de poursuivre la recherche et d'approfondir un point particulier.

PTE

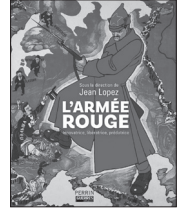
2. Publié en 2022, ce document est disponible gratuitement en ligne : <https://www.terre.defense.gouv.fr/cdec/publications/documents-fondateurs/rft-321-precis-tactique-generale>

Les éditions Perrin et le magazine *Guerres et Histoire* poursuivent leur collaboration pour la publication d'ouvrages thématiques regroupant des articles issus de cette revue bimensuelle additionnés de quelques textes originaux (une demi-douzaine ici), et c'est une bonne nouvelle. Après des volumes consacrés à *La Wehrmacht*, *La Guerre antique* et *L'Armée française*, c'est l'Armée rouge qui est analysée. Le livre est dirigé par Jean Lopez, l'un des meilleurs spécialistes de la guerre germano-soviétique. Il a écrit de nombreux essais à ce sujet dont un « maître livre » sur l'opération Barbarossa (*Barbarossa 1941. La guerre absolue*, Passés Composés, 2019). Il en est convaincu: « L'Armée rouge des paysans et des ouvriers est un cas unique. [Il n'y a pas] d'autre armée qui, en si peu de temps, ait autant saigné, encaissé des défaites plus humiliantes et remporté des victoires aussi glorieuses ; qui ait vu ses chefs massacrés par le pouvoir qu'ils défendaient ; qui ait autant tiré à la mitrailleuse sur ses propres soldats ; qui ait trimé dans les champs, les mines et les carrières plus que sur les terrains de manœuvres ; qui ait connu une aussi belle floraison intellectuelle alors même que ses hommes étaient si pauvres sur le plan matériel. »

Cette lecture très éclairante lui donne sans nul doute raison. Le livre est articulé en quatre parties et y sont d'abord analysés « Les débuts de l'Armée rouge des paysans et des ouvriers », une naissance difficile notamment marquée par des débats doctrinaux incessants et qui se fait dans la guerre soviéto-polonaise (1919-1920) ou encore contre la Finlande. Les pages sur la purge de 1937-1938, qui aura surtout un effet délétère durable sur l'atmosphère au sein de l'encadrement soviétique, sont particulièrement intéressantes. C'est ensuite « Le temps des désastres » avec l'opération Barbarossa où l'armée allemande réussit « une campagne de France à l'échelle dix ». Une victoire sans précédent dans l'Histoire, qui débouche sur « un échec de portée stratégique ». On retrouve dans ce chapitre deux articles captivants cherchant à synthétiser les erreurs commises par les Allemands et les raisons de la résistance soviétique. La troisième partie du livre, « La renaissance », expose entre autres le plan des « Quatre Planètes » et détaille plus particulièrement « Mars » (Rjev) et « Uranus » (Stalingrad), en insistant sur les interactions entre ces deux batailles géantes. On y lit en outre de captivantes pages sur les deux plus grandes opérations alliées de la Seconde Guerre mondiale : la double offensive de 1944. Le dernier chapitre, « Des hommes, des femmes et des armes », décrit, par exemple, le bouillonnement intellectuel au sein de cette armée entre 1925 et 1936 (Svetchine, Toukhatchevski, Triandafillov, Issersson) et analyse spécialement quelques-uns des matériels clés des combats, comme le char T-34 ou l'avion *Sturmovik* (dont les performances sont comparées à celles du *Stuka*). On apprécie également les portraits qui ponctuent tous les chapitres, comme ceux de Chapochnikov ou de Lev Mekhlis, et les témoignages recueillis, souvent très forts, à l'instar de celui de Leonid Okoun, « enfant du Ghetto, combattant du maquis, héros de l'Armée rouge ». Comme pour les trois volumes précédents, l'édition est remarquablement soignée avec une très riche iconographie ainsi que des cartes et des infographies parfaitement réalisées. Ce livre au texte percutant et passionnant ravira tous les amateurs d'histoire militaire.

Rémy Hémez

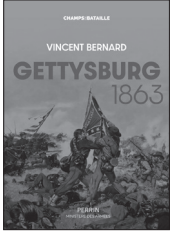
**L'Armée  
rouge**  
**Innovatrice,  
libératrice,  
prédatrice**  
**Jean Lopez (dir.)**  
Paris, Perrin, 2023



## Gettysburg 1863

Vincent Bernard

Paris, Perrin/  
ministère des  
Armées, 2023



Après Karkhov, Crécy, Verdun et Okinawa, le cinquième volume de la collection « Champs de bataille » est consacré à Gettysburg. Il est l'œuvre de l'un des meilleurs spécialistes français de la guerre de Sécession (1861-1865), Vincent Bernard, qui a notamment publié deux biographies remarquées, l'une du général Lee et l'autre de son grand adversaire, le général Grant. Le livre, construit chronologiquement, est divisé en trois parties (un cahier central offre des cartes très pédagogiques). La première analyse « La route de Gettysburg ». L'auteur y présente les caractéristiques des deux armées qui se font face : celle de Virginie du Nord du général Lee (soixante-quinze mille hommes) et celle du Potomac du général Meade (quatre-vingt-quinze mille hommes). En outre, il décrit remarquablement les causes qui ont conduit à cette bataille en se focalisant sur les « deux années d'échecs répétés et souvent humiliants subis sur le théâtre oriental par l'armée nordiste entre 1861 et 1863 ». En particulier, le souvenir de Chancellorsville (30 avril-6 mai 1863) « pèse lourd » lorsqu'il s'agit de comprendre la bataille de Gettysburg. Cette dernière est bien intégrée dans une campagne du général sudiste Robert Lee qui vise, après ses victoires de Fredericksburg et de Chancellorsville, à « porter un coup d'ampleur susceptible de miner suffisamment le moral de l'Union » en amenant une seconde fois la guerre au Nord. Lee fait donc franchir le Potomac à ses troupes, prend la direction la Pennsylvanie et, tout en mettant en œuvre un plan de déception, marche vers Gettysburg. Vincent Bernard montre clairement que la rencontre des deux armées dans cette ville ne doit rien au hasard : elle est le fruit de la géographie et du coup d'œil des deux généraux.

La deuxième partie de l'essai est, elle, dédiée à la bataille qui débute le 1<sup>er</sup> juillet 1863. Les affrontements y sont très durs. Dès le premier soir, on compte neuf mille morts côté nordiste et six mille chez les sudistes. Pendant les trois journées de cette véritable bataille d'usure, les soldats de Lee vont s'épuiser dans des assauts sanglants contre les positions de l'Union. Le 2 juillet, toutes les tentatives de contournement des sudistes échouent. Le 3, Lee cherche à porter un coup décisif. C'est alors qu'a lieu l'un des épisodes mythiques de cette bataille : la « charge » de la brigade Pickett pour tenter de briser le centre des lignes de l'Union. La troisième partie du livre relate les suites de la bataille. Lee finit par se replier et parvient à sauver son armée. Les pertes totales de ces trois journées sont encore débattues, mais le chiffre de vingt-trois mille de chaque côté peut être retenu. Dans cette dernière partie, quelques pages sont également consacrées à l'écho de la bataille dont « les circonstances, le contexte, le déroulement, l'issue et l'ampleur inégalée des pertes finiront par concentrer l'essentiel du poids mémoriel du conflit, au détriment de dizaines d'autres batailles majeures ».

Au final, cet ouvrage est particulièrement clair et détaillé. L'analyse très équilibrée, nourrie des meilleures sources et de plus de dix années de travail de l'auteur, permet sans nul doute de mieux comprendre cette bataille de Gettysburg qui « restera, à l'instar de Solferino, de Sadowa ou de Sedan, comme l'un des jalons majeurs d'un XIX<sup>e</sup> siècle en pleine transition entre les grandes batailles rangées et celles des gigantesques guerres de matériel de l'âge industriel. Une bataille [...] illustrant les impasses tactiques en gestation du fait de l'évolution des armements, incarnant le grand affrontement Nord-Sud et inscrivant dans le marbre mémoriel certains des épisodes les plus célèbres de la guerre ».

Rémy Héméz

Auteur d'une thèse de doctorat sur les mousquetaires, Julien Wilmart est un vrai spécialiste du sujet, qui offre ici une histoire complète de ce corps prestigieux. « Tout à la fois membres de la garde du roi, unité d'élite, police politique et école militaire pour la noblesse », les mousquetaires existent en tant qu'unité constituée au sein de l'armée française de 1622 à 1775, puis brièvement en 1814 et 1815. En ayant recours à un très vaste *corpus* de sources et à une belle bibliographie, Julien Wilmart entraîne son lecteur à travers les champs de bataille d'Europe jusqu'à Fontenoy en 1745, dont bien sûr le siège de Maastricht où meurt d'Artagnan (1673), mais aussi dans les intrigues de cour. Certaines sont évoquées, romancées, dans *Les Trois Mousquetaires*, mais elles perdurent et se multiplient sous le règne de Louis XIV, la Régence et Louis XV. Ainsi les mousquetaires sont-ils impliqués dans les déboires du duc du Maine en 1718, du maréchal de Villeroi en 1722, de Bonnie prince Charlie (Stuart) en 1748. Un chapitre, qui constitue une vraie découverte, est consacré à l'École militaire des mousquetaires, à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle.

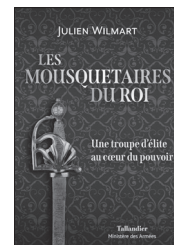
Alors que l'on pourrait naïvement croire que l'histoire se termine avec la dissolution des compagnies en 1775, l'auteur consacre un chapitre passionnant à la place et au rôle des (anciens) mousquetaires dans l'émigration et l'armée des Princes durant la Révolution française, et termine son livre avec de nombreux détails sur l'épisode peu connu de recréation du corps au sein de la Maison du roi lors de la première Restauration, puis l'éphémère rétablissement des deux compagnies après les Cent Jours jusqu'à leur suppression définitive le 1<sup>er</sup> septembre 1815. Une très belle, très riche et très complète histoire de ce corps de l'armée française d'Ancien Régime, qui nous a tant fait rêver à travers les aventures de d'Artagnan, Athos, Portos et Aramis.

PTE

Après *L'Antiquité et le Moyen-Âge, De la Renaissance à la Révolution et Du Premier Empire à l'affaire Dreyfus*, voici le quatrième volume de cette monumentale histoire du renseignement et de l'espionnage. Plus d'une trentaine de contributeurs, français et étrangers, tous excellents spécialistes de leurs sujets, ont été réunis par Éric Denécé. Après une solide introduction, qui montre bien l'ampleur du travail collectif réalisé, le livre est divisé en onze grands chapitres. Les trois premiers traitent de la France, de son renseignement militaire, mais aussi du renseignement économique, des écoutes radioélectriques et téléphoniques, du chiffre et du renseignement naval. Puis sont abordés les services de renseignement britanniques, de l'Army comme de la Navy, et la fameuse Room 40 ; puis américains, services quasiment inexistantes avant 1917, mais les Américains apprennent vite ; et allemands avec une mise en perspective depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle, le succès de l'opération de soutien aux bolcheviques en Russie et la montée en puissance du renseignement intérieur et économique. Parmi les grands États en guerre, la Russie et l'Empire austro-hongrois ne sont hélas pas traités, mais le renseignement et le contre-espionnage italiens le sont, ainsi que la situation chez les pays neutres, avec en particulier un article original sur les manœuvres des belligérants en Irlande jusqu'en 1923. Enfin, un chapitre est consacré à l'Asie avec l'émergence du renseignement japonais et la lutte d'influence que se livrent les différentes puissances en Chine. Sans oublier la place des femmes. L'ouvrage se termine sur l'action psychologique, la propagande, les opérations spéciales et les actions clandestines. Chaque article est référencé et la majorité comporte une bibliographie finale. Un ouvrage de référence, qu'il ne faut surtout pas manquer.

PTE

**Les  
Mousquetaires  
du roi**  
**Une troupe d'élite  
au cœur  
du pouvoir**  
**Julien Wilmart**  
Paris, Tallandier, 2023



**Renseignement  
et espionnage  
pendant la  
Première  
Guerre  
mondiale**  
**Éric Denécé (dir.)**  
Paris,  
Éditions Ellipses,  
2023



## L'Épopée du Normandie- Niémen

Des Français  
libres sur  
le front  
de l'Est,  
1942-1945

Stéphane  
Simonnet

Paris, Tallandier,  
2023



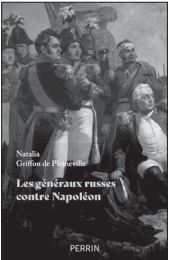
Il est rare de pouvoir lire un ouvrage comme si on regardait un film. C'est le cas ici, avec l'abondance de photographies illustrant l'histoire de ces combattants français intégrés au sein de la 303<sup>e</sup> division aérienne russe entre 1942 et 1945. Leur histoire est singulière. De jeunes aviateurs, avides de combattre rejoignent, en passant par le Moyen-Orient, à la fin de 1942, l'embouchure de l'Oural puis Ivanovo et enfin Moscou. Ils affrontent l'hiver russe sur des avions Yak-7 (avec un moteur français Hispano-Suiza), puis Yak-1, Yak-9 et Yak-3. Rapidement acclimatés à des températures de -30 °C, ils deviennent des As, abattant les *Fokker* et *Messerschmitt* allemands, mais en payant le prix fort car nombre d'entre eux sont abattus. Un sur deux périra, en particulier Jean Tulasne (leur premier chef opérationnel), Marcel, P. Lefebvre, Joseph Pouliquen, les deux frères Challe... Totalemment intégrés à l'armée russe, ils resteront les seuls étrangers à combattre aux côtés de l'Union soviétique. Leur vaillance (deux cent soixante-treize victoires aériennes) s'exercera aussi en Lituanie et en Biélorussie. Ils seront les premiers Français à toucher le sol allemand à Elbing le 12 mai 1945. De Gaulle reconnaîtra leur courage en conférant l'Ordre de la Libération à vingt et un d'entre eux en février 1945. Quatre seront également élevés à la dignité de « héros de l'Union soviétique ». Après la victoire, leur groupe aérien rentrera en France à bord des quarante avions *Yaacov 3* offerts personnellement par Staline ! Chacun de ces hommes a eu le sentiment d'appartenir à la grande histoire.

Didier Sicard

## Les Généraux russes contre Napoléon

Natalia Griffon  
de Pleineville

Paris, Perrin,  
2023



Avec nos habitudes franco-centrées, ce n'est que ponctuellement que nous croisons leurs noms au fil des campagnes : Koutouzov, Bagration... Pourtant ces généraux du tsar ont donné du fil à retordre à Napoléon. Et nous ne savons pratiquement rien d'eux. Dans ce volume puisé aux meilleures sources russes, Natalia Griffon de Pleineville dresse une dizaine de portraits après avoir peint le tableau d'ensemble du corps des généraux russes au tournant des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles. Elle commence par Barclay de Tolly, « figure clé dans la guerre de 1812 » et pourtant « mal aimé », puis s'intéresse à Koutouzov, véritable icône de l'historiographie russe dont les « chercheurs modernes mettent en doute [les] choix stratégiques et opérationnels », avant de poursuivre avec Bagration, prince géorgien dont Napoléon reconnaît les grandes qualités militaires. Suivent des noms moins connus en France et dont pourtant le rôle fut important : Bennigsen, Hanovrien passé au service de la Russie et « dernier condottiere au service russe » ; Koulnev, héros de cavalerie légère et sorte de Lasalle russe ; les cinq frères Toutchkov dont deux perdront la vie à la bataille de la Moskova ; Miloradovitch, d'origine serbe et surnommé « le Murat russe » ; Dokhtourov, « l'archétype du général russe, droit comme son épée, fidèle à son devoir jusqu'au bout » ; Yermolov, remarquable artilleur devenu inspecteur général de l'artillerie à cheval, qui commande l'infanterie de la garde russe pendant la guerre de 1812 ; Platov, ataman cosaque de l'armée du Don qui, à la tête de ses cavaliers, devient « la terreur des Français ». Un ultime chapitre ne manque pas de saveur en présentant les Français passés au service du tsar et faits généraux. Un livre original et intéressant.

PTE

J'ai toujours été fasciné par la guerre en mer : la majesté du navire, l'immensité des océans, l'essence collective du combat et surtout l'aspect « tout ou rien », c'est-à-dire la possibilité terrifiante pour un équipage de disparaître avec son navire en ne laissant aucun survivant. Le livre de Loïc Guerneur a retenu mon attention, car il l'a écrit dans une démarche de chroniqueur. Et sans se départir d'une rigueur méthodologique et d'une précision didactique dans le vocabulaire maritime, il embarque le lecteur à bord de ces navires, aux côtés de ces marins engagés au combat.

Ce n'est donc pas une histoire de la stratégie ou des opérations navales qui est proposée au lecteur, mais une chronique au ras des eaux. L'objectif est atteint. L'auteur insufflé à son écriture une forme de son vécu, particulièrement vivace lorsqu'il s'agit de décrire l'hostilité des éléments, que ce soit dans les eaux de l'Atlantique ou celles du Pacifique. Il nous immerge littéralement dans un texte vif et illustré par des cartes ou profils de navires afin d'appuyer le propos. J'ai été particulièrement marqué par la lecture des chapitres sur la bataille du Cap Nord (au large de la Norvège en décembre 1943) ou sur le typhon Cobra qui frappe de plein fouet l'US Navy au large des Philippines en 1944. Ce chapitre est à mon sens le plus fascinant et mériterait un ouvrage à part entière. Somme de faillites collectives et de faillites individuelles, les manœuvres de la flotte américaine la mènent au cœur de la tempête. Trois navires sont perdus corps et biens, ne laissant que quelques survivants pour raconter les derniers moments de leurs camarades engloutis. Plus qu'ailleurs, l'aspect tragique de la guerre en mer, et même de toute expérience en mer, apparaît nettement. Ce n'est pas au combat face à l'ennemi que ces hommes ont disparu, mais au combat face à la nature.

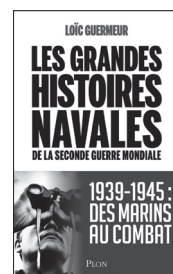
Maxime Yvelin

Treize années, de 1948 à 1961, voilà combien de temps a duré l'histoire du 1<sup>er</sup> régiment étranger de parachutistes (1<sup>er</sup> REP). C'est bien peu comparé à nombre d'autres régiments de l'armée de terre : le plus ancien, le 1<sup>er</sup> d'infanterie, est riche de cinq siècles et demi d'histoire, et le plus vieux régiment de Légion a, quant à lui, été créé en 1841. Et pourtant, par ses performances opérationnelles, sa participation à des « défaites glorieuses », les figures qui ont peuplé ses rangs et surtout pour avoir été le fer de lance de la « fronde des généraux » d'Alger, le 1<sup>er</sup> REP est entré dans l'Histoire. Sa courte existence méritait donc bien un ouvrage de plus. De nombreux écrits lui ont en effet déjà été consacrés, en particulier par de grands acteurs de son époque tels Pierre Sergent, Erwan Bergot ou Pierre Montagnon. Mais André-Paul Comor, maître de conférences honoraire à l'Institut d'études politiques (IEP) d'Aix-en-Provence, auteur de nombreux travaux sur l'histoire militaire et spécialement sur la Légion étrangère, dont *La Légion étrangère. Histoire et dictionnaire* chez Bouquins, applique enfin une méthode de recherche historique rigoureuse à un sujet qui le mérite largement.

Ce remarquable essai suit un plan chronologique articulé en deux parties, l'Indochine puis l'Algérie, et douze chapitres. Le 1<sup>er</sup> bataillon étranger parachutiste (1<sup>er</sup> BEP) naît en 1948 en Indochine dans un contexte où seule la Légion étrangère dispose des effectifs pour répondre aux demandes de renforts et où les unités parachutistes ont le vent en poupe, en particulier suite aux succès obtenus par la demi-brigade des commandos parachutistes SAS et la demi-brigade de marche parachutiste (notamment lors de l'opération « Léa »). Son chef est le capitaine Pierre Segrétain, premier officier de Légion breveté parachutiste. André-Paul Comor décrit avec force détails les premiers pas, parfois difficiles, du bataillon au Tonkin en 1948-1950. Puis le 1<sup>er</sup> BEP est engagé dans la bataille de la RC 4 (17 septembre-8 octobre 1950) où « l'Histoire

## Les Grandes Histoires navales de la Seconde Guerre mondiale

Loïc Guerneur  
Paris, Plon,  
2023



## Histoire du 1<sup>er</sup> régiment étranger de parachutistes, 1948-1961

Des rizières d'Indochine au putsch d'Alger

André-Paul Comor  
Paris, Perrin,  
2023



a retenu les actions d'éclat et autres actes d'héroïsme individuels et collectifs, la discipline du feu des légionnaires et l'abnégation de tous dans ces combats sans espoir ». Cent neuf hommes sont morts au combat, trois cent quarante-quatre ont disparu et sont présumés prisonniers, cent soixante et onze vont mourir pendant leur captivité. En 1951, le bataillon renaît de ses cendres; il participe, entre autres, aux batailles d'Hoa Binh et de Na San. Jusqu'à une nouvelle grande épreuve : Dien Bien Phu. S'il s'illustre lors de plusieurs faits d'armes comme sur « Éliane 1 » les 10 et 11 avril 1954, il est une nouvelle fois lourdement touché en perdant plus de 50 % de ses effectifs. Le 8 février 1955, « après soixante-neuf mois de présence ininterrompue en Indochine, il rejoint l'Afrique du Nord. Il a gagné une réputation de « troupe d'assaut » au prix des pertes les plus élevées de tous les corps de la Légion présents en Indochine, soit vingt et un officiers, soixante-dix sous-officiers et cinq cent quatre-vingt-dix légionnaires. »

En Algérie, les hommes du 1<sup>er</sup> BEP, qui devient régiment le 1<sup>er</sup> septembre 1955, doivent s'adapter à une « nouvelle guerre ». L'emploi initial du régiment dans des opérations de « bouclage-ratissage » ne satisfait personne. L'effort porte alors sur la préparation opérationnelle pour s'adapter au terrain et à l'adversaire. La mise en place de la méthode de l'assaut hélicoptère vient également améliorer la performance tactique. En 1957, le régiment participe à la deuxième puis à la troisième bataille d'Alger. L'auteur fait à cette occasion une analyse équilibrée de l'usage de la torture dans les opérations de renseignement. En 1958, vient la bataille des frontières où, avec Jeanpierre à sa tête, il montre tout son potentiel. Puis c'est le plan Challe : le 1<sup>er</sup> REP nomadise pendant cent vingt-six jours dans des régions montagneuses isolées. Des « premiers craquements » sont nets en novembre 1960, notamment après l'allocution du chef de l'État du 4 novembre. Des signes avant-coureurs d'une crise morale avaient été relevés dès 1954 avec de nombreux jeunes officiers qui discutaient à propos le sens du combat en Indochine. L'un des grands mérites de cet excellent livre est de clairement montrer le processus pluriannuel qui explique que « les légionnaires parachutistes qui ont occupé le devant de la scène avec leurs camarades des réserves générales, souvent montrés en exemple, ont été pris au piège du mirage de l'Algérie française finissante ».

Rémy Hémez

**Black Trends**  
Collectif  
Paris, Équateurs,  
2023



L'utilisation de nouvelles futuristes pour élargir le champ d'étude des scénarios possibles a été popularisée en France par les travaux de la Red Team Défense, créée en 2020 par le ministère des Armées, qui vise à mettre en relation auteurs, dessinateurs et scénaristes de science-fiction avec des experts civils et militaires afin d'imaginer les menaces à l'horizon 2030-2060. Le grand public a d'ailleurs pu découvrir certains de ces scénarios non classifiés dans deux livres intitulés *Ces guerres qui nous attendent* (Équateurs, 2022 et 2023). Cette démarche n'est pas spécifique aux armées françaises : on peut en particulier citer le Sigma Forum aux États-Unis.

Dans ce recueil, cette démarche est reproduite pour « mettre la prospective au défi de l'imaginaire afin de dessiner un autre avenir ». Sept auteurs américains et français offrent six nouvelles qui cherchent à immerger leurs lecteurs dans les « tendances noires » qui feront le monde de 2040. La première est signée August Cole et P.W. Singer, auteurs de *Ghost Fleet* (2015) et grands promoteurs de la Fictional Intelligence (FICINT), combinaison de fiction et de renseignement pour imaginer les futurs au regard des évolutions technologiques. Leur contribution,

titrée « La plus étrange défaite », parallèle troublant avec l'œuvre majeure de Marc Bloch, met en lumière les risques liés au décrochage technologique, en l'occurrence vis-à-vis du quantique. Hervé Le Guyader, ingénieur et délégué à l'École nationale supérieure de cognitive pour les relations avec l'OTAN, est très convaincant dans « Termites, fourmis et frelons », où il imagine le futur de la manipulation des opinions. Dans la troisième nouvelle, Madeline Ashby, romancière américano-canadienne, explore les conséquences de l'ouverture des routes du Grand Nord et celles d'une découverte scientifique permettant de stopper la fonte des glaces. Bernard Werber participe, lui, avec un essai convenu et peu probant reprenant la thématique de l'infiltration d'agents chinois dans l'entourage de militaires français de la Marine nationale. Tochi Onyebuchi, ancien juriste et romancier, place l'action de sa nouvelle en Afrique avec pour thème central l'appropriation de l'eau par les grandes puissances, apparue sur le marché mondial des matières premières suite à une pénurie, et les conséquences que cela provoquerait pour les populations. Enfin, « Magdalens », de Clémence Dargent, scénariste française, évoque une révolte de femmes cherchant à éradiquer les hommes pour en finir avec ceux qui les traitaient « comme de la vermine ». Chaque nouvelle est analysée par un ou deux spécialistes des questions abordées et précédée d'une très belle illustration du talentueux et célèbre *concept artist* et illustrateur DOFRESH, de son vrai nom Ronan Le Fur. Ces contributions sont intéressantes, mais on peut regretter qu'elles soient trop réduites (deux à quatre pages), ce qui ne permet pas de développer une critique très étayée. Au final, on ne peut que conseiller la lecture de ce recueil, qui est particulièrement agréable à parcourir et qui suscite de très nombreuses réflexions. On espère que d'autres *opus* suivront.

Rémy Hémez



# SYNTHÈSES DES ARTICLES

## **MICHEL GOYA** **UNE NUIT À TROIE**

La guerre décrite dans le cycle troyen, et notamment par Homère dans *l'Illiade*, se déroule bien sur la Terre, mais pas dans notre monde. Les héros se battent et se débattent dans un univers avec ses lois propres, y compris ses lois physiques. Ils donnent l'impression d'agir dans une petite arène entourée d'un brouillard que l'on appelle la nuit. Pour Achille, Hector, leurs compagnons et leurs adversaires, ce brouillard est une force contre laquelle ils ne peuvent rien et dont l'arrivée dans l'arène signifie le repos ou la mort. C'est un monde de cauchemar.

## **GILLES HABEREY** **VEILLÉE D'ARMES**

La nuit avant la bataille n'est jamais tout à fait un temps de repos. Le corps, l'esprit et les sens restent en éveil, portés par les enjeux des combats du lendemain. Alors que se prépare une opération majeure en Afghanistan et que se rapproche le temps de l'action, le chef expérimente, malgré le calme apparemment protecteur de la nuit, l'attente, la solitude, le poids de ses responsabilités et l'appel à l'engagement individuel et collectif.

## **BRICE ERBLAND** **COMBATTRE DANS LE VERT**

Combattre de nuit est l'un des savoir-faire les plus complexes pour une unité militaire moderne, qui nécessite un entraînement spécifique. Le soldat est depuis toujours habitué à dompter la nuit, depuis ses classes jusqu'aux veilles dans les centres opérations. Mais il découvre en y combattant des particularités insoupçonnées. Même si la technologie permet aujourd'hui de percer les nuits les plus noires, les dangers liés à cet environnement particulier s'ajoutent à la menace de l'ennemi.

## **BÉATRICE HAINAUT** **GUERRE DANS L'ESPACE : DE L'OMBRE À LA LUMIÈRE**

La conquête de l'espace a révolutionné notre façon de vivre. L'utilisation des satellites est à présent indispensable à notre économie, à notre sécurité et à nos armées. Le paradoxe est que, bien que nous soyons dépendants de ces moyens, donc vulnérables, nous ne pouvons les voir, pour les surveiller, à l'œil nu. Sans « prothèses techniques », nous sommes aveugles. De plus, ils orbitent en permanence, de jour comme de nuit. Les moyens de surveillance de l'espace nous permettent d'y apporter un peu de lumière, mais l'espace reste cette zone grise où risques et menaces sur nos intérêts se multiplient.

## **THOMAS VAISSET** **« LA NUIT VIENT. » L'AMIRAL D'ARGENLIEU, LA DÉBÂCLE ET LA NOCHE OSCURA**

Cet article entend étudier la manière dont les travaux menés par Louis de la Trinité sur la pensée de saint Jean de la Croix influencent la vision que l'amiral Georges Thierry d'Argenlieu se fait de la campagne de France et de la débâcle. Son appréhension de la situation de la France en juin 1940, empreinte de « la nuit obscure », est en effet l'un des ressorts qui contribuent à expliquer sa décision d'entrer en résistance aux côtés du général de Gaulle, dont il devient par la suite un incontournable Compagnon.

## **JÉRÉMIE FOA** **LES NUITS DE LA SAINT-BARTHÉLEMY**

Alors que l'on parle presque toujours de « la nuit de la Saint-Barthélemy », on n'a peut-être pas suffisamment tiré les conséquences de ce chrononyme singulier et étudié sous cet angle les tueries qui se déroulent aux « petites heures ». Qu'est-ce que l'ambiance nocturne fait aux violences ? Que permet-elle aux tueurs que le plein jour n'autoriserait pas ? Et si l'hécatombe est impitoyable, il faut aussi évoquer les rescapés : c'est la nuit qui rend possible leur fuite. Une réflexion sur ces jeux du visible et de l'invisible.

## **MOUNIR CHENNAOUI ET FABIEN SAUVET** **NE PAS SUBIR LA NUIT**

Les missions de nuit ne sont jamais anodines. La gestion du sommeil et de la récupération des soldats est un enjeu opérationnel majeur pour les armées, plus encore avec la mise en œuvre de systèmes d'armes complexes dans un contexte de conflits de haute intensité, qualifiés par le chef d'état-major des armées de « plus dur, plus long ». Elle est le sujet de recherches et d'innovations menées par le Service de santé, et l'objet de formations dispensées à l'ensemble de la communauté militaire.

## **JOSEPH DUPRÉ LA TOUR** **NUITS PARISIENNES**

La nuit, Paris offre un visage bien différent de la ville vibrionnante diurne. Un Paris plus secret, plus violent, plus licencieux, plus désinhibé. Les sapeurs-pompiers veillent sur lui. Habituelles ou dramatiques, variables selon les arrondissements, les saisons, les heures, leurs interventions demandent toujours un engagement sans faille. Une plongée au cœur des nuits parisiennes à travers les yeux de Kévin, jeune pompier du X<sup>e</sup> arrondissement.

## **SANDRA CHENU GODEFROY** **ÉCRIRE AVEC LA LUMIÈRE**

Dans l'univers du reportage documentaire et humaniste, la photographie nocturne occupe une place à part. Parce que la nuit influence le tempérament et les actions des hommes que le photographe immortalise. Mais aussi parce que photographier de nuit est une activité originale pour l'opérateur, privé de l'abondance de sources lumineuses disponibles le jour, qui convoque à la fois sa maîtrise technique et son imaginaire.

## **SARINA COHN** **VOYAGE AU BOUT DE MA NUIT**

Malvoyante de naissance, Sarina est aveugle depuis ses seize ans. Pour la première fois elle raconte dans un article son parcours, sa façon d'appréhender le monde qui l'entoure, ce qui fait sa vie. Alors, ne pas voir, est-ce vivre dans la nuit ?

## **VIRGINIE MARTIN-LAUAUD** **LE TEMPS DES MONSTRES**

La nuit, temps de l'oubli de soi de la conscience, offre un espace qui n'a rien à voir avec la science et la raison. L'accueil de la surprise, de ce qui ne va pas de soi, est souvent synonyme de ce qui n'est pas clairement identifiable, de ce qui angosse. C'est le temps des monstres qui peuplent les mauvais rêves.

## **JEAN-YVES DANIEL** **LA NUIT, AU SEIN DE L'UNIVERS**

La nuit est un phénomène astronomique et donc à portée universelle. Son obscurité est source de multiples lumières, qui sont autant de connaissances sur notre Univers.

## **VÉRONIQUE DUBOIS** **ON A TOUS QUELQUE CHOSE DE JACOB**

Dès son incipit, la *Genèse* consigne le motif de la nuit comme pierre d'angle de l'édifice spirituel et temporel du monde. Les expériences nocturnes du patriarche Jacob (le rêve, la prière du soir, le combat nocturne contre l'ange) y définissent allégoriquement le rapport de l'Homme au monde. Elles recèlent forces morales et spirituelles, à partir desquelles ses héritiers spirituels ont bâti une nation capable de transformer les épreuves en défis, et les défis en expériences et enseignements. Peur, exemplarité, responsabilité, sens des épreuves... autant de thèmes essentiels que la lecture juive de la nuit convoque. Parce qu'on a tous en nous quelque chose de Jacob.

## **JEAN TRÈVE** **DE MIDI À MINUIT...**

Il est impossible de parler de la nuit sans évoquer l'alternance du jour et de la nuit, mouvement pendulaire de la vie. La franc-maçonnerie, dans la diversité de ses formes, s'inscrit dans ce mouvement en adoptant le patronage des deux saints Jean, associés aux deux solstices. Mais la nuit terrestre n'est pas obscurité totale, car le monde reste éclairé par la lumière réfléchie de la Lune. Le perfectionnement de l'Homme auquel aspirent les frères les conduit par la métaphysique à connaître la véritable nuit qui est au-delà du cosmos, qui se révèle à la fois comme chaos primordial et retour à l'unité du Principe.

## **XAVIER THOUMIEUX** **DE LA LUNE**

Quel rapport entre la Lune, l'astre de la nuit, et Cyrano de Bergerac ? Comment rapprocher ces deux morceaux d'une même pièce ? Quel lien mystérieux les unit au sein de la pièce d'Edmond Rostand ? Quelle symbolique est à l'œuvre ? Cet article tente d'apporter quelques réponses...

## **LUC RAVEL** **NUITS MYSTIQUES**

Outre le sommeil, nombreuses sont les occupations de la nuit et, parmi elles, la lutte contre les ténèbres ainsi que son « contraire », l'éveil mystique, que, à l'instar des fondateurs des grandes religions, tout un chacun peut connaître sous un ciel planté d'étoiles.

## **NELLY BUTEL ET GHADA EL KHOURY** **TÂTONNEMENTS**

Il s'agit d'une rencontre, dans la nuit des mots et des idées, pour parler de la nuit, avec un langage qui ne cherche pas à définir, mais qui se laisse porter par le courant de ce qui se dit dans une écoute et une interpellation mutuelles. On découvre au fur et à mesure que la nuit peut durer ; que dans la durée elle agit comme révélatrice ; que nous avons à lui survivre, en posant simplement un premier pas ; que d'autres fois nous gagnerions plutôt à l'écouter et à recevoir d'elle notre mission, à la laisser nous dépouiller du faux et de ce qui nous encombre, d'une protection qui ne protège plus que la mort en nous, pour nous conduire vers l'aimé. Chacun peut raconter ses nuits, sa nuit.

**┌ GÉRARD DE BOISBOISSEL, LOUISE GIAUME  
ET MARION TROUSSELARD**

**CE QUE LES NEUROSCIENCES APPORTENT AUX MILITAIRES**

Mieux se connaître pour mieux se gérer, voilà l'objectif fondamental de la recherche sur le fonctionnement du cerveau humain. Cet article se propose de faire un point d'étape sur ce qu'elle peut apporter au monde militaire, comme, par exemple, l'appréhension des biais cognitifs, la gestion des émotions ou l'aptitude à la prise de risque, ce qui permettra d'enrichir l'optimisation des apprentissages, mais aussi de proposer au soldat un panel de méthodes ou d'outils qui lui permettront de s'adapter et de raisonner au mieux.

**┌ NICOLAS FAURE**  
**PENSER L'APOCALYPSE. PEUT-ON CONCILIER ÉTHIQUE  
ET DISSUASION ?**

La puissance extrême de l'arme nucléaire fonde la logique de dissuasion qui structure l'ordre international depuis 1945. Plus récemment, la guerre en Ukraine et ses conséquences ont placé le narratif nucléaire au premier plan de la scène internationale. Cela pousse à en interroger la moralité. Rédigé avec un regard de praticien, cet article propose des clefs de compréhension sur le lien qui relie éthique et dissuasion nucléaire.

# TRANSLATION OF THE SUMMARY IN ENGLISH



## ☐ MICHEL GOYA A NIGHT IN TROY

In *The Iliad*, heroes fight and struggle in an arena surrounded by a fog called night; an unbeatable force, the arrival of which equates to either rest or death. The universe that Homer portrays is a small daytime world surrounded and threatened by immense darkness – a world of nightmares.

## ☐ GILLES HABEREY THE NIGHT BEFORE

The night before a battle is never truly a time for rest. The body, mind and senses remain on alert, carried by the stakes of tomorrow's fight. Whilst preparing for an operation in Afghanistan, a leader experiences waiting, solitude, the weight of their responsibilities and the call for individual and collective commitment.

## ☐ BRICE ERBLAND FIGHTING IN THE GREEN OF NIGHT

Fighting at night requires specific training and is one of the most complex skills a modern military unit can acquire. Though modern technology allows one to penetrate the darkest of nights, the threats that are inherent to this particular environment add on to those posed by the enemy.

## ☐ BÉATRICE HAINAUT WAR IN SPACE: FROM SHADOW TO LIGHT

Today, the use of satellites is indispensable to our economy, our security and our armies. Yet, in space, we are blind. Increasingly sophisticated space surveillance systems enable us to shed a little light on an environment where risks and threats to our interests abound.

## ☐ THOMAS VAISSET “THE NIGHT COMETH.” ADMIRAL D'ARGENLIEU, THE DEBACLE AND THE *NOCHE OSCURA*

In virtue of his understanding of France's situation in June 1940, Admiral d'Argenlieu decided to join the Resistance alongside General de Gaulle. One of the factors underlying this decision was the concept of the “dark night”, inspired by St. John of the Cross.

## ☐ JÉRÉMIE FOA ST. BARTHOLOMEW'S EVE

While we often speak of “St. Bartholomew's Eve”, perhaps have we not drawn enough conclusions from this singular chrononym and studied such massacres from a nocturnal standpoint. How does a nightly atmosphere influence violence? Here, we reflect upon the interplay between the visible and the invisible.

**┌ MOUNIR CHENNAOUI AND FABIEN SAUVET**  
**WITHSTANDING THE NIGHT**

Night missions are never trivial. Managing the troops' rest and recuperation is a major operational challenge for the armed forces. The latter is compounded by the use of complex weapons systems in a context of high-intensity conflict.

**┌ JOSEPH DUPRÉ LATOUR**  
**PARISIAN NIGHTS**

At night, Paris takes on a very different face from its vibrant daytime self. The capital becomes more secretive, more violent, more uninhibited. Meanwhile, the Paris Fire Department keeps watch. Some interventions are routine, others dramatic and vary depending on the *arrondissement*, the season and the time of night. Yet all require a firefighter's unflinching commitment.

**┌ SANDRA CHENU GODEFROY**  
**WRITING WITH LIGHTING**

Night photography holds a truly special place in the world of documentaries and humanist photojournalism. Indeed, the night influences the temperament and actions of those who cross the photographer's gaze. What's more, night photography constitutes a rather special activity for the person behind the camera, as it calls upon their technical mastery and their imagination.

**┌ SARINA COHN**  
**INTO THE DEPTHS OF MY NIGHT**

Pianist, singer and songwriter Sarina Cohn has been visually impaired since birth and has been blind since the age of sixteen. For the first time, she recounts her journey, her sensations, her way of understanding the world around her. Thus, the question is the following: does blindness mean living in the dark?

**┌ VIRGINIE MARTIN-LAUAUD**  
**A TIME OF MONSTERS**

The night is a time of abandonment, a realm far removed from science and reason. It is rife with the unexpected, the amazing and is often synonymous with a lack of clarity, which leads to much anxiety. In short, it is the time of monsters, the very same that populate our worst nightmares.

**┌ JEAN-YVES DANIEL**  
**NIGHT: AT THE HEART OF THE UNIVERSE**

Night is an astronomical phenomenon and therefore boasts a universal scope. Its darkness brings forth a multitude of lights, each of which constitutes a source of knowledge about our Universe.

**┌ VÉRONIQUE DUBOIS**  
**JACOB IS A PART OF US ALL**

From its very onset, *Genesis* designates the night as being the cornerstone of the world's spiritual and temporal edifice. Jacob's nocturnal experiences allegorically define man's relationship to the world. Fear, exemplarity, responsibility, the meaning of hardship, etc. Such are the essential themes that are conjured by the Jewish understanding of the night.

## **JEAN TRÊVE FROM NOON TO MIDNIGHT**

Night on Earth does not equate to total darkness, as the world remains illuminated by the light that the moon reflects. The form of self-improvement to which freemasons aspire leads them through the world of metaphysics and towards the true night beyond the cosmos, one that reveals itself to be both primordial chaos and a return to the unity of the original Principle.

## **XAVIER THOUMIEUX ON THE MOON**

What do the Moon and Cyrano de Bergerac have in common? How do these two parts of the same play connect? What mysterious link unites them in Edmond Rostand's play? What symbolism is involved? Here are some answers...

## **LUC RAVEL MYSTICAL NIGHTS**

Sleep set aside, the night is home to many an occupation, including the fight against darkness and the pursuit of its "opposite", mystical awakening. The latter can be experienced by all, as did the founders of the world's great religions, by simply standing beneath a starlit sky.

## **NELLY BUTEL AND GHADA EL KHOURY FEELING ONE'S WAY THROUGH THE NIGHT**

It is an encounter, a night of words and ideas, to discuss the night itself. The language used here does not seek to define; instead, it flows with the current of the conversation, in a stream of mutual listening and questioning. Each can tell the story of their own nights.

## **GÉRARD DE BOISBOISSEL, LOUISE GIAUME AND MARION TROUSSELARD WHAT NEUROSCIENCE CAN DO FOR THE MILITARY**

All research into the workings of the human brain has a fundamental goal: to better understand and, thereby, handle ourselves. How can it benefit the military? Understanding cognitive biases, managing emotions, risk-taking skills, etc. A progress report.

## **NICOLAS FAURE ON THE APOCALYPSE: CAN ETHICS AND DETERRENCE COEXIST?**

The war in Ukraine has brought the nuclear narrative back to the forefront of the international stage. This raises the question of the relationship between this weapon and ethics, moral philosophy and the distinction between good and evil. It also raises the following question: what price are we prepared to pay to preserve our sovereignty?



# L BIOGRAPHIES

## LES AUTEURS

### ▣ Gérard de BOISBOISSEL

Gérard de Boisboissel est directeur de l'observatoire Enjeux des nouvelles technologies pour les forces au Centre de recherche de l'Académie militaire de Saint-Cyr Coëtquidan (CREC).

### ▣ Sandra CHENU GODEFROY

Photographe indépendante depuis 2009, Sandra Chenu Godefroy s'impose comme l'une des figures françaises de la photographie d'action et en milieu extrême. Elle rapporte de ses reportages des images inédites qui mêlent esthétique et approche documentaire, pour témoigner de l'engagement d'hommes et de femmes du commun, dans des situations extraordinaires. Elle a reçu en 2023 le prix de la photographie « Sergent Sébastien Vermeille », décerné par l'armée de terre, pour son cliché *Selva* réalisé en Guyane auprès des légionnaires du Centre d'entraînement en forêt équatoriale. Ses derniers livres et expositions individuelles sont : « Embarqués, des hélicoptères et leurs équipages » (Maison des photographes, Paris, 2022), « Covid-19, ce que veut dire être soignant » (HIA Bégin, Saint-Mandé, 2021, publication aux éditions Byakko en 2020), « Engagés pour ceux qui s'engagent » (Pavillon Wagram, Paris, 2020) et « Sentinelles, ils veillent sur Paris » (Hôtel national des Invalides, Paris, 2017, publication aux éditions Pierre de Taillac en 2017). Vient de paraître *Selva, le 3<sup>e</sup> régiment étranger d'infanterie en Guyane*, illustré par ses clichés (Pierre de Taillac, 2024).

### ▣ Mounir CHENNAOUI

Docteur es sciences, Mounir Chennaoui est directeur scientifique et technique de l'Institut de recherche des armées (IRBA), et co directeur de l'équipe d'accueil universitaire URP 7330 VIFASOM, université de Paris.

### ▣ Sarina COHN

Sarina Cohn est une jeune pianiste et chanteuse auteur compositeur franco-belge née en 1994. À l'âge de seize ans, elle remporte la deuxième place de la sélection belge pour l'Eurovision. Elle est diplômée du conservatoire de Valenciennes en chant lyrique, titulaire d'un master en musicologie et d'une licence en psychologie de l'université de Louvain-la-Neuve lorsqu'elle décide de faire de la musique son métier. En 2019, elle sort un premier album, *Première*, en collaboration avec Philippe Decock, le complice artistique de Maurane. Lors du confinement de 2020, elle organise chaque après-midi sur Facebook un *tea time* musical. Il y aura en tout soixante-six capsules en plus de quinze langues différentes suivies par plusieurs milliers de personnes. Suite à ce succès, elle sortira en 2022 l'album *Tea Time*, qui prend la forme d'un coffret de thés créés sur mesure pour accompagner chaque morceau. Séduit par son talent, Salvatore Adamo lui offre en 2021 le titre *Quand je chante*. Actuellement, Sarina se produit sur scène avec un nouveau spectacle qui célèbre dix chanteuses dont

la voix et la musique ont changé le monde en brisant les plafonds de verre. Elle jouera son spectacle au Festival d'Avignon en juillet 2024.

### ▣ Jean-Yves DANIEL

Jean-Yves Daniel est astrophysicien, doyen honoraire de l'inspection générale de l'Éducation nationale. Il a notamment publié *Cosmologie. La science de l'Univers* (avec P. Peter, Éditions De Boeck supérieur, 2019), *Sciences de l'Univers. Du Big Bang aux systèmes planétaires* (avec A. Brahic et A. Riazuelo, Éditions De Boeck supérieur, 2020) et *La Belle Histoire des merveilles de l'Univers* (avec A. Riazuelo, Éditions De Boeck supérieur, 2022).

### ▣ Véronique DUBOIS

Diplômée d'une maîtrise en lettres modernes spécialisée en communication et d'un DEA de langue française (Paris-IV-Sorbonne), admissible en doctorat, Véronique Dubois était journaliste et chef de projets culturels avant d'intégrer l'armée israélienne des armées en 2010. Officier communication jusqu'en 2020, elle est concomitamment en fonction dans les hôpitaux militaires jusqu'en 2014. Auditrice de la session régionale IHEDN Paris-IDF en 2011, elle a suivi les formations EMOUNA (Sciences Po, 2016), NATO Scholl (Oberammergau, 2018), et Military Training Course (États-Unis, 2019). Elle est chargée de mission auprès de l'aumônier en chef, en poste à l'École militaire depuis 2020.

### ▣ Joseph DUPRÉ LA TOUR

Saint-cyrien de la promotion « Lieutenant Tom Morel », Joseph Dupré la Tour rejoint la brigade de sapeurs-pompiers de Paris (BSPP) en 1994 après avoir servi au 93<sup>e</sup> régiment d'artillerie de montagne. En 2001, il réussit le concours de l'École de guerre et suit en parallèle la scolarité de l'ESSEC. En 2004, il rejoint l'état-major de l'armée de terre. Il est projeté en opération extérieure en Afghanistan deux ans plus tard. En 2007, il retourne à la BSPP où il occupe le poste d'adjoint puis de chef du bureau études et prospectives, en charge de la politique d'innovation, de pilotage et de préparation de l'avenir de la brigade. Entre 2010 et 2012, il commande le 3<sup>e</sup> groupement d'incendie et de secours, soit mille huit cents sapeurs-pompiers qui défendent les Hauts-de-Seine et le tiers ouest de la capitale. Il sert ensuite à l'EMAT et à la DRHAT. En 2017, il retrouve la BSPP comme chef d'état-major, puis commandant en second et enfin commandant à compter du 1<sup>er</sup> août 2022, après avoir été promu général de brigade le 1<sup>er</sup> mai 2021.

### ▣ Ghada EL KHOURY

Ghada El Khoury, religieuse du Carmel Saint-Joseph, est psychanalyste et docteure en philosophie. Elle a publié *Virginité et fécondité à la lecture de Jean de la Croix* (Éditions du Cygne, 2020).

### ▣ Nicolas FAURE

Officier de Marine entré à l'École navale en 2001, le capitaine de vaisseau Nicolas Faure a passé l'essentiel

de sa carrière dans les forces sous-marines, servant tant sur sous-marin nucléaire d'attaque (SNA) qu'en patrouille opérationnelle sur sous-marin nucléaire lanceur d'engins (SNLE). Il a commandé le patrouilleur de surveillance des sites Athos et le sous-marin nucléaire d'attaque *Casabianca*. Il sert actuellement au cabinet du chef d'état-major de la Marine.

### ▮ Jérémie FOA

Maître de conférences (HDR) en histoire moderne à Aix-Marseille-Université, Jérémie Foa est spécialiste des guerres de Religion. Il a notamment publié *Tous ceux qui tombent. Visages du massacre de la Saint-Barthélemy* (La Découverte, 2021, prix de la Contre-Allée) et *Épreuves de la guerre civile* (direction avec Quentin Deluermoz, Éditions de la Sorbonne, 2022).

### ▮ Louise GIAUME

La docteur Louise Giaume est médecin urgentiste. Elle a travaillé à la brigade de sapeurs-pompiers de Paris de 2018 à 2023. Elle est actuellement chercheur associé au Centre de recherche de l'Académie militaire de Saint-Cyr Coëtquidan (CREC) et prépare une thèse en neurosciences sur le repérage des biais cognitifs pour l'aguerrissement en contexte de guerre cognitive.

### ▮ Gilles HABEREY

Gilles Haberey a fait le choix de l'infanterie à l'issue de sa scolarité à Saint-Cyr. Affecté à plusieurs reprises en corps de troupe, en école et en état-major opérationnel, il prend le commandement du 92<sup>e</sup> régiment d'infanterie de 2010 à 2012 avant de rejoindre l'état-major de l'armée de terre où il occupe des fonctions au bureau Plans, puis dirige le bureau Emploi. Il a été déployé dans le cadre d'une douzaine d'opérations extérieures, notamment dans le Golfe, à plusieurs reprises dans les Balkans, en Afrique, au Liban, en Afghanistan et récemment au Mali. Après avoir été chef d'état-major au Centre de doctrine et d'enseignement du commandement, puis, général de brigade, commandant adjoint du Commandement du territoire national (COMTN), il est aujourd'hui adjoint au chef du Service historique de la défense (SHD). Passionné d'histoire militaire, il a publié plusieurs ouvrages, en particulier liés à la tactique générale, dont certains ont été primés. Les plus récents : *Qui ose vaincra* (Pierre de Taillac, 2021) et *L'Antiquité en six batailles* (Pierre de Taillac, 2023). À paraître en 2024 : *À l'assaut des murailles. Défendre et prendre les villes* (Pierre de Taillac).

### ▮ Béatrice HAINAUT

Docteur en science politique et relations internationales de l'université Paris-II-Panthéon-Assas, la capitaine Béatrice Hainaut a rejoint l'Institut de recherche stratégique de l'École militaire (IRSEM) en septembre 2022, en tant que chercheuse sur les questions spatiales. Ses travaux portent sur les normes de comportement dans l'espace et sur l'ensemble des développements contemporains touchant au secteur spatial. Au sein de l'armée de l'air et de l'espace, elle a occupé plusieurs postes en lien avec le spatial militaire, au sein du Centre de recherche de l'armée de l'air (CREA), puis au Centre opérationnel de surveillance militaire des objets spatiaux (COSMOS), à l'état-major de l'armée de l'air (Bureau Stratégie) et, enfin, au Commandement de l'espace.

### ▮ Virginie MARTIN-LAVAUD

Psychologue clinicienne, docteur en psychopathologie, membre du laboratoire de recherche en psychologie clinique psychanalytique de l'université catholique de l'Ouest-Angers, Virginie Martin-Lavaud a notamment publié *Le Monstre dans la vie psychique de l'enfant* (Ères, 2009); « La déformation dans le traitement du corps chez Francis Bacon, une ouverture du mouvement créatrice », in L. Jodeau-Belle et Y. Trichet (dir.), *Corps et Création* (PUR, 2019); « Le monstre, l'esthétique du corps, la fascination pour l'improbable », in F. Chauvaud et M.-J. Grihom (dir.), *Les Corps défaillants* (Imago, 2018); et « Le monstre : une altération esthétique pour penser l'humain », *Topique*, n° 122, 2013, pp. 83-91.

### ▮ Luc RAVEL

Après Polytechnique (x77) et l'École nationale supérieure du pétrole et des moteurs, Luc Ravel a fait des études de philosophie et de théologie à l'abbaye Saint-Pierre-de-Champagne et à l'université de Poitiers. Il a prononcé sa profession solennelle le 7 décembre 1985 chez les chanoines réguliers de Saint-Victor et a été ordonné prêtre le 25 juin 1988. La consécration épiscopale lui a été conférée le 29 novembre 2009 à Notre-Dame de Paris, après que Benoît XVI l'a nommé évêque aux armées le 7 octobre précédent. Archevêque de Strasbourg de 2017 à 2023, il est aujourd'hui membre de l'Académie des sciences morales et politiques. Il a publié *Comme un cœur qui écoute* (Éditions Artège, 2019) et *Le Care chrétien* (Éditions Salvator, 2023).

### ▮ Fabien SAUVET

Médecin en chef, professeur agrégé à l'École du Val-de-Grace, Fabien Sauvet est chef du département Recherche, expertise et formation aéromédicale (REF aéro) de l'Institut de recherche biomédicale des armées (IRBA) et membre de l'équipe d'accueil universitaire URP 7330 VIFASOM, université de Paris.

### ▮ Xavier THOUMIEUX

Après une carrière dans la banque puis une dizaine d'années dans le capital-investissement, Xavier Thoumieux est devenu entrepreneur et a cofondé le groupe Funécap, devenu en quinze ans le leader européen des infrastructures et services funéraires. Il a publié *Le LBO. Acquérir une entreprise par effet de levier* (Economica, 1999) et s'intéresse depuis toujours au symbolisme.

### ▮ Jean TRÈVE

Ingénieur et chef d'entreprise, impliqué dans les applications des technologies de l'information aux mondes de l'aéronautique, de l'espace et de la défense, Jean Trêve est aussi passionné par la philosophie et la religion. Depuis quarante-cinq ans, il chemine sur une voie de perfectionnement de l'homme au sein de la franc-maçonnerie.

### ▮ Marion TROUSSELARD

Le médecin chef des services de classe normale (MCSCN) Marion Trousselard travaille à l'Institut de recherche biomédicale des armées (IRBA) et dirige la division Santé du militaire en opération. Professeure agrégée de neurosciences et de sciences cognitives de l'École du Val-de-Grâce, ses travaux portent sur une meilleure compréhension des mécanismes de stress et des facteurs de vulnérabilité et de protection. Dans ce cadre, elle

étudie les mécanismes neurobiopsychologiques de la disposition de pleine conscience/*mindfulness* afin de mieux définir des programmes d'optimisation du fonctionnement *mindful* adapté aux populations militaires.

### ▣ Thomas VAISSET

Agrégé et docteur en histoire, Thomas Vaisset est maître de conférences en histoire à l'université Le Havre-Normandie (UMR IDEES-CNRS 6266). Sa thèse, consacrée à l'amiral Thierry d'Argenlieu, a reçu le prix d'histoire militaire, le prix « Amiral Daveluy » et le prix « Jean Sainteny » de l'Académie des sciences morales et politiques. Elle a été publiée en 2017 aux éditions Belin sous le titre *L'Amiral d'Argenlieu. Le moine-soldat du gaullisme*. Ses travaux portent sur l'histoire des conflits dans leurs aspects opérationnels, diplomatiques, politiques ou religieux.

## LE COMITÉ DE RÉDACTION

### ▣ Yann ANDRUÉTAN

Issu de l'École du service de santé des armées (ESSA) Lyon-Bron, le médecin en chef Yann Andruétan a servi trois ans au 1<sup>er</sup> régiment de tirailleurs d'Épinal, avec lequel il a effectué deux missions au Kosovo en 2000 et 2002. Il a ensuite rejoint l'HIA Desgenettes afin d'effectuer l'assistanat de psychiatrie. En 2008, il est affecté à l'HIA Sainte-Anne de Toulon comme médecin-chef adjoint du service de psychiatrie. En 2009, il a effectué un séjour en Afghanistan. Chef du service psychologique de la Marine jusqu'à l'été 2021 puis coordinateur national du service médico psychologique des armées, il est aujourd'hui chef du bureau stratégie, relation et transformation hospitalière à la Direction des hôpitaux des armées. Il est aussi titulaire d'un master 2 en anthropologie.

### ▣ Jean ASSIER-ANDRIEU

Né en 1982, le commissaire en chef de deuxième classe Jean Assier-Andrieu entre à l'École militaire supérieure d'administration et de management (EMSAM) de l'armée de terre en 2006 (promotion « Intendant général Bailly »), après des études de droit à la faculté de Montpellier. Il a principalement servi au sein d'unités parachutistes, en tant que directeur administratif et financier du 2<sup>e</sup> régiment étranger de parachutistes, puis au sein de l'état-major tactique du 2<sup>e</sup> régiment de parachutistes d'infanterie de marine. Avec ces unités, il a participé à des engagements opérationnels (Afghanistan) et à des missions de coopération internationale. Il occupe de 2013 à 2016 le poste de chef du bureau finances de la direction du commissariat d'outre-mer de La Réunion-Mayotte, avant de rejoindre la direction des affaires financières du ministère des Armées en tant que chef de section synthèse. Il intègre la 26<sup>e</sup> promotion de l'École de guerre en 2018. Après avoir servi à l'EMA de 2019 à 2021, il est actuellement affecté à la représentation militaire française auprès de l'OTAN et de l'Union européenne en tant que chef de cabinet. Il a publié *La Trace du soldat. Recherche d'une narration* (Éditions de l'École de guerre, 2021) et *Militaire : pour quoi faire ?* (DSN)/Solidarité Défense, 2021).

### ▣ Yves AUNIS

Saint-Cyrien de la promotion « Colonel Cazeilles » (1995-1997), le colonel Yves Aunis a servi successivement au 3<sup>e</sup> RIMA, au RIMA-P, au 8<sup>e</sup> RPIMA et au 3<sup>e</sup> RPIMA qu'il a commandé de 2018 à 2020. Il a été engagé à plusieurs reprises en opération dans les Balkans et en Afrique. Il a également servi au Secrétariat général de la défense et de la sécurité nationale, en mobilité extérieure au ministère de l'Intérieur, à l'état-major de l'armée de terre ainsi qu'au Centre de planification et de conduite des opérations à l'état-major des armées. Il est actuellement en charge des relations extérieures de l'armée de terre. Il est diplômé de Sciences-Po Paris et ancien auditeur du Centre des hautes études militaires (CHEM) et de l'Institut des hautes études de défense nationale (IHEDN).

### ▣ John Christopher BARRY

Né à New York, diplômé d'histoire et de sciences politiques aux États-Unis (UCLA et NYU), de philosophie et de sociologie de la défense, et d'études stratégiques en France (Paris-X et EHES), John Christopher Barry a co-animé durant plusieurs années un séminaire de recherche intitulé « La globalisation sécuritaire » à l'EHES et été chargé de cours

à l'École spéciale militaire de Saint-Cyr Coëtquidan. Il a soutenu en 2022 une thèse en études politiques à l'EHESS intitulée « Violence, sacrifice et légitimité. Le cas américain, 1945-2021 », à paraître en 2024 sous le titre provisoire de *Requiem pour un empire*.

### ▣ Marc-Antoine BRILLANT

Diplômé de l'École spéciale militaire de Saint-Cyr et de l'École de guerre, titulaire du master spécialisé « Business performance management » de l'ESCP, le lieutenant-colonel Marc-Antoine Brillant est actuellement chef du service de vigilance et de protection contre les ingérences numériques étrangère (VIGINUM), le service de vigilance et de protection contre les ingérences numériques étrangère rattaché au secrétariat général de défense (SGDSN). Dans ses affectations précédentes, il a notamment commandé des unités de combat en Afghanistan et au Liban, avant de servir comme analyste performance opérationnelle pour l'armée de terre puis, plus récemment, comme chef des opérations d'un groupement tactique de sept cents hommes au Sahel. Il a coécrit avec Michel Goya *Israël contre le Hezbollah. Chronique d'une défaite annoncée* (Éditions du Rocher) ainsi que de nombreux articles pour la *Revue des Deux Mondes*, la *Revue Défense nationale* et *Stratégie*.

### ▣ Nelly BUTEL

Après un début de carrière dans les métiers du livre, Nelly Butel a entamé des études de théologie protestante, puis rejoint, en septembre 2016, l'aumônerie protestante aux armées.

### ▣ Bénédicte CHÉRON

Bénédicte Chéron est historienne. Elle a fait sa thèse sur le cinéma de Pierre Schoendoerffer, soutenue à la Sorbonne (Paris-IV) en 2012, et a publié *Pierre Schoendoerffer* (CNRS Éditions) en 2012, réédité en collection de poche (Biblis) en 2015. Chercheuse partenariaire au SIRICE (UMR 8138), maître de conférences à l'Institut catholique de Paris, elle mène ses recherches sur le traitement médiatique du fait militaire français (médias d'information, reportages, documentaires et fictions) et sur les relations armées-société. Elle fait régulièrement bénéficier de son expertise des organismes dépendant du ministère des Armées. Elle a aussi publié « L'Image des militaires français à la télévision, 2001-2011 » (IRSEM, 2012), ainsi que de nombreux articles et chapitres d'ouvrages collectifs sur ses sujets de recherche. *Le Soldat méconnu. Les Français et leurs armées : état des lieux* est paru à l'automne 2018, chez Armand Colin.

### ▣ Patrick CLERVOY

Élève au collège militaire de Saint-Cyr-l'École puis à l'École du service de santé des armées de Bordeaux, le docteur Patrick Clervoy, médecin chef des services (2S), a été médecin d'unité pendant quatre années au profit de régiments de la 9<sup>e</sup> division d'infanterie de marine. Il a participé à plusieurs opérations qui l'ont amené à intervenir sur des théâtres extérieurs en Afrique centrale, en Guyane, en ex-Yougoslavie, en Afghanistan, au Mali, au Burkina Faso et au Niger. Il est professeur de médecine à l'École du Val-de-Grâce et fut, de 2010 à 2015, titulaire de la chaire de psychiatrie et de psychologie clinique appliquée aux armées. Il est l'auteur de publications sur les thèmes du soutien psychologique des forces – *Les Psy en intervention* (Doin, 2009) – et de la prise en charge des vétérans – *Le Syndrome de Lazare. Traumatisme psychique et destinée*

(Albin Michel, 2007), *Dix semaines à Kaboul. Chroniques d'un médecin militaire* (Steinkis, 2012). Ses derniers ouvrages : *L'Effet Lucifer. Des bourreaux ordinaires* (CNRS éditions, 2013), *Traumatismes et blessures psychiques* (Lavoisier Médecine, 2016), *Les Pouvoirs de l'esprit sur le corps* (Odile Jacob, 2018), *Vérité ou mensonge* (Odile Jacob, 2021), *Le Hasard enchanté et les forces de l'espoir* (Odile Jacob, 2022) et *Frères d'armes. Médecin militaire en opérations extérieures* (Odile Jacob, 2024).

### ▣ Jean-Luc COTARD

Saint-cyrien ayant servi dans l'arme du génie, le colonel (er) Jean-Luc Cotard a choisi de se spécialiser dans la communication après avoir servi en unité opérationnelle et participé à la formation directe de saint-cyriens et d'officiers en général. Il est titulaire d'une maîtrise d'histoire contemporaine, d'un DESS de techniques de l'information et du journalisme, et a réfléchi, dans le cadre d'un diplôme universitaire à l'Institut français de la presse, aux relations entre les hommes politiques et les militaires de 1989 à 1999. Il a servi en Bosnie en 1992-1993, au Kosovo en 2001 (Mitrovica) et 2008 (Pristina), ainsi qu'en Côte d'Ivoire en 2005-2006. Après avoir eu des responsabilités au SIRPA-Terre, il a conseillé le général commandant la région terre Nord-Est. Il a choisi de quitter l'uniforme en 2010, pour créer son entreprise de communication spécialisée dans la communication de crise.

### ▣ Catherine DURANDIN

Catherine Durandin est historienne et écrivain. Après de nombreux ouvrages consacrés à la France, aux relations euro-atlantiques et à la Roumanie, elle s'oriente vers une recherche portant sur la mémoire des Français et leur relation à la guerre, avec un roman, *Douce France* (Le Fantáscope, 2012), puis *Le Déclin de l'armée française* (François Bourin, 2013). Après, notamment, *La Guerre froide* (PUF, « Que sais-je ? », 2016), elle a récemment co-publié *1918. Nation et révolutions. Roumanie, Bessarabie, Transylvanie* (L'Harmattan, 2022) et *Ma Roumanie communiste* (L'Harmattan, 2023).

### ▣ Brice ERBLAND

Né en 1980, le colonel Brice Erbland est un officier saint-cyrien qui a effectué son début de carrière au sein de l'aviation légère de l'armée de terre (ALAT). Chef de patrouille et commandant d'unité d'hélicoptères de combat *Tigre* et *Gazelle*, il a été engagé plusieurs fois dans la corne de l'Afrique, en Afghanistan et en Libye. Il a ensuite servi au cabinet du ministre de la Défense, avant de rejoindre l'École militaire pour sa scolarité de l'École de guerre. Après une formation d'ingénieur d'essais en vol à l'École du personnel navigant d'essais et de réception (EPNER) à Istres, il a été affecté au cabinet du chef d'état-major de l'armée de terre en mobilité extérieure à l'audit de la SNCF, puis au 1<sup>er</sup> RHC comme chef BOI. Il est aujourd'hui commandant de bataillon de l'ESM de Saint Cyr. Il a publié en 2013 un livre de témoignages et de réflexions sur ses opérations intitulé *Dans les griffes du Tigre* (Les Belles Lettres), qui a reçu le prix L'Épée et la Plume, le prix spécial de la Saint-Cyrienne et la mention spéciale du prix Erwan Bergot, et, en 2018, « *Robots tueurs* ». *Que seront les soldats de demain ?* (Armand Colin).

### ▣ Hugues ESQUERRE

Saint-cyrien, breveté de l'École de guerre, Hugues Esquerre a servi vingt ans dans les troupes de marine jusqu'au grade de lieutenant-colonel. Ancien auditeur

de la 10<sup>e</sup> promotion du Cycle des hautes études pour le développement économique (CHEDE), il est aujourd'hui inspecteur des finances. Sociétaire de l'association des écrivains combattants, il est l'auteur de *La Société créole au travers de sa littérature* (SdÉ éditions, 2005), *Replacer l'armée dans la nation* (Economica, 2012), *Dans la tête des insurgés* (éditions du Rocher, 2013), ouvrage pour lequel il a reçu en 2015 le prix L'Épée et la Plume, et *Quand les finances désarment la France* (Economica, 2015).

### ▮ Isabelle GOUGENHEIM

Diplômée de Sciences-Po Paris, ancienne élève de l'ENA (promotion « Solidarité »), Isabelle Gougenheim a travaillé durant plus de vingt ans dans l'audiovisuel public, au CSA puis à France 3, puis a dirigé l'ECPAD, centre des archives et de production audiovisuelle du ministère de la Défense pendant six ans. Auditrice de l'IHEDN, présidente de la 53<sup>e</sup> session nationale, membre du bureau de l'AAIHEDN, elle a également travaillé dans la coopération internationale et la gestion des crises (SGDN et ministère des Affaires étrangères). Après avoir été en charge pendant trois ans de la promotion des femmes dans l'activité économique et les nouvelles technologies au ministère du Droit des femmes, elle a travaillé dans les structures en charge des politiques publiques de l'économie sociale et solidaire (ESS), au sein de la direction générale du Trésor du ministère des Finances et au ministère de la Transition écologique et solidaire. Elle est aujourd'hui administratrice générale au secrétariat général du ministère des Finances. Possédant de longue date un fort engagement associatif bénévole, elle a été élue en 2013 à la présidence d'IDEAS.

### ▮ Frédéric GOUT

Entré à l'École spéciale militaire de Saint-Cyr en 1988, breveté de l'enseignement militaire supérieur, le général de corps d'armée Gout a passé la majeure partie de sa carrière au sein de l'aviation légère de l'armée de terre (ALAT). À l'issue d'une mobilité externe au ministère des Affaires étrangères et d'un poste au sein du cabinet du chef d'état-major de l'armée de terre, il prend le commandement du 5<sup>e</sup> régiment d'hélicoptères de combat de 2011 à 2013. Il est ensuite auditeur de la 63<sup>e</sup> session du Centre des hautes études militaires (CHEM) et de la 66<sup>e</sup> session de l'Institut des hautes études de défense nationale (IHEDN), puis assistant spécial du président du Comité militaire de l'OTAN à Bruxelles. Après avoir servi à l'état-major des armées, il a commandé la 4<sup>e</sup> brigade aérocombat, puis été officier général « haut encadrement militaire » de l'armée de terre. Depuis le 1<sup>er</sup> août 2023, il est général inspecteur de l'armée de terre. Il a publié *Libérez Tombouctou ! Journal de guerre au Mali* (Tallandier, 2015).

### ▮ Michel GOYA

Issu du corps des sous-officiers, le colonel (er) Michel Goya a été officier dans l'infanterie de marine de 1990 à 2014. Après dix ans d'expérience opérationnelle, il suit, en 2001, une scolarité au sein de l'Enseignement militaire supérieur scientifique et technique puis il intègre, en 2003, le Collège interarmées de défense. Officier au Centre de doctrine d'emploi des forces terrestres (CDEF), il est assistant militaire du chef d'état-major des armées de 2007 à 2009. Il a dirigé ensuite le domaine « nouveaux conflits » au sein de l'Institut de recherche stratégique de l'École militaire (IRSEM), puis le bureau recherche du CDEF, avant de quitter l'institution pour se consacrer à l'enseignement et à l'écriture. Titulaire d'un doctorat d'histoire, il est l'auteur de nombreux ouvrages, dont *Res Militaris*.

*De l'emploi des forces armées au XXI<sup>e</sup> siècle* (Economica, 2010), de *La Chair et l'Acier. L'invention de la guerre moderne, 1914-1918* (Tallandier, 2004, rééd., 2014), *Sous le feu. La mort comme hypothèse de travail* (Tallandier, 2014), *Les Vainqueurs. Comment la France a gagné la Grande Guerre*, (Tallandier 2018), *S'adapter pour vaincre. Comment les armées évoluent* (Perrin, 2019), *Le Temps des guépards. La guerre mondiale de la France. De 1961 à nos jours* (Tallandier, 2022), *L'Ours et le Renard. Histoire immédiate de la guerre en Ukraine*, avec Jean Lopez (Perrin, 2023) et *L'Embrasement. Comprendre les enjeux de guerre Israël-Hamas* (Perrin-Robert Laffont, 2024). Il a obtenu trois fois le prix de l'Épaulette, puis le prix Sabatier de l'Enseignement militaire supérieur scientifique et technique, le prix d'histoire militaire du Centre d'études d'histoire de la Défense et le prix Edmond Fréville de l'Académie des sciences morales et politiques.

### ▮ Rémy HÉMEZ

Né en 1980, le colonel Rémy Hémez est officier de carrière dans l'armée de terre. Saint-cyrien, il appartient à l'arme du génie où il a servi comme lieutenant et capitaine au 3<sup>e</sup> régiment du génie. Il a été engagé en opérations extérieures en Côte d'Ivoire et au Liban. Il a ensuite servi à l'état-major de force n°1 et a suivi la scolarité de l'École de guerre (2013-2014). De 2015 à 2017, il a été détaché en tant que chercheur au sein du Laboratoire de recherche sur la défense (LRD) de l'Institut français des relations internationales (IFRI). Il a servi de nouveau au 3<sup>e</sup> régiment du génie en tant que chef du bureau opération et instruction (BOI) de 2018 à 2020 avant d'en prendre le commandement à l'été 2022 après un passage à l'Inspection de l'armée de terre. Il est l'auteur de nombreux articles et études portant sur la stratégie, la tactique, l'histoire militaire et la Corée du Sud. Il a récemment publié *Les Opérations de déception. Ruses et stratagèmes de guerre* (Perrin, 2022).

### ▮ Haïm KORSIA

À sa sortie du séminaire israélite de France et après avoir obtenu son diplôme rabbinique en mars 1986, Haïm Korsia termine son parcours universitaire par un DEA à l'École pratique des hautes études en 2003. Jusqu'en 2004, il est directeur de cabinet du grand rabbin de France. Il est aumônier en chef des armées, aumônier en chef de l'armée de l'air, membre du comité consultatif national d'éthique, membre du comité du patrimoine culturel au ministère de la Culture, administrateur national du Souvenir français et secrétaire général de l'Association du rabbinat français. En juin 2014, il est élu grand rabbin de France (il est réélu en juin 2021) et le 15 décembre de la même année membre de l'Académie des sciences morales et politiques. Derniers ouvrages parus : *Gardien de mes frères*, *Jacob Kaplan* (Édition Pro-Arte, 2006), *À corps et à Toi* (Actes Sud, 2006), *Être Juif et français : Jacob Kaplan, le rabbin de la République* (Éditions Privé, 2005), *Les Enfants d'Abraham. Un chrétien, un juif et un musulman dialoguent* (avec Alain Maillard de La Morandais et Malek Chebel, Presses de la Renaissance, 2011) et *Réinventer les aurores* (Fayard, 2020).

### ▮ François LECOINTRE

Né en 1962, le général d'armée (2S) François Lecointre est officier de carrière dans l'armée de terre. Saint-cyrien (promotion « Général Monclar »), il appartient à l'arme des troupes de marine où il a servi comme lieutenant et capitaine au 3<sup>e</sup> régiment d'infanterie de marine et au 5<sup>e</sup> régiment interarmes d'outre-mer. Il a été engagé

en Irak lors de la première guerre du Golfe (1991), en Somalie (1992), en République de Djibouti dans le cadre de l'opération Iskoutir (1991-1993), au Rwanda dans le cadre de l'opération Turquoise (1994) ainsi qu'à Sarajevo (1995), et a ensuite servi à l'état-major de l'armée de terre, au sein du bureau de conception des systèmes de forces. Il a commandé le 3<sup>e</sup> régiment d'infanterie de marine stationné à Vannes et à ce titre le groupe tactique interarmes 2 (GTIA2) en République de Côte d'Ivoire d'octobre 2006 à février 2007. Ancien auditeur puis directeur de la formation au Centre des hautes études militaires (CHEM), il a été jusqu'à l'été 2011 adjoint « terre » au cabinet militaire du ministre de la Défense, puis a commandé la 9<sup>e</sup> brigade d'infanterie de marine jusqu'à l'été 2013. Officier général synthèse à l'état-major de l'armée de terre jusqu'au 31 juillet 2014 puis sous-chef d'état-major « performance et synthèse » à l'EMAT et chef du cabinet militaire du Premier ministre, il était chef d'état-major des armées (CEMA) jusqu'en juillet 2021. Il est aujourd'hui grand chancelier de la Légion d'honneur. Il a été directeur de la revue en 2016 et 2017 et a, dans ce cadre, dirigé *Le Soldat. X<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle* (Gallimard, « Folio », 2018). Il vient de publier *Entre guerres* (Gallimard, 2024).

### ▣ **Éric LETONTURIER**

Après des études en histoire, en sociologie et en philosophie, Éric Letonturier est actuellement maître de conférences en sociologie à l'université Paris-Descartes-Sorbonne et chercheur au Centre de recherche sur les liens sociaux (CERLIS/UMR 8070). Il a été responsable du RT8 (sociologie du milieu militaire) à l'Association française de sociologie (AFS) et chargé de mission auprès du chef d'état-major de l'armée de terre (2001-2003). Il est par ailleurs responsable chez CNRS Éditions des collections « Les Essentiels d'Hermès » et « CNRS communication ». Ses travaux portent sur les articulations existant entre les dimensions culturelles et organisationnelles au sein de l'institution militaire, mais également, de façon pluridisciplinaire, sur la communication, notamment sur le concept de réseau. Dernier ouvrage paru : *Guerre, armées et communication* (CNRS Éditions, 2017).

### ▣ **Thierry MARCHAND**

À l'issue de sa scolarité à l'École spéciale militaire de Saint-Cyr en 1987 (promotion « Général Monclar »), Thierry Marchand rejoint la Légion étrangère au 2<sup>e</sup> régiment étranger d'infanterie (RE) de Nîmes. Il est engagé en République centrafricaine (EPAO) en 1989 et en Guyane en 1990. Il participe à l'opération Daguet en Arabie saoudite et en Irak (septembre 1990-avril 1991), à l'opération Iskoutir en République de Djibouti puis est engagé par deux fois en Somalie (opérations *Restore Hope* en 1992 puis ONU-SOM II en 1993). Il prend part à l'opération Épervier en 1994, à la Force de réaction rapide en Bosnie en 1995, puis ce sera le Gabon et la République centrafricaine (opération Almandin II) en 1996 et le Kosovo (KFOR) en 2003. Affecté au cabinet du ministre de la Défense entre 2003 et 2006 (cellule terre du cabinet militaire), il est promu au grade de colonel en 2005. Entre 2006 et 2008 il commande la 13<sup>e</sup> DBLE à Djibouti. De 2008 à 2009, il est auditeur du Centre des hautes études militaires (CHEM) et de l'Institut des hautes études de la défense nationale (IHEDN). Il est ensuite affecté pour une année au Centre interarmées de concepts et de doctrines (CICDE) avant de rejoindre en 2010 la Délégation aux affaires stratégiques en qualité de sous-directeur aux questions régionales. En 2012, il est chef de la cellule relations internationales du cabinet

militaire du ministre de la Défense. Nommé général de brigade le 1<sup>er</sup> août 2014, puis général de division le 1<sup>er</sup> avril 2018, il a été en charge du recrutement au sein de la Direction des ressources humaines de l'armée de terre avant de prendre le commandement des forces armées en Nouvelle-Calédonie jusqu'à l'été 2018. Général de corps d'armée, il est Directeur de la coopération de sécurité et de défense (Quai d'Orsay) avant de quitter le service actif le 1<sup>er</sup> octobre 2022 pour prendre les fonctions d'ambassadeur de France au Cameroun.

### ▣ **Jean-Philippe MARGUERON**

À sa sortie de l'École spéciale militaire de Saint-Cyr en 1978, le général d'armée (2S) Margueron choisit l'artillerie antiaérienne. Il y occupe tous les grades et sert tour à tour en métropole, en outre-mer et en opérations extérieures. Promu colonel en 1997, il commande le 54<sup>e</sup> régiment d'artillerie stationné à Hyères, avant d'être responsable du recrutement pour la région parisienne et l'outre-mer au tout début de la professionnalisation des armées. Auditeur de l'Institut des hautes études de la Défense nationale en 2001, il est ensuite conseiller militaire au cabinet du ministre de la Défense durant trois ans avant de commander, comme officier général, la 7<sup>e</sup> brigade blindée de Besançon. Chef de cabinet du chef d'état-major de l'armée de terre jusqu'en 2008, il est promu général inspecteur de la fonction personnel, avant d'être nommé major général de l'armée de terre, en charge notamment de la conduite des restructurations de 2010 à 2014. Général d'armée, inspecteur général des armées auprès du ministre de la Défense en 2015, il a ensuite rejoint la Cour des comptes comme conseiller maître en service extraordinaire. Il a été directeur de la revue de 2008 à 2015.

### ▣ **Anaïs MEUNIER**

Diplômée en arts plastiques, ancienne bibliothécaire et longtemps comédienne (Ath'liv et compagnie Kislorod), Anaïs Meunier a beaucoup travaillé sur la question du livre vivant. Cette pratique spécifique de lecture, jeu et créations sonores nourri aujourd'hui sa production des Podcasts *Signal sur bruit* et *Les fils de la bagarre, témoignages de la vie militaire*. Après avoir été analyste pour VIGINUM, elle a rejoint Own.security en janvier 2024. Elle est réserviste opérationnel de l'armée de terre au commandement de la cyberdéfense (COMCYBER).

### ▣ **Jean MICHELIN**

Né en 1981, le colonel Jean Michelin est saint-cyrien et officier d'infanterie. Chef de section au 1<sup>er</sup> régiment de tirailleurs puis commandant de compagnie au 16<sup>e</sup> bataillon de chasseurs, il a servi en opérations au Kosovo, au Liban, en Guyane et en Afghanistan avant de rejoindre le Corps de réaction rapide-France. Après avoir effectué sa scolarité de l'École de guerre au sein de l'US Army Command and General Staff College, à Fort Leavenworth (Kansas), il a servi deux ans comme plume du général d'armée aérienne Denis Mercier, commandeur allié de la transformation de l'OTAN, à Norfolk (Virginie). Il a rejoint en 2018 le pôle rayonnement de l'armée de terre, à Paris puis a servi au sein de 92<sup>e</sup> régiment d'infanterie comme chef 801. Après un an à l'état-major de l'armée de terre, il commande aujourd'hui le 1<sup>er</sup> régiment de tirailleurs (Épinal). En 2017, il a publié *Jonquille* aux éditions Gallimard, récit en forme de galerie de portraits de son expérience de commandant de compagnie en Afghanistan, ouvrage qui a reçu le Prix des cadets en juillet 2018, et, en 2022, un roman *Ceux qui restent* aux Éditions Héloïse d'Ormesson.

### ■ Marie PEUCELLE

Née en 1984, le lieutenant-colonel Marie Peucelle est saint-cyrienne et officier du génie. Elle a effectué ses premières années de chef de section et de commandement d'unité à l'unité d'instruction et d'intervention de la Sécurité civile n°1, avec laquelle elle est intervenue en France et à l'étranger lors de catastrophes naturelles ou technologiques. En 2017, elle a rejoint la cellule stratégie du cabinet du chef d'état-major de l'armée de terre. Brevetée de l'École de guerre (29<sup>e</sup> promotion) à l'été 2022, elle a servi au commandement des formations militaires de la sécurité civile (COMFORMISC) au ministère de l'Intérieur. Elle est depuis le 1<sup>er</sup> août 2023 chef BOI de l'unité d'instruction et d'intervention de la sécurité civile n° 7 (UIISC 7).

### ■ Hervé PIERRE

Né en 1972, Hervé Pierre est officier d'active dans l'armée de terre. Saint-cyrien, breveté de l'enseignement militaire supérieur, il a suivi aux États-Unis la scolarité de l'us Marines Command and Staff College en 2008-2009. Titulaire de diplômes d'études supérieures en histoire (Sorbonne), en philosophie (Nanterre) et en science politique (IEP de Paris), il est l'auteur de trois ouvrages : *L'Intervention militaire française au Moyen-Orient 1916-1919* (Éd. des Écrivains, 2001), *Le Hezbollah, un acteur incontournable de la scène internationale ?* (L'Harmattan, 2009) et, avec Roland Beaufre, *Le Général Beaufre. Portraits croisés* (Éditions Pierre de Taillac, 2020). Ayant effectué l'essentiel de sa carrière dans l'infanterie de marine, il a servi sur de nombreux théâtres d'opérations, notamment en Afghanistan (Kapisa en 2009, Helmand en 2011), et a été officier rédacteur des interventions du général major général de l'armée de terre. De 2013 à 2015, il a commandé le 3<sup>e</sup> régiment d'infanterie de marine (Vannes) avec lequel il a été engagé, à la tête du groupement tactique interarmes « Korrigan », au Mali (2013) puis en Centrafrique (2014). Après avoir dirigé la cellule stratégie politique du cabinet du chef d'état-major de l'armée de terre de 2015 à 2017, il est auditeur du Centre des hautes études militaires (CHEM) et de l'Institut des hautes études de la défense nationale (IHEDN) avant de servir au cabinet militaire du Premier ministre de 2018 à 2021 puis d'être le représentant de Barkhane auprès de la force conjointe du G5 Sahel. Général de brigade, il a pris à l'été 2022 le commandement de la 9<sup>e</sup> brigade d'infanterie de marine.

### ■ Emmanuelle RIOUX

Historienne, auteur de différentes publications sur les zozous pendant la Seconde Guerre mondiale, Emmanuelle Rioux travaille dans l'édition depuis 1990. Elle a été secrétaire de rédaction à la revue *L'Histoire*, directrice de collection « Curriculum » chez Liana Levi et responsable éditoriale à l'Encyclopaedia Universalis. Elle a également mis son savoir faire au service de la Mission pour le bicentenaire de la Révolution française, du Festival international du film d'histoire de Pessac, de l'Association pour la célébration du deuxième centenaire du Conseil d'État et des Rendez-vous de l'histoire de Blois. Elle est aujourd'hui chargée de mission auprès du général chef d'état-major de l'armée de terre, directrice de la rédaction et rédactrice en chef de la revue *Inflexions. Civils et militaires : pouvoir dire*.

### ■ Joséphine STARON

Docteure en philosophie politique (Sorbonne université), Joséphine Staron a soutenu une thèse en juin 2020 intitulée « Solidarité intra-européenne : questions de principes et stratégie d'application pour une refondation

du projet européen ». Directrice des études et des relations internationales du *think tank* Synopia, le laboratoire des gouvernances, elle publie régulièrement des articles de vulgarisation de ses recherches dans la presse écrite ainsi que dans des revues universitaires. Elle est également auditeur civil de l'École de guerre terre (136<sup>e</sup> promotion) et jeune auditeur de l'IHEDN (113<sup>e</sup> cycle).

### ■ Jacques TOURNIER

Ancien élève de l'École polytechnique (1976), de l'École nationale des beaux-arts et de l'ENA (promotion « Léonard de Vinci »), diplômé de l'Institut d'études politiques de Paris et de philosophie politique, Jacques Tournier est aujourd'hui conseiller maître, président de section à la Cour des comptes. Il a notamment été rapporteur du *Livre blanc sur la défense et la sécurité nationale* de 2013.

### ■ Philippe VIAL

Philippe Vial est agrégé et docteur en histoire de l'université Paris-I-Panthéon-Sorbonne. À la charnière de l'histoire des relations internationales, de l'histoire militaire et de l'histoire politique, sa thèse s'intitulait « La mesure d'une influence. Les chefs militaires et la politique extérieure de la France à l'époque républicaine ». Après avoir été chef de la division recherche, études et enseignement du Service historique de la Défense, il est désormais maître de conférences en histoire contemporaine à l'université Paris-I-Panthéon-Sorbonne, détaché auprès de la direction de l'enseignement militaire supérieur (DEMS). Il intervient à l'École de guerre comme au Centre des hautes études militaires, dont il est le référent académique, mais aussi à Sciences-Po Paris et Rennes.

### ■ Julien VIANT

Après des études à l'École du service de santé des armées de Lyon-Bron et à l'université Lyon-I, le médecin en chef Julien Viant a servi comme médecin d'unité dans différentes formations militaires de la région sud-ouest entre 2004 et 2012. Il a notamment été projeté en Afghanistan en 2009 en tant que médecin chef de l'état-major de la Task Force Korrigan et du poste médical de Nijrab. Titulaire de la capacité de médecine d'urgence depuis 2006 et praticien attaché au service d'accueil des urgences du centre hospitalier de Tarbes jusqu'en 2012, il détient également une maîtrise de sciences biologiques et médicales (2002), les capacités de médecine de catastrophe (2004) et de médecine tropicale (2006), ainsi que le diplôme inter universitaire de médecine d'urgence en montagne (2010). En 2012, nommé praticien confirmé en médecine d'armée dans la spécialité des « techniques d'état-major » (TEM), il a commencé un cursus de formation dans cette orientation professionnelle. Il a depuis validé le master 2 en gestion publique coréalisé par l'École nationale d'administration et l'université Paris-Dauphine en 2014, et réussi le concours de praticien certifié TEM. Après avoir suivi le cursus de l'École de guerre pour l'année universitaire 2015-2016, il a été responsable de l'organisation, de la gestion prévisionnelle des ressources humaines et de la manœuvre RH à la direction centrale du Service de santé des armées (SSA) pendant quatre ans. Puis, il sert au sein de l'état-major interallié pour la transformation de l'OTAN, aux États-Unis, sur la base militaire de Norfolk, comme expert médical et « project coordinator (Healthcare & MEDEVAC) ». Il est aujourd'hui conseiller santé et chef du bureau médical du cabinet du ministre des Armées.

**▮ Maxime YVELIN**

Saint-cyrien de la promotion « Chef d'escadron Francoville » (2008-2011), le chef d'escadron Maxime Yvelin est officier d'artillerie sol-air. Il a servi de 2012 à 2020 au 68<sup>e</sup> régiment d'artillerie d'Afrique en tant que chef de section, officier adjoint puis commandant d'unité de la 3<sup>e</sup> batterie. Il est affecté en 2020 au Centre de doctrine et d'enseignement du commandement. Il est aujourd'hui stagiaire à l'École de guerre-terre. Depuis 2016, il publie régulièrement des recensions de livres sur <https://desetageresetdeslivres.over-blog.com/>





# INFLEXIONS

civils et militaires : pouvoir dire

## NUMÉRO DÉJÀ PARUS

- L'action militaire a-t-elle un sens aujourd'hui? n° 1, 2005
- Mutations et invariants, « soldats de la paix », soldats en guerre n° 2, 2006
- Agir et décider en situation d'exception n° 3, 2006
- Mutations et invariants, partie II n° 4, 2006
- Mutations et invariants, partie III n° 5, 2007
- Le moral et la dynamique de l'action, partie I n° 6, 2007
- Le moral et la dynamique de l'action, partie II n° 7, 2007
- Docteurs et centurions, actes de la rencontre du 10 décembre 2007 n° 8, 2008
- Les dieux et les armes n° 9, 2008
- Fait religieux et métier des armes, actes de la journée d'étude du 15 octobre 2008 n° 10, 2008
- Cultures militaires, culture du militaire n° 11, 2009
- Le corps guerrier n° 12, 2009
- Transmettre n° 13, 2010
- Guerre et opinion publique n° 14, 2010
- La judiciarisation des conflits n° 15, 2010
- Que sont les héros devenus? n° 16, 2011
- Hommes et femmes, frères d'armes? L'épreuve de la mixité n° 17, 2011
- Partir... n° 18, 2011
- Le sport et la guerre n° 19, 2012
- L'armée dans l'espace public n° 20, 2012
- La réforme perpétuelle n° 21, 2012
- Courage n° 22, 2013
- En revenir? n° 23, 2013
- L'autorité en question. Obéir/désobéir n° 24, 2013
- Commémorer n° 25, 2014
- Le patriotisme n° 26, 2014
- L'honneur n° 27, 2014
- L'ennemi n° 28, 2015
- Résister n° 29, 2015
- Territoire n° 30, 2015
- Violence totale n° 31, 2016
- Le soldat augmenté? n° 32, 2016
- L'Europe contre la guerre n° 33, 2016
- Étrange étranger n° 34, 2017
- Le soldat et la mort n° 35, 2017
- L'action militaire, quel sens aujourd'hui? n° 36, 2017
- Les enfants et la guerre n° 37, 2018
- Et le sexe? n° 38, 2018
- Dire n° 39, 2018

Patrimoine et identité n° 40, 2019

L'allié n° 41, 2019

Guerre et cinéma n° 42, 2019

Espaces n° 43, 2020

Héroïsme en démocratie.  
Hommage à Monique Castillo  
hors série, 2020

La beauté n° 44, 2020

L'échec n° 45, 2020

S'engager n° 46, 2021

Le secret n° 47, 2021

Valeurs et vertus n° 48, 2021

La route n° 49, 2022

Entre virtuel et réel n° 50, 2022

La confiance n° 51, 2022

S'élever n° 52, 2023

L'humour n° 53, 2023

Le temps n° 54, 2023

Vaincre n° 55, 2024







# Inflexions

civils et militaires : pouvoir dire

À retourner à ECPAD

2 à 8 route du Fort 94200 Ivry-Sur-Seine

➔ Acheter un numéro, s'abonner, c'est simple :

@ En ligne : [revues.defense@ecpad.fr](mailto:revues.defense@ecpad.fr)

✉ Sur papier libre ou en remplissant ce bon de commande à retourner à l'adresse ci-dessus

📶 <https://imagesdefense.gouv.fr/fr/boutiques/magazines.html>

☎ Téléphone 01 43 62 08 07  
01 49 60 52 44

## Bulletin d'abonnement et bon de commande

Je m'abonne à **Inflexions**

un an / 3 numéros

- France métropolitaine (TTC)  
 Europe\* (TTC)  
 DOM-TOM-CTOM et RP\*\* (HT)    Tarification unique de 34 €  
 Autres pays  
 Supplément avion

\* La TVA est à retrancher pour les pays n'appartenant pas à l'Union européenne et aux pays du Maghreb.  
\*\* RP (Régime particulier) : pays de la zone francophone de l'Afrique (hors Maghreb) et de l'Océan Indien.

Je commande les numéros suivants d'**Inflexions**

Au prix unitaire de 13,00 €      livraison sous 48 heures

..... €  
pour un montant de ..... €  
participation aux frais d'envoi      + 4,95 €  
Soit un total de ..... €

Voici mes coordonnées     M.     M<sup>me</sup>     M<sup>lle</sup>

Nom : ..... Prénom : .....

Profession : .....

Adresse : .....

Code postal : ..... Ville : .....

Mél : .....

Ci-joint mon règlement de ..... €

Par chèque bancaire ou postal  
à l'ordre de : ECPAD

Date

Signature



Informatique et libertés : conformément à la loi du 6.1.1978, vous pouvez accéder aux informations vous concernant et les rectifier en écrivant au Service Promotion et Action commerciale de La Documentation française. Ces informations sont nécessaires au traitement de votre commande et peuvent être transmises à des tiers sauf si vous cochez ici

Composition graphique & Impression  
EGCA - Tulle  
2, rue Louis Druliolle – CS 10290 – 19007 Tulle Cedex



